Francis Xavier Novitiate
Faculty Library
Sheridan, Oregon

LA VIE SPIRITUELLE

Francis Xavier Novitiate
Faculty Library
Sheridan, Oregon

★

A. GREA. Homélies pour le temps de Noël.

ROMAIN LE MÉLODE . Cantique à la Vierge Mère.

Mgr GARRONE. De l'Évangile au Psautier.

J. GAILLARD . . . . Sainteté pastorale.

P. DOYÈRE . . . . . Saint Benoît Labre.

ÉDITIONS DU CERF

DÉCEMBRE 1948

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois
sous la direction de
A. Plé et A.-M. Henry, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de
janvier, avril, juillet et octobre

	Vie Spirituelle seule	Avec supplément trim.	Supplément seul.
Abonnement de soutien	700 fr.		
Un an	500 fr.	850 fr.	400 fr.
Six mois	300 fr.		
Étranger	550 fr.	1 000 fr.	500 fr.
Belgique (50, rue Fétine, Liége).	F. B. 120	F. B. 210	F. B. 100

LE N° : 50 FR.

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

★

Adresser la correspondance à :
ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53

Publicité Lecomte, 37, rue de l'Échiquier, Paris-Xe
tél. : TAItbout 61-17, 52-39.

30e année — N° 335. T. LXXIX — décembre 1948

LA VIE SPIRITUELLE

N° 335 Décembre 1948

SOMMAIRE

★

LES MYSTÈRES DE DIEU

Le temporal comme le sanctoral du temps de Noël font de cette période une des plus riches du cycle liturgique.
D'une hymne de la liturgie byzantine aux homélies de l'un des pionniers du renouveau liturgique, c'est toute l'Église catholique qui, par les textes que nous publions, chante et médite les grands mystères de Noël.

Dom GREA, C.R.I.C. HOMÉLIES POUR LE TEMPS DE NOËL.. 451
ROMAIN LE MÉLODE. CANTIQUE A LA VIERGE MÈRE.... 462

« Unissons-nous à l'Église qui ne cesse de traiter les psaumes en instruments de vie, non en documents d'archives. »

Mgr GARRONE. DE L'ÉVANGILE AU PSAUTIER 469

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

La sainteté du pasteur, telle que l'Église la présente dans l'office et la messe des saints pontifes et des docteurs, ainsi que dans les prières de l'ordination sacerdotale et de la consécration épiscopale.

Dom GAILLARD, O.S.B. ASPECTS DE LA SAINTETÉ PASTORALE D'APRÈS LA LITURGIE 479

Il y a deux cents ans naissait celui qui eut tant de mal à découvrir sa vocation, aussi authentique que déroutante, d'ermite itinérant.

Dom P. DOYÈRE, O.S.B. LE MESSAGE ÉVANGÉLIQUE DE SAINT BENOÎT LABRE 504

CHRONIQUES

L'appel du désert ne peut manquer de se faire entendre à tous ceux qui ont « le sens de Dieu ». Que les Carmes français et belges de notre génération reprennent, d'un cœur nouveau, le chemin du désert est à inscrire à l'actif spirituel de notre temps.

UN CARME ERMITE. SUR LE CHEMIN DU DÉSERT 511

Un événement dans l'histoire de la spiritualité :

A. DUVAL, O.P. Du nouveau sur le cantique spirituel de saint Jean de la Croix 526

A TRAVERS LES REVUES

La Nouvelle Revue Théologique. — La Revue diocésaine de Tournai. — Ephemerides Theologicae Lovanienses. — La Documentation catholique. — Bulletin of American schools of Oriental Research. — Hochland. — Schweizer Rundschau. — Nova et Vetera. — Paroisse et Liturgie. — Cahiers du Foyer des Étudiants du Caire, p. 534.

LES LIVRES

Satan, p. 542. — F. Martin d'Auxois, Du diable à Dieu, histoire d'une conversion, p. 546.

E. Guillard, Pas seuls, p. 546. — A.-S. Perret, A Dieu par la sous-france, p. 546. — Houyvet, Jésus, que ma joie demeure, p. 546.

C. Serviès, La chair et la grâce, p. 547. — A. Stainier, La famille chrétienne, p. 548.

P. Doyère, Saint Benoît-Joseph Labre, ermite pèlerin, p. 548. — J.-A. Bizet, Le mystique allemand Henri Suso et le déclin de la scolastique, p. 548. — Dom Thibault, Présence de Dom Marmion, p. 548. — H. Rahner, Saint Ignace de Loyola et la genèse des Exercices, p. 549. — RR. PP. Bénédictins de Paris, Vies des Saints et Bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes, p. 549. — M. Ward, Young Mr Newman, p. 549. — D. Gorce, Le martyre de Newman, p. 550. — M. Favier, Marguerite Sinclair ouvrière d'Écosse, p. 550. — G. Gaetano di Sales, Sœur Catherine, p. 551. — J.-Ph. Heuzey-Goyau, Dieu premier servi. Georges Goyau, sa vie et son œuvre, p. 551. — Abbé Arnaud d'Agnel, Saint Vincent de Paul, directeur de conscience, p. 551. — J. Calvet, Saint Antoine de Padoue, p. 551. — J. Christophe, Sainte Rose de Viterbe, p. 552. — R. M. Pierazzi, Sainte Marguerite de Cortone, p. 552. — R. P. Carrouche, Un précurseur, Timon David, p. 552. — C. Rochardière, Le carnet vert, Jacques Toutain, p. 552. — M. Savigny Vesco, Lucie-Christine. L'ostensoir sous le voile, p. 552. — N. Marrice-Denis et R. Boulet, Romée ou le pèlerin moderne à Rome, p. 552.

Viennent d'arriver à la revue, p. 554.

Table des matières du tome LXXIX, p. 557.

HOMÉLIES POUR LE TEMPS DE NOEL

OUVERTURE DU MARTYROLOGE

C'est aujourd'hui que dans l'Église on ouvre le livre du Martyrologe. Qu'est-ce donc que ce livre? C'est une partie du grand mystère de la prédestination des saints, qui nous est révélée en ce jour par Jésus-Christ : il est donné à l'Église pour la secourir dans ses besoins et pour être aussi son exemple et son édification. Le grand jour, où tout ce mystère apparaîtra, est le jour du dernier jugement. Le saint temps de l'Avent nous l'annonce, car, en même temps qu'il annonce la venue prochaine du Sauveur, il annonce aussi la venue de ce même Sauveur dans la révélation dernière.

Aujourd'hui donc, Notre-Seigneur, qui va bientôt apparaître, commence à nous rendre le ciel. Ce livre de la prédestination était fermé : saint Jean nous dit, dans l'Apocalypse, qu'il était fermé de sept sceaux, et personne n'était trouvé digne de briser ces sceaux. Les patriarches, les prophètes de l'Ancien Testament attendaient l'ouverture de ce livre, mais personne ne venait pour l'ouvrir, et le ciel n'était pas ouvert pour eux, parce que le Sang de l'Agneau n'avait pas encore été répandu. « Et moi, je pleurais beaucoup, ajoute saint Jean, en voyant que personne n'était digne d'ouvrir ce livre. »

Alors on vint lui dire : « Voici que l'Agneau, qui est en même

temps le Lion de la tribu de Juda, a vaincu et il a été trouvé digne d'ouvrir le livre. »

En effet, c'est dans le sang de Jésus, c'est dans le mystère de la Rédemption, c'est dans l'avènement du Sauveur ici-bas que ce livre a été ouvert. Nos destinées dans l'œuvre de Dieu, c'est notre sanctification : elle nous donne le ciel, elle nous ouvre le ciel, parce que le livre en a été ouvert et que nous pouvons inscrire nos noms à la suite de Jésus.

En tête du livre, il a été écrit à mon sujet, *in capite libri scriptum est de me*, dit le Messie, dit le Verbe de Dieu incarné, c'est moi qui suis à la tête des élus, c'est moi qui suis le chef de leur prédestination; aussi « en tête de ce livre de la prédestination, il a été écrit à mon sujet », c'est le nom de Jésus qui est écrit en tête de ce livre, ce nom hors duquel il n'y a pas de salut, ce nom hors duquel on ne peut pas être inscrit dans le livre de vie; pour y être inscrit, il faut absolument être à la suite de Jésus, il faut faire partie de cette lignée, de cette descendance dont Jésus-Christ est le chef, il faut être configuré à lui.

Mais, à la tête de ce livre, qu'est-il écrit ? « Voici que je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. »

C'est cette même volonté dont Notre-Seigneur dira plus tard : « Mon Père, non pas ma volonté, mais que la vôtre se fasse. »

Voilà comment il est écrit au sujet de Jésus, en tête de ce livre. Et les saints viennent à sa suite. Aussi le Martyrologe est un extrait du livre de la prédestination, c'est le commencement de ce grand livre de vie où tous les saints sont inscrits et d'où sont tirés quelques-uns, qu'on peut invoquer en toute certitude de foi. Il s'ouvre par le *natalis* de Jésus; viennent ensuite les *natalis* de tous les autres saints, qui y sont inscrits par ordre et chacun à leur jour. Ce livre est une figure des œuvres du temps, qui sont inscrites pour l'éternité.

Nous aussi nous pouvons nous inscrire dans ce livre, mais il n'en sera ainsi que si nous sommes à la suite de Jésus, que si nous devenons conformes à lui, que si nous sommes du nombre de cette vraie postérité qui vient après lui. Pour être inscrits dans ce livre, il faut que nous passions par où Jésus a passé; il faut qu'à son exemple notre nom soit inscrit par le sang et l'immolation.

Il y en a qui écrivent leurs noms sur la terre, et alors ce nom est effacé. Voyez tous ces conquérants, tous ces dominateurs : leur nom a été écrit dans les annales des peuples, mais ces annales se brouillent et s'effacent, parce qu'elles sont écrites dans un temps qui finira, et les noms des conquérants disparaissent avec elles. Aussi Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Ne vous réjouissez pas des choses glorieuses que vous accomplissez, mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le royaume des cieux. »

Pour cela, venons à Jésus, prenons sa ressemblance, qui nous rendra conformes à lui.

Montez donc, montez à l'autel avec ces sentiments; portez-y les saintes émotions d'un cœur qui ne veut pas marchander avec son Dieu, mais qui veut être tout entier à lui. Portez-y la résolution d'une vie toute de prière et de mortification; c'est avec cela que vous serez utiles à la sainte Église; c'est avec cela que vous sanctifierez votre communauté; c'est avec cela que vous apporterez des consolations au Cœur de Jésus en venant vous reposer sur lui. Voyez ce divin Cœur : il nous apparaît entouré d'une couronne d'épines; cela signifie que, pour approcher de lui, il faut prendre part à ses douleurs et à ses larmes, il faut mortifier le vieil homme avec ses prétentions et ses libertés, afin qu'entre ce divin Cœur et nous il y ait une correspondance parfaite.

Que saint Jean nous obtienne cette grâce. Voyez-le dans sa dévotion au Cœur de Jésus, puis dans sa dévotion à Marie; que nous allions toujours par saint Jean au Cœur de Jésus et qu'avec lui nous demeurions dans la maison de Marie; que nous montions de Marie à Jésus et que nous descendions toujours de Jésus à Marie par Jean, qui nous en montre le chemin. Amen.

Homélie pour le dimanche dans l'octave de la Nativité

L'Évangile de ce jour nous reporte à la fête de la Purification de la Sainte Vierge, lorsqu'elle alla au Temple présenter le petit Enfant Jésus. Elle le présenta pour être une victime et le racheta pour un temps en offrant à sa place deux petites tourterelles, car le temps de l'immolation finale de Jésus n'était pas encore venu.

Le vieillard Siméon prit l'Enfant dans ses bras, Anne, cette sainte veuve, prophétisa. Saint Joseph et la Sainte Vierge étaient en admiration sur tout ce qu'ils entendaient dire de Jésus : cet Enfant a été établi pour le salut et la ruine d'un grand nombre en Israël; il sera un signe de contradiction.

Contradiction dans sa pauvreté, par l'amour des biens de la terre. Prenons garde, nous qui sommes religieux, de ne pas aller contredire Notre-Seigneur en murmurant quand nous rencontrons des privations, en souffrant lorsque nous ne trouvons pas tout à notre disposition comme les riches de ce monde; en nous plaignant quand on ne nous accorde pas au gré de nos désirs. Contradiction dans son obéissance. Voyez comme dans sa crèche il est obéissant. Il se laisse manier par Marie sans faire aucune résistance. Elle prend ses mains et ses pieds qui sont destinés à être un jour transpercés par le fer des clous, elle prend ses membres délicats et les enveloppe de langes. Il se soumet à tout sans murmurer. Notre obéissance doit être semblable à celle de Jésus. Elle doit être notre vie et notre nourriture. Sans l'obéissance, disait un saint, je n'ai de goût pour rien. C'est l'obéissance qui donne le goût à tous les événements de la vie. Si on nous persécute, si on nous humilie, si nos projets n'aboutissent pas, c'est la volonté de Dieu qui l'ordonne; nous nous soumettons. Aimons-nous l'obéissance? Prenons garde de ne pas être les contradicteurs de l'obéissance de Jésus. Nous laissons-nous lier comme Jésus? Lui laissons-nous diriger notre activité, ou bien trouvons-nous que ces liens sont incommodes? Contradiction dans son esprit de victime. Il souffre. Pas de place pour lui à Bethléem, et il doit abriter les premiers jours qu'il passera sur la terre dans une étable. Il souffre le froid, et l'indigence de ses parents ne peut l'en préserver. Il souffre surtout les ingratitudes, les rebuts des hommes. Il n'y a rien qu'il ne fasse pour eux, et il ne reçoit en retour que l'ingratitude, la lâcheté, la tiédeur, le péché.

Imitons-nous cette immolation de Jésus, ou bien nous laissons-nous aller à une vie commode, à la recherche de nos aises? L'esprit de victime de Jésus est contredit par l'esprit du monde, c'est-à-dire l'amour-propre. L'amour-propre, c'est le monde qui est en nous, et qui combat l'Amour de Jésus. Nous avons en nous ces deux amours, ces deux esprits : d'un côté l'amour-propre, de

l'autre côté l'amour de Jésus. Le libre arbitre est au milieu, sollicité des deux côtés. Que fera-t-il? Ces deux amours ne peuvent pas vivre ensemble; pour que l'un vive il faut que l'autre meure. Pour nous tout est décidé, nous avons choisi ou plutôt Dieu a choisi pour nous. Notre libre arbitre a penché pour l'Amour de Dieu... Les gens du monde sont divisés. Dieu les tolère pour un temps. Nous, au contraire, nous avons tout donné à Jésus. C'est pourquoi nous lui faisons une grave injure si nous lui retirons ce que nous lui avons donné. D'où viennent ces chutes éclatantes qui nous jettent dans l'étonnement? La chute d'un Lamennais, d'un Hyacinthe, d'un Salomon? C'est une vengeance de Dieu. On lui a fait injure en mettant en délibération si on serait à lui jusqu'au bout.

Voilà une nouvelle année. Demandons bien à Dieu de la passer dans son amour et de mourir plutôt que d'être infidèle. Que l'année qui commence ne s'achève point pour nous ici-bas, si nous devions faire un jour cette peine cruelle à Notre-Seigneur.

Employons chacune des journées de l'année que Dieu nous donne à combattre et à détruire l'amour-propre. Dieu l'exige de nous; il est jaloux de notre cœur. Il veut le posséder seul tout entier et avec justice, car il a tant fait pour nous. Il nous a conduits avec une Providence si spéciale, si attentive, si miséricordieuse, si patiente, qu'il a droit à tout notre être.

Je vous souhaite donc de passer cette année en grandissant dans l'amour, sans jamais permettre à votre libre arbitre de partager votre cœur. Viendra un jour où ce ne sera plus vous qui serez arbitre, mais Jésus. Faites qu'alors vous n'ayez rien à craindre, mais au contraire à recevoir la couronne qui vous a été promise. « *Reposita est mihi corona mea justitiae.* »

Fête de saint Étienne

Nous célébrons aujourd'hui la fête de saint Étienne, la fête du chef du Collège des diacres au ciel, et pour ainsi dire de l'archidiacre du paradis.

Qu'apporte saint Étienne à la crèche? Il y apporte des fleurs. Il faut autour de ce berceau pauvre et misérable aux yeux des

hommes, mais plein de splendeur aux yeux de Dieu et aux yeux des anges, il faut des fleurs, fleurs mystérieuses et invisibles aux gens du monde, qui ne voient que la surface vaine des choses, mais fleurs magnifiques et odorantes pour Dieu. Et quelles sont les fleurs qu'il apporte? C'est le lys de la pureté et la rose du martyre.

Dans l'ordination des diacres l'Église rappelle à ceux qui s'engagent à la suite de saint Étienne la grande pureté de leur patron « *Privilegio castitatis* », etc. Il a paru comme un ange sur la terre, à tel point que ses persécuteurs, comme des chiens enragés prêts à le dévorer, s'arrêtaient avec un respect irrésistible, car ils le voyaient comme un ange. Cette pureté convient bien aux diacres. Ils doivent être comme des anges visibles qui entourent l'autel. Lorsque Jésus offrait son sacrifice sur la croix, les anges étaient là qui l'assistaient, l'adoraient et le contemplaient; de même à l'autel où s'immole la même victime qui s'est offerte sur la croix, il faut, à côté des anges invisibles, des anges visibles, et ces anges sont les diacres. Et ce qu'on dit des diacres, on le dit de tous les ministres, et *ils doivent être des anges* puisque tous ces ordres découlent de ce ministère angélique du diaconat.

Le diacre est l'ami de l'époux selon que le dit saint Jean. Je ne suis pas l'époux, mais je suis son ami. L'ange est debout, le diacre est aussi debout dans le sanctuaire; autrefois il ne s'asseyait pas, le prêtre seul y a séance, parce qu'il est revêtu de l'autorité de Jésus-Christ.

La seconde fleur qu'il apporte au berceau de Jésus, c'est la rose.

Le premier diacre est le premier martyr. Voyez saint Étienne il est plein de foi et de l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint le remplit d'un zèle ardent qui le fait courir au martyre. Il voit les cieux ouverts et le Fils de l'Homme assis à la droite de son Père.

En même temps qu'il est rempli de l'assistance de Dieu, il est rempli de l'amour du prochain. Il prie pour ses persécuteurs « *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* » Voyez comme cette rose est belle par la perfection de la charité, par l'amour de Dieu et l'amour des hommes; pas un mot de plainte, pas un mot de vengeance; il imite Jésus qui le premier a prié pour ses persécuteurs.

Prions saint Étienne pour nos diacres, afin qu'ils apportent à Jésus ces deux fleurs de la pureté et de la charité; qu'ils entourent ces fleurs de leur austérité et de leur humilité.

Prions-le non seulement pour nos diacres, mais aussi pour nos fondations, pour nos pères qui portent son nom, afin qu'il y ait toujours parmi nous les vertus de saint Étienne, en même temps que nous aurons la joie de voir son nom porté par quelques-uns de nos frères.

Fête de saint Jean

Voyez avec quelle constance et quel courage, mais aussi avec quelle tendresse de cœur, saint Jean répond à l'appel de Notre-Seigneur. Il est le disciple de l'amour. Il nous a marqué par ses exemples et par ses écrits comment nous devons aimer Jésus. Notre amour doit être un amour fort, un amour tendre, un amour compatissant, et non pas un amour égoïste qui cherche des douceurs.

En récompense de cet amour, Notre-Seigneur donne à saint Jean deux choses. Il lui donne *sa mère* et il lui donne *son Cœur*. C'est à lui qu'il confie sa mère. Il ne la confie pas à saint Pierre qui l'aime cependant plus que les autres, mais dans l'amour duquel apparaît plus le caractère de la force que celui de la tendresse. L'amour de saint Jean est tendre et cette tendresse le pousse jusqu'à la croix, parce que son amour est fort en même temps. Il lui confie sa mère, il l'établit son vicaire vis-à-vis de Marie. Notre-Seigneur s'est choisi *deux vicaires, l'un vis-à-vis de sa mère, l'autre vis-à-vis de son Épouse : saint Jean et saint Pierre*. Saint Pierre aura ses successeurs parce que l'Église restera sur la terre jusqu'à la fin des siècles, mais, comme Marie doit monter au ciel, la qualité de vicaire de la Sainte Vierge sera le privilège de saint Jean seul.

En deuxième lieu, pour honorer saint Jean d'une spéciale dévotion pour son Cœur, à la Cène il le fait reposer sur sa poitrine. Là il puise à longs traits les profondeurs des mystères divins, les secrets de l'Évangile. Au pied de la croix, il est le témoin de la blessure adorable de son Cœur, c'est lui qui raconte comment le soldat lui perça le côté et comment l'eau et le sang jaillirent de

cette blessure. Il insiste sur ce fait : « *Celui qui a vu ces choses en a été le témoin, il les atteste, et son témoignage est vrai.* »

La blessure de Jésus a eu deux témoins, le témoin fidèle saint Jean et le témoin converti saint Thomas. Saint Thomas place sa main dans l'ouverture du côté de Jésus, et, saisi d'amour, il tombe à genoux en s'écriant : « *Mon Seigneur et mon Dieu.* » Mais auparavant il y a eu le témoin fidèle.

Nous savons que son témoignage est véritable, il insiste sur ce fait parce que la blessure du Cœur de Jésus est une blessure mystérieuse. Parmi tant de blessures que Jésus a reçues, celle-ci renferme un mystère particulier, celui de la production de son Église.

Ce qui apparaît en saint Jean, c'est la vie contemplative. C'est saint Jean qui a été l'apôtre contemplatif, ce qui ne l'a pas empêché de fonder toutes les Églises d'Asie. Nous devons avoir cet esprit de contemplation. *Le prêtre doit être un contemplateur.* Les saints qui ont été le plus jetés dans la vie active ont été les plus grands contemplatifs. Saint Vincent, qui a été un si grand apôtre, qui a parcouru toutes les contrées de l'Europe, disait : « *La messe c'est le plus grand acte de contemplation* »; aussi la disait-il tous les matins en grande solennité.

Si la messe est le plus grand acte de contemplation, nous devons nous y préparer par l'esprit d'oraison, autrement nous y porterions nos cœurs légers et distraits. Voyez saint Jean au pied de la croix. Il contemple Jésus-Christ qui s'immole pour nous.

Que la Sainte Vierge, qui nous a été donnée pour mère de saint Jean, répande sur les prêtres et sur nous tous l'esprit de Jésus, l'esprit de saint Jean, l'esprit d'oraison. L'oraison est une montagne à gravir, nous avons un poids à soulever, le poids de notre propre faiblesse. Luttons, gravissons courageusement les pentes de la vie d'oraison.

Fête des Saints Innocents

Nous célébrons aujourd'hui la fête des Saints Innocents que l'Église nous a donnés pour protecteurs. Considérons leur gloire, leur mérite et leur puissance.

1° *Leur gloire.* — Les Saints Innocents sont des martyrs qui ont eu un privilège particulier au milieu des autres martyrs. Tous les autres martyrs ont été persécutés et mis à mort comme disciples et amis de Jésus. C'est bien la haine de Jésus-Christ qui armait la main de leurs bourreaux, mais, pour les Saints Innocents, ce ne sont plus les amis de Jésus-Christ qu'on persécute en eux, mais Jésus-Christ lui-même; dans chacun de ces enfants, le persécuteur cherche le Messie. Saint Jean rapporte dans l'Apocalypse une vision qu'il eut. Il voit une femme sur le point de mettre au monde son enfant, à ses côtés un dragon guettant le moment où l'enfant apparaîtrait pour se jeter dessus et le dévorer. Voyez dans cette vision Hérode qui, animé par le dragon infernal, veut faire mourir le Messie au moment où il va naître, et c'est bien lui qu'il veut atteindre dans le meurtre de ces enfants; c'est si vrai que s'il savait que tel ou tel enfant n'est pas le Messie il l'épargnerait, et ce n'est que dans la pensée qu'il est peut-être le Messie qu'il l'égorge.

Et pourquoi Jésus ne défend-il pas ces petits enfants et se soustrait-il lui-même à la mort? Parce que dans les premières heures de sa vie il veut déjà accomplir le mystère de sa Passion, et comme l'heure n'est pas encore venue de donner son sang, il veut que ces petites victimes le représentent devant le fer du persécuteur. Voyez quelle gloire pour les Saints Innocents! C'est pourquoi on célèbre leur fête avec des rites particuliers. A la joie des martyrs se mêle je ne sais quelle tristesse de la Passion. On prend des ornements de deuil, on ne chante ni le *Gloria* ni l'*Alleluia*. Voyez quelle gloire; ils sont substitués à la place de Jésus; il sont mis à mort pour lui, et le mystère de la Passion est déjà accompli en leur personne.

2° *Leur mérite.* — On peut penser pieusement et avec une certitude morale que si Jésus, n'étant encore que dans le sein de Marie, fit tressaillir de joie, le jour de la Visitation, le petit saint Jean et lui donna l'usage de la raison, on peut bien croire qu'il opéra les mêmes merveilles en faveur des Saints Innocents.

Le culte que leur rend l'Église est une preuve suffisante de leur mérite. Ils ont connu le sacrifice que Jésus demandait d'eux et s'y sont offerts volontairement et avec plein consentement, comme

un gardien fidèle qui, connaissant le complot ourdi par des assassins contre la vie de son prince, se met à sa place et s'expose aux coups pour défendre sa vie; de même les Saints Innocents se sont mis à la place de Jésus et ont donné leur vie pour sauver la sienne.

3° *Leur puissance.* — Jésus, qui veut qu'il y ait des petits enfants dans son Église, leur a donné pour protecteurs les Saints Innocents. Croyez-vous, mes chers petits, que si vous recevez tant de grâces, et si vous êtes à l'abri des coups du démon, croyez-vous que les Saints Innocents n'y sont pas pour beaucoup, croyez-vous qu'ils n'intercèdent pas pour vous puisqu'ils sont si puissants?

Autre puissance. — Ainsi qu'il a été révélé à la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, les Saints Innocents ont puissance sur la politique. Ils ont été persécutés par Hérode par politique; Hérode a cru que le Messie allait lui ravir son trône et pour l'arrêter a fait mourir les Saints Innocents par fausse politique. Dieu s'est joué de lui, sa politique a été trompée. Saint Paul, dans une de ses épîtres, dit à des chrétiens : « Choisissez parmi vous des hommes méprisables pour s'occuper de vos biens temporels, car vous êtes des hommes surnaturels, vous devez tourner toutes vos aspirations vers le ciel. » Dieu agit de même. Les petits Innocents ne sont certainement pas méprisables, puisqu'ils sont des géants de sainteté pour leur âge; mais, aux yeux d'Hérode, aux yeux du monde, ils paraissent tout à fait méprisables. Hérode les mettait à mort sans crainte de vengeance. Eh bien! Jésus les établit par dessus les rois et les princes.

Maintenant que d'un bout du monde à l'autre tout s'arme contre l'Église, priez les Saints Innocents de déjouer cette politique perfide et impie. Le dragon qui n'a pu vaincre Jésus fait la guerre à ses disciples, il persécute les ecclésiastiques en profanant leur sacerdoce au moyen de lois qui les appliquent à des services laïques et séculiers; il persécute les petits enfants en leur ravissant le bon Dieu. Voyez ces écoles laïques, jamais on n'y parle de Dieu; on ferme la bouche de ces petits enfants pour les empêcher de prier. Je me souviens toujours d'un spectacle qui m'a ému jusqu'aux larmes : c'était dans les premières années de cette

loi scolaire; je passais dans un village du Jura et je vis deux petits enfants à genoux derrière un buisson et récitant leur prière qu'on leur interdisait à l'école. Prions bien les Saints Innocents pour ces pauvres enfants qu'on veut faire mourir; c'est un autre meurtre des innocents, meurtre plus dangereux, car les Innocents ont été martyrs, mais ces pauvres petits on veut les envoyer en enfer. Prions pour l'Église afin que tous ces Hérodes soient déjoués dans leurs desseins pervers.

Dom A. Grea.

Cantique de Romain le Mélode à la Vierge Mère

De la vie de saint Romain, on sait bien peu de choses : il naquit à Émèse de Syrie, fut diacre à Bérybe, puis à Constantinople. Son siècle lui-même est discuté (VI^e^ ou VII^e^). Il est de la pléiade des grands auteurs-compositeurs d'hymnes les plus anciens, dits mélodes, qui dominent l'histoire liturgique par leur inspiration poétique, la teneur doctrinale, le souffle musical et la verve littéraire de leurs œuvres. Après eux, les hymnographes se réduiront à suivre leurs mètres et reprendre leurs airs. Il compose de nombreux cantiques pour quasi toutes les fêtes du temps et des saints de son époque. L'office byzantin actuel n'en a retenu que les débuts. La pièce suivante est du genre kondakion, *correspondant liturgique de l'*hymne *de l'office romain, qui se compose d'un prologue plus court et d'un grand nombre de strophes dont la clausule finale est reprise sous forme de refrain.*

1. La Vierge aujourd'hui met au monde Celui qui dépasse la nature; la terre donne une grotte pour gîte à l'inaccessible. Les anges avec les bergers font un assaut de louanges : les Mages sont en route à la suite de l'étoile. Car pour nous voici qu'est né, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

2. Voici qu'en Bethléem Éden est ouvert; venez donc et voyons : quel mets suave est là caché pour nous. Venez : abreuvons-nous

dans cette grotte des délices du paradis. Là fleurit, sans être arrosée, la tige qui produit la grâce. Là est le puits qu'aucune main n'a creusé, et dont David un jour eût voulu boire. Ici, tout d'un coup, grâce à la Vierge qui enfante, d'Adam et de David la soif est apaisée. Donc hâtons-nous d'aller où vient de naître, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

3. Le père de la mère a voulu être son fils ; le Sauveur des enfants gît enfant dans une crèche. Fixant ses yeux sur lui, celle qui l'enfante a dit : « Qu'est-ce cela, mon fils; en quelle manière as-tu pris germe en moi? en quelle manière as-tu trouvé en moi vie et croissance? Je te vois, fruit de mes entrailles, et suis dans la stupeur ; mon sein s'emplit de lait, et je n'ai point connu d'homme. Et tandis que je t'admire en ces langes, je contemple la fleur de ma virginité toujours suave, ô toi qui l'as gardée en daignant naître, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles. »

4. Roi très haut, qu'as-tu de commun avec les indigents ? Créateur des cieux, pourquoi viens-tu chez les habitants de la terre? Une grotte fait tes délices, une crèche est ton amour. Voici que pour ta servante il n'y a point de place dans l'hôtellerie; et non seulement pas de place, pas de grotte même, car celle-ci est à d'autres. Pourtant à Sara, quand elle eut un fils, beaucoup de terre fut donnée; à moi pas une tanière; pour tout j'ai cet antre où tu as voulu habiter, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

5. Tandis qu'elle formule ces pensées dans son cœur et s'adresse, suppliante, à Celui qui connaît les mystères, elle apprend que les Mages sont là, cherchant le nouveau-né. Venant à eux : « Qui êtes-vous ? » dit la Vierge. Ceux-ci lui répondent : « Bien plutôt, quelle est ta naissance, toi qui as mis au monde un tel enfant? De quel père, de quelle mère es-tu descendue, toi qui nourris un fils dont tu es la mère, sans qu'il ait de père ? » A la vue de son étoile, nous avons prononcé de concert qu'elle annonçait l'enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles ?

6. Balaam, en effet, nous avait préparé avec soin à comprendre les oracles dont il fut le prophète, lorsqu'il prédit le lever d'une étoile : étoile éteignant toute divination et présage; étoile résolvant les paraboles des sages, leurs énigmes et sentences; étoile

dont la lumière l'emporte d'autant mieux sur le soleil qui nous éclaire qu'elle-même a créé tous les astres ; par elle il était annoncé que de Jacob sortirait comme la lumière, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

7. Ayant entendu si merveilleux discours, Marie, prosternée, adora l'enfant né de ses entrailles, et dit en pleurs : « Grandes pour moi, mon fils, grandes sont toutes les choses que vous avez faites avec mon indigence. Car voici que dehors se tiennent les Mages, et ils vous cherchent ; les rois des nations de l'Orient désirent votre visage, le contempler est la prière des riches de votre peuple. Ce peuple n'est-il pas vôtre, en effet, pour qui vous êtes né, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles ?

8. « Puis donc qu'ils sont vôtres, mon fils, ordonnez qu'ils entrent sous votre toit, pour voir cette opulente pauvreté, cette noble indigence; car je vous ai fait pour richesse et pour gloire, aussi n'ai-je point à rougir; en vous sont la grâce et la vérité, et maintenant permettez qu'ils viennent en cet abri; comment m'inquiéterais-je de ma misère, vous possédant, vous, le trésor que viennent contempler les princes, l'objet de l'étude des rois et des Mages cherchant où est né, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles ? »

9. Jésus le Christ et notre vrai Dieu se fit entendre intérieurement au cœur de sa mère, et lui dit : « Introduis ceux qu'amène ma parole; car cette parole est la lumière de ceux qui me cherchent, étoile pour les yeux, force pour l'âme intelligente. C'est elle qui, comme mon serviteur, a conduit les Mages, et maintenant elle s'est arrêtée pour remplir son office et désigner par ses rayons l'endroit où est né l'enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

10. « Maintenant donc, reçois-le, ô toute belle, reçois ceux qui m'ont reçu; car je suis dans tes bras, et, en les accompagnant, je ne t'ai point quittée. » Elle donc ouvre la porte et reçoit l'assemblée des Mages; elle ouvre, celle qui est la porte fermée à tous, que seule le Christ a traversée; elle ouvre, celle qui fut toujours close, celle qui jamais rien ne perdit des trésors de la virginité; elle ouvre, celle par qui fut donnée au monde, porte des cieux, l'enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

11. Les Mages aussitôt s'élancent vers la chambre et frémis-

sent à la vue du Christ, lorsqu'ils voient sa mère et l'époux de celle-ci; la crainte s'y mêlant, ils disent : « Voici le fils sans généalogie. Pourquoi donc, Vierge, percevons-nous à cette heure cet époux sans tache sous votre toit ? Votre gestation n'est-elle pas sans tache? La présence de Joseph auprès de vous n'est pas blâmable. Il y a une foule d'envieux qui recherchent où est né l'enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles. »

12. Je vous apprends, dit Marie aux Mages, pourquoi je garde Joseph dans ma maison, comme sauvegarde contre tous les médisants; il dira lui-même ce qu'il a entendu au sujet de mon enfant, car il a vu en songe un ange saint lui dire d'où j'ai conçu. Une vision de feu venue d'en haut le rassura la nuit sur ses inquiétudes. Pour ce motif, Joseph se tient ici pour montrer comment l'enfant d'un jour est le Dieu de tous les siècles.

13. Il vous exposera lui-même tout ce qu'il a entendu, il vous annoncera clairement ce dont il a été témoin, des hommages venus du ciel et de la terre, ceux des bergers, comment les êtres de feu se sont associés aux mortels dans la louange, tandis qu'un astre courait devant vous, Mages, vous éclairant et vous montrant la route. Mais laissons là ces discours, expliquez-nous ce qui vous est arrivé, d'où venez-vous, comment avez-vous fait chemin, tandis qu'est apparu un enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles?

14. Lorsque se fut ainsi exprimée la glorieuse mère, les flambeaux de l'Orient lui répondirent : « Vous voulez savoir d'où nous venons et comment? » De la terre de Chaldée où l'on ne dit pas : « Le Dieu des dieux c'est le Seigneur »; de Babylone où l'on ne sait pas qui est le Créateur de la lumière qu'on adore. C'est de là que nous venons; l'éclat de l'astre de votre enfant nous a ravi du feu de Perse; abandonnant un feu dévorant, nous contemplons un feu éclairant, un enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

15. « Tout n'est que Vanité de vanité. Personne même de ceux qui le pensent parmi vous n'arrive à une solution. Les uns trompent, les autres sont trompés. C'est pourquoi, Vierge, grâces à votre Fils par qui nous sommes délivrés non seulement de l'erreur, mais de l'oppression de toutes les régions que nous avons traversées, des nations impies, des langues inconnues. Nous avons

parcouru la terre, nous l'avons arpentée avec l'astre comme flambeau, à la recherche de l'endroit où naquit un enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

16. « Comme nous avions encore l'étoile comme flambeau; nous avons traversé Jérusalem entière, cherchant avec raison des indications sur la prophétie; car nous avions appris qu'un Dieu viendrait pour la rechercher, et avec notre flambeau nous l'avions parcourue, voulant voir l'auteur du grand acquittement. Mais on ne le trouva pas, parce que leur arche fut ravie avec les biens qu'elle contenait auparavant. Le passé est révolu, tout fut renouvelé par l'enfant d'un jour, le Dieu d'avant les siècles.

17. « Oui, dit Marie, oui, dit-elle aux Mages pleins de foi, vous avez parcouru tout Jérusalem, cette cité meurtrière des prophètes, et comment l'avez-vous traversée sans tristesse, elle, l'ennemie de tous? De nouveau, comment ignorez-vous qu'Hérode, le fourbe, ne respire que crimes? » Ils lui répondirent : « Vierge, nous ne l'ignorons pas, nous nous sommes joués de lui, à la recherche de l'endroit où naquit un enfant d'un jour, le Dieu d'avant les siècles. »

18. Lorsque la mère de Dieu entendit ces paroles, elle leur dit : « Sur quoi vous interrogea le prince Hérode et les pharisiens? » « Hérode d'abord, répondirent-ils, les notables de votre nation ensuite, s'enquirent exactement auprès de nous du temps de l'apparition de la présente étoile, et le sachant, comme s'ils ne l'avaient pas appris, ils n'ont pas désiré voir celui sur lequel ils firent enquête, car c'est à ceux qui le cherchent que doit se laisser voir l'enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

19. « Les insensés nous pensaient déments et nous demandèrent : « D'où venez-vous et quand êtes-vous partis? Pourquoi n'avez-vous pas suivi les chemins habituels? » Nous leur répliquâmes ce qu'ils savaient d'ailleurs : Pourquoi avez-vous jadis traversé le grand désert par lequel vous êtes passés? Celui qui vous conduisit hors d'Égypte nous a guidés aussi à présent depuis la Chaldée, alors par une colonne de feu, maintenant par une étoile, vers lui l'enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

20. « L'astre nous précédait partout, comme vous précédait Moïse, le bâton à la main, regardant la lumière de la connaissance de Dieu; lui vous a nourris jadis de la manne et vous a

abreuvés du rocher, nous, son espérance nous remplit; de sa joie nous sommes rassasiés, ne désirant pas retourner en Perse et marcher par un chemin impraticable, alors qu'il nous fut donné de voir, d'adorer et de glorifier un enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles. »

21. Telles sont les paroles prononcées par les Mages véridiques; elles furent scellées par l'auguste Vierge; l'enfant sanctionna les témoignages des deux parties, laissant à l'une après la naissance un sein immaculé, aux autres après leur arrivée esprit et corps sans lassitude; comme Habacuc se rendant vers Daniel, personne parmi eux n'a subi de fatigue; celui qui apparut aux prophètes se manifesta lui-même aux Mages, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

22. Après toutes leurs explications, les Mages prirent leurs présents en main et se prosternèrent devant le Don des dons, le Parfum des parfums, et offrirent au Christ de l'or, de la myrrhe et ensuite de l'encens en s'écriant : « Reçois ce triple don comme l'hymne trois fois sainte des Séraphins; ne le rejette pas comme celui de Caïn, mais prends-le comme offrande d'Abel à cause de celle qui t'enfanta, de qui nous est né, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles. »

23. A la vue des Mages, tenant en main ces présents nouveaux resplendissants, qui se prosternent d'après l'indication d'une étoile et des bergers entonnant des hymnes, l'Immaculée pria le Seigneur omniscient de tous ces prodiges en ces termes : « Agrée, mon enfant, ce triple présent et accorde ces trois demandes à celle qui t'a engendré. Je te supplie pour un temps favorable, pour les fruits de la terre et pour tous ses habitants. Sois propice à tous, car c'est par moi que tu es né enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

24. « Car ce n'est pas seulement que je suis ta mère, mon enfant miséricordieux, pas seulement que je te donne mon lait à toi qui m'accordes le lait, mais je te supplie pour toutes choses. Tu m'as faite et le porte-parole et l'*orgueil* de toute ma race; ton univers trouve en moi sa puissante protection, son rempart, sa solide fondation. Sur moi se fixent les regards des hommes expulsés jadis du paradis. Permets-leur de saisir un jour ce mystère

que c'est par moi que tu es né enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles.

25. « Sauve le monde, Sauveur; c'est pour cela que tu es venu. Affermis tout ce qui est tien; c'est pour cela que tu nous as montré ta splendeur à moi, aux Mages et à toute la création. Car voici que les Mages, à qui tu as révélé la lumière de ton visage, se prosternent devant toi et t'offrent des présents utiles, bons et très exquis. J'en ai besoin, car je vais prendre le chemin de l'Égypte et m'enfuir avec toi, et à cause de toi, mon Guide, mon Fils, mon Rédempteur, Source de toutes mes richesses, enfant d'un jour, le Dieu d'avant tous les siècles [1]. »

1. Texte traduit par les moines de Chevetogne pour le florilège patristique annexé à la réédition, mise à jour par les moines de Solesmes, de *L'Année liturgique* de Dom Guéranger, dont le premier volume est sous presse (Desclée, Saint-Jean-l'Évangéliste).

DE L'ÉVANGILE AU PSAUTIER

Les Psaumes ont porté la prière et l'amour rédempteurs du Verbe Incarné.

Comme cette prière et cet amour, il n'est pas surprenant qu'ils aient leur mystère et qu'ils en réservent leur secret au cœur « chrétien », humblement abandonné et inlassablement en quête d'une issue à sa charité. A lui de vaincre la résistance apparente de ces parfaits outils d'oraison, car il a, dans sa foi en la valeur d'une parole inspirée et dans son impatience à rejoindre le Christ, cela même qui peut animer, épanouir ces fleurs et leur faire exhaler leur divin parfum [1].

Seul, Jésus a compris parfaitement les Psaumes et en a dégagé pour la gloire de son Père la pleine richesse. C'est « dans le Christ » qu'il faut se placer pour les lire, avec des yeux tout illuminés de la lumière de l'Évangile, avec un cœur tout chaud de sa charité.

Prenons donc nos Psaumes, au hasard, et essayons de les dire « en chrétiens », transposant, comme il se doit, dans le climat de l'Évangile ces grands thèmes éternels de la prière que le Christ achève sans les abolir, accomplit sans les renier. Unissons-nous à cette Église qui ne cesse de traiter les Psaumes en instruments de vie, non en documents d'archives, les emplissant du

---

1. Ce petit essai s'inscrit dans la ligne de deux articles précédemment parus dans *La Vie Spirituelle* en mars 1946 et octobre 1947.

souffle de sa foi et de sa charité, empruntant leur voix au cœur même de son plus haut mystère.

Laissons premièrement la parole évangélique entrer en nous, saturer nos âmes de sa lumineuse et savoureuse sagesse, jusqu'à l'instant où cette richesse veut devenir un chant : alors prenons le Psautier et chantons. C'est à quoi ces pages invitent.

Heureux qui écoute la parole de Dieu...[2] *Beatus vir...* (Ps. 1.)

On n'est pas fidèle à la parole de Dieu sans se faire violence; il faut pouvoir dire non : au monde et aux séductions de sa morale, à la route large et facile; il faut vaincre le scandale de l'ironie dissolvante, du respect humain, de la vanité... — ainsi Jésus disait-il non au Tentateur du désert. Et il faut mettre son bonheur dans la parole de Dieu, méditée, servie, aimée... — c'est ainsi que Jésus se nourrit de la Volonté de son Père et que Marie tourne et retourne cette parole dans son cœur.

Mais la fermeté d'un tel choix — refus et attachement — est garantie de stabilité vivante, féconde pour l'homme qui fait la volonté de Dieu, alors que le mécréant reste un instable, jouet de sa passion et destiné à s'effondrer un jour devant son Juge.

Heureux qui entend...

D'une part, un arbre solidement planté, qui sait la source, qui produit; d'autre part, un fétu de paille dont se joue le moindre vent. D'une part, la bonne route qui ne trompe pas; d'autre part, le chemin traître qui se perd et perd ceux qui s'y engagent... Jésus est le plant de vigne où les rameaux trouvent vie et fécondité, la source où on puise la joie et la force toutes vives contre le mal pour la gloire de Dieu... Il est la route...

Et voici maintenant le cantique,

solennel et grave en son départ comme la parole même du Maître :

Heureux l'homme qui sait dire non...

---

2. Il n'échappera pas au lecteur, en l'absence de toute référence, que tout ce qui n'est pas le texte même d'un psaume, dans ces pages, tout, mots et pensées, est expressément issu de l'Évangile.

net et tranchant dans le triple refus

Aux maximes du monde qu'il ne suivra pas,
Aux chemins du mal dont il s'écarte,
Aux esprits forts dont il fuit le commerce...

ramassé ensuite comme une vie qui se recueille tout entière dans un cœur :

La volonté de Dieu, voilà sa joie à lui,
La volonté de Dieu dont nuit et jour il se nourrit...

répandu enfin dans des images de fraîcheur et de paix, où ne passe aucun regret des sacrifices consentis, mais où s'affirme une sécurité que le malheur des impies appuie encore par contraste :

Il est comme cet arbre planté au bord des eaux,
Qui donne à point son fruit, sans que ses feuilles sèchent...

Tel n'est pas, oh non ! le sort des impies,
Tout pareils, eux, à ce fétu que le vent chasse.
Un jour, devant le juge, l'impie s'effondrera,
Et le méchant, sous les yeux des justes assemblés.

Le juste suit le bon chemin : Dieu y veille.
Mais le pécheur, son chemin le perdra...

Il faut venir à ce petit poème avec une âme nourrie de l'Évangile. Alors sa délicieuse simplicité se révélera étonnamment apte à porter cette âme et à la faire vivre et prier ce qu'elle croit.

Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous... Quare fremuerunt... (Ps. 2.)

Quel ridicule contraste entre l'agitation humaine, la fièvre du monde sonnant le rappel de ses forces, secouant furieusement ce qu'il juge une insupportable contrainte, la loi de Dieu, — Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous..., — Nous n'avons d'autre

roi que César..., — se déchaînant au mépris de la justice et de la charité...; et, d'autre part, l'immense « tranquillité » de Dieu.

Dieu est capable d'éclater soudain et de briser d'un coup tous ces révoltés, en particulier ceux qui portent une responsabilité de chefs : maîtres, juges, princes...

Un jour, le Fils de l'Homme viendra...

Il viendra comme un éclair.

Sans erreur et sans pitié il atteindra les coupables en plein repos — l'un des deux qui couchent côte à côte —, en pleine action — l'un des deux qui tournent la meule...

Mais il est temps de faire pénitence. Jésus n'est pas venu juger, mais sauver.

Heureux qui entend et accueille le messager du Seigneur...

Or voici, au service de notre prière, un chant.

A l'agitation prétentieuse et vaine répond le sourire méprisant de Dieu :

> Qu'est-ce que ce branle-bas de peuples,
> Ces vains projets où des nations se perdent ?
> Ces rois de la terre debout,
> Ces princes assemblés dressant leurs plans
> Contre le Seigneur et contre son Christ ?
> « Brisons ses chaînes ! Jetons loin ses entraves ! »
>
> Le Roi des cieux ne peut qu'en rire,
> Dieu se moque bien d'eux.

Suit l'annonce du *Jour*, l'investiture solennelle du Fils de l'Homme :

> Un jour vient où éclatera sur eux sa colère,
> Où, dans sa fureur, il les fera trembler.
> — Je me suis donné un roi, en Sion, ma montagne sainte —
> Et voici le décret :
> Tu es mon Fils, m'a dit le Seigneur,
> C'est moi, en ce jour, qui t'engendre.
> A ton gré dispose des peuples, je te les lègue,
> De la terre entière : elle est à toi.
> Tu les briseras d'un sceptre de fer,
> Comme un pot de terre tu les briseras...

Il faut donc faire pénitence, avant qu'il ne soit trop tard :

Rois de la terre, pénitence !
Gare à vous, juges de la terre !
Servez le Seigneur dans la crainte,
Adorez-le en tremblant.

Car sa colère peut éclater et vous frapper en pleine course.
Elle a tôt fait de s'allumer, cette colère.

Heureux qui cherche en Dieu refuge !

Dans la pensée se lèvent mille souvenirs : Jésus flagellant les Pharisiens de ses menaces terribles, Jésus indiquant sur l'horizon les signes avant-coureurs des bouleversements de la fin, Jésus avertissant gravement les hommes de péché... et Jésus appelant à la pénitence alors qu'il reste un peu de lumière, Jésus pleurant sur Jérusalem, Jésus cherchant à rassembler les siens comme fait la poule pour ses poussins...

L'oracle terrible s'achève dans un acte de foi apaisée.

C'est l'Évangile vrai, terrible et doux.

Ne craignez point... Cum invocarem... (Ps. 4.)

Que de fois Jésus, dans l'Évangile, a redit aux siens ces simples mots! Ne craignez pas : je suis là. Ne craignez pas : c'est Moi! Ne craignez pas : le Père sait vos besoins. Ne craignez pas : vous valez plus que ces passereaux que la Providence de mon Père suit un par un...

Paix sur vous! aime-t-il encore à dire. C'est sa manière d'aborder les siens, et il met tant de choses nouvelles sous ce mot banal !

L'homme angoissé crie... Sa crainte se dissipe et la paix de Dieu s'établit.

Au soir de la journée, Dieu accueille dans sa paix le fils lassé et repentant : c'est l'admirable prière de nos Complies dominicales.

Ce n'est pas seulement une prière, reconnaissante, implorante, affectueuse..., c'est une invitation à la prière, un appel adressé

aux hommes nos frères pour qu'ils goûtent, par la même voie, la douceur de la même paix. Tout le long de ce cantique s'entrelacent deux fils : sur le premier, court la prière confiante; l'autre porte le désir impatient de faire partager à tous le même bonheur, dans la purification, le recueillement et l'abandon. Le meilleur stimulant est dans le spectacle de cet abandon vécu, tel qu'il s'exprime ici, tel que le connut une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus choisissant « pour soleil radieux... la face adorable » du Sauveur, marchant « à la lumière qui tombe des yeux baissés de la face de Jésus ».

Goûtons la pénétrante douceur de cette prière :

Quand j'appelle, réponds-moi, Dieu mon Sauveur.
J'étais dans l'angoisse; tu m'as dilaté.
Pitié pour moi ! entends ma prière.

Humains, jusqu'à quand ce poids sur vos âmes,
Cet amour de la vanité, ce goût du mensonge ?
Le Seigneur, sachez-le, s'est prononcé en ma faveur.
Quand je crie vers lui, le Seigneur écoute.

Es-tu irrité ? il ne faut pas pécher,
Mais te recueillir sur ta couche en silence,
Offrir un juste sacrifice, et t'abandonner au Seigneur.

Qui nous dira où est le bonheur ? pensent bien des hommes.
Que se lève sur nous la lumière de ta face, Seigneur !
Tu me mets plus de joie au cœur,
Que tout le froment et le vin des jours d'abondance.
Paisiblement je me couche, et, du coup, je m'endors,
Car tu es là, Seigneur,
Pour m'accueillir dans la retraite et la sécurité.

On ne saurait ajouter un mot. Heureux qui peut prier ainsi! On pense à saint Paul qui a tant puisé là.

Ne vous scandalisez pas... In Domino confido... (Ps. 10 [11].)

Que de voix s'élèvent, en nous, hors de nous, pour essayer de nous arracher à cette folie, que les siens reprochaient à Jésus et où il nous entraîne!

Être juste, en ce monde, n'est-ce pas se condamner à être impuissant devant l'injustice sans scrupules et sans lois ? N'est-ce pas être dupe ? N'est-ce pas un rêve fou que le chrétien poursuit ? Où est donc son Dieu ? Le Tentateur trouve en nous mille complicités, mille concours en ceux qui nous entourent et, soi-disant, nous aiment.

Ne vous scandalisez pas, recommande et répète Jésus.

Voici un admirable poème où, comme une fusillade, crépitent les appels à la prudence, à la sagesse : on dirait cet assaut des « voix » qui hantent Verlaine, ces voix « mourantes » et mortelles qui font la panique et le trouble, alors que Dieu, par sa simple présence, crée la paix...

Mon refuge, c'est Dieu !
Que m'importent vos cris :
— Il faut fuir ! Vite ! A tire-d'aile !
Gare à eux ! Les voici : ils bandent leur arc,
Ils fixent leur flèche sur la corde,
Les voici : à l'affût, dans l'ombre !
Ils visent l'homme au cœur droit...
Pour eux, pas de loi qui tienne !
Pauvre homme, que peut ta justice ? —

Dieu, du haut de son sanctuaire et du trône où il règne,
Dieu regarde.
Il observe les hommes, sondant justes et méchants.
Le méchant, l'homme de violence, il le hait.
Sur lui il va pleuvoir le feu et la braise et le soufre;
Pour lui, le vent qui brûle.

Dieu est juste.
Le juste est son ami.
Quand un cœur est droit, Dieu se révèle.

Ego reficiam vos... Beati quorum remissae sunt iniquitates... (Ps. 31 [32].)

Jésus aime à pardonner.

Les mots qui tombent, dans l'Évangile, sur les cœurs repentants sont d'une douceur et d'une légèreté indicibles, divines.

Moi non plus je ne te condamnerai pas...
Va en paix, tes péchés te sont remis...
Va, ne pèche plus...

A cette joie de Dieu à pardonner répond, dans les âmes, une autre joie, inexprimable : il faut se taire, pleurer... ou chanter.

Voici un chant d'une merveilleuse pureté, le cantique de l'âme que la main purificatrice de Jésus a touchée, dont la captivité est finie :

Bienheureux à qui sa faute est remise,
Son péché pardonné !
Bienheureux cet homme à qui Dieu ne reproche plus rien,
Ce cœur d'où tout mensonge a disparu !

J'étais muet,
J'étais rongé en tous mes os; je gémissais à longueur de jours...
Je sentais, nuit et jour, peser sur moi ta main,
Et ma moelle sécher sous les ardeurs de cet été.

Ce péché, alors, je te l'ai confessé.
Et je n'ai point cherché à cacher ma faute.
Je me suis dit : allons accuser notre faute au Seigneur.

Et tu as ôté de sur moi le poids du mal.

Quiconque a la foi vienne donc te prier,
Puisqu'on te trouve !
Quand même les eaux en masse se déchaîneraient,
Elles seraient sans puissance.
C'est toi mon refuge. Dans la détresse tu me gardes.
Tu me saisis dans un cantique libérateur.

— Oui je veux t'instruire, t'éclairer sur le vrai chemin.
Je te suivrai du regard.
Ne sois pas comme ce cheval ou ce mulet qui ne savent pas,
A la folie desquels il faut un mors et un frein
Pour qu'ils se laissent approcher...

Misères sur misères, voilà pour le méchant.
Qui s'abandonne au Seigneur est enveloppé dans sa grâce.
Joie et liesse, âmes justes.
Réjouissez-vous, vous dont le cœur est droit.

Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père... Beati immaculati... (Ps. 118.)

La récitation du *Notre Père* nous acclimate dans la maison de famille de Dieu. « Que votre volonté soit faite », tels sont les mots dont nous apprenons sans cesse à mesurer la douceur et l'exigence.

Jésus est notre guide. Le premier, parfaitement, il se nourrit de cette volonté, qui lui est plus chère que la sienne, dont les ordres règlent toujours sa conduite.

On peut dire que tout le progrès d'une vie chrétienne est dans la découverte de ces simples mots et dans la capacité croissante à en sonder la profondeur. A la limite, cette volonté du Père finit par devenir l'objet unique de toute l'attention de l'âme, la source unique de toute sa joie.

Ce que notre Dieu veut, son bon plaisir, ce qu'il commande, ce qu'il règle, c'est cela seulement qu'on cherche, qu'on aime, c'est cela qu'on veut chercher, aimer...

Voici l'admirable litanie de ce qu'il faut appeler de son vrai nom : charité; voici quelques versets de ce psaume 118 où le cœur chrétien apprend et aime à « redire sans cesse » sans « répéter jamais »...

Sois bon pour ton serviteur :
Que je vive et garde ta parole.
Ouvre-moi les yeux,
Découvre-moi les splendeurs de ta loi.
Je ne fais que passer sur la terre :
Ne me laisse pas ignorer tes commandements.
Mon âme se consume d'amour
Pour tes volontés, en tout temps.

. . . . . .

Oui, ma joie, c'est ta parole.
Elle me tient lieu de conseillers.

. . . . . .

Je suis collé à la poussière,
Garde-moi la vie : tu l'as promis.

. . . . . .

La route que tu prescris, enseigne-la-moi,

Et je ferai de tes merveilles ma méditation.
Je pleure de détresse;
Tu l'as promis : relève-moi.
Le chemin traîtreux détourne-le de moi,
De ta loi fais-moi la faveur.
. . . . . .
Sur la route de tes préceptes je me hâte,
D'un cœur, grâce à toi, dilaté.
. . . . . .
Enseigne-moi, Seigneur, la voie de tes commandements,
Jusqu'au bout je la suivrai.
Donne-moi l'intelligence; que j'observe ta loi,
Et que je la garde de tout cœur.
. . . . . .
C'est vraiment tes préceptes que j'aime,
Tu es juste : donne-moi de vivre...

« ... Les preuves de la retraite et de la discrétion, du silence, etc., ne se prouvent qu'à ceux qui les savent et les croient... », dit quelque part Pascal.

Il faut en dire autant pour ces instruments que nous a préparés la Providence pour communier avec notre Dieu.

Si nous avons la volonté et le goût de nous entretenir avec le Seigneur, il ne nous en coûtera pas beaucoup d'apprendre la langue de cette divine conversation. Que seront nos efforts auprès de cette « intelligence » dont ils nous vaudront l'inestimable bienfait ?

Mgr Garrone.

Aspects de la sainteté pastorale d'après la liturgie

Il est téméraire de comparer aux apôtres un autre saint, a écrit saint Thomas d'Aquin[1]. Appelés par Dieu à une dignité plus grande et unique en son genre, les apôtres ont aussi reçu de lui une grâce plus abondante que les autres saints, « ils ont été dotés du privilège d'une grâce singulière », après l'Humanité du Christ et la Vierge Marie. C'est donc une témérité, pour ne pas dire une erreur, de leur comparer un autre saint, en ce qui est de la grâce et de la gloire[2].

Mais si la dignité conférée par le Christ à ses premiers envoyés n'a été donnée à personne d'autre, si l'universalité de leur mission et l'excellence de leur grâce doivent rester uniques, il n'en est pas moins vrai que les apôtres ont à leur tour, au nom du Christ, envoyé dans le monde des continuateurs de leur œuvre et les ont chargés après eux de paître le troupeau, de prêcher l'Évangile et de gouverner l'Église. Participant au ministère des apôtres, les pasteurs de l'Église, pontifes, docteurs, missionnaires, participent aussi à leur grâce, à leur sainteté. Il ne peut s'agir

---

1. *In Ep. ad Ephes.*, c. 1, lect. 3.
2. *Ibid.*

que de participation, mais aussi pouvons-nous garder à ce mot tout son réalisme. Et, notamment, le témoignage de la liturgie nous y invite.

D'après la liturgie, il est certain que la sainteté pastorale ressemble à la sainteté apostolique; elle en reproduit les traits essentiels, quoique sous un mode moins parfait, moins excellent. Ce que, dans un article antérieur[3], nous avons reconnu composer, d'après le missel et le bréviaire, la physionomie spirituelle des apôtres et des évangélistes, nous le retrouvons dans l'éloge que les mêmes livres liturgiques font des saints pontifes et docteurs. Nous le retrouvons aussi dans les admonitions que le pontifical fait adresser aux futurs pasteurs d'âmes, à ceux qui vont recevoir participation aux pouvoirs des apôtres, et dans les prières que l'Église fait pour eux au cours des ordinations. Le témoignage convergent de ces deux séries de textes liturgiques nous montrera dans la sainteté pastorale, à l'image de la sainteté apostolique, la primauté souveraine de la grâce, le resplendissement de la lumière du Christ dans la vie de celui qui doit la montrer au monde, enfin le don total d'une charité qui consume le pasteur avant d'embraser ceux qu'il mène à Dieu.

LE SEIGNEUR L'A AIMÉ...

Nous savons que, selon la liturgie, toute sainteté est l'œuvre de la grâce. Dans ses oraisons, l'Église ne fait que remercier la bonté divine de ce qu'elle a daigné accomplir en ses serviteurs, d'avoir, par exemple, orné des vertus apostoliques le disciple de saint Paul, saint Tite (collecte de sa fête), ou de susciter toujours en son sein de nouveaux exemples de vertu (collecte de saint André Corsini, évêque, 4 février). Les vertus des saints sont des dons de Dieu, n'étant que les fleurs de la grâce sanctifiante, dont leurs mérites sont les fruits. Leur sainteté est une grandeur que Dieu a mise en eux, et dont leur libre coopération a été l'instrument mû par sa grâce : la gloire en revient finalement à lui seul.

---

3. Cf. *La Vie Spirituelle*, août-septembre 1948.

Aussi la liturgie ne se lasse-t-elle pas de chanter les prévenances de l'Amour divin. Missel et bréviaire appliquent à l'envie aux saints confesseurs ce que le Siracide disait de Moyse et d'Aaron : *Amavit eum Dominus et ornavit eum... Le Seigneur l'a aimé et l'a paré de beauté, d'une robe de gloire il l'a revêtu* (Eccli., 45, 1 et 9). Toujours s'affirme la primauté de l'élection et de la dilection divines : *J'ai donné mon assistance à un héros* (*posui brachium meum super potentem*), *et j'ai élevé mon élu du sein de mon peuple. J'ai trouvé David, mon serviteur ; de mon huile sainte je l'ai oint* (Ps. 88, 20) (5e répons des confesseurs pontifes, graduel d'un martyr pontife). Dans la messe du Commun des Abbés, qui sont eux aussi des pasteurs, nous chantons au graduel le psaume 20 qui s'applique excellemment au prince des pasteurs, le Christ ressuscité, mais secondairement à ceux qui participent à sa royauté victorieuse : *Seigneur, tu l'as prévenu de bénédictions exquises, tu as mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses. Il te demandait la vie, tu la lui a donnée, une longue série de jours, à jamais et à perpétuité*[4].

La grâce qui a prévenu, choisi et suscité les pasteurs, les a aussi accompagnés toute leur vie : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei*, prononce un verset du Commun des confesseurs, résumant l'éloge que le Livre de la Sagesse faisait de Jacob : *C'est elle* (la Sagesse) *qui conduisit par des voies droites le juste fuyant la colère de son frère, qui lui montra le royaume de Dieu, et lui donna la science des choses saintes; elle l'enrichit dans ses pénibles labeurs, et fit fructifier ses travaux* (Sag., 10, 10) (répons du Commun d'un confesseur pontife au Bréviaire monastique). Le Seigneur a revêtu ses prêtres de sa protection vivifiante et sanctifiante, mieux que d'ornements sacrés, *sacerdotes induam salutari* (Ps. 131, 16). Il les a couronnés de gloire dès ici-bas, en faisant resplendir en eux les dons gratuits de son amour; sa fidélité (*veritas*) et sa bienveillance (*misericordia*) sont demeurées sans cesse auprès d'eux et, finalement, il les a couronnés *ad portas paradisi* (nombreuses pièces du Commun).

4. Ps. 20, 4-5. Le thème de ce psaume est une action de grâces pour la victoire du roi.

S'il est toujours opportun de rappeler l'initiative souveraine de la grâce dans l'œuvre de la sainteté, ce rappel s'impose davantage encore quand il s'agit de saints pontifes, car la dignité sacerdotale à laquelle Dieu les a appelés, source et raison d'être de tous les autres dons qu'il leur a faits, est une charge dont l'homme ne saurait se saisir de son propre mouvement. C'est une des caractéristiques du pontificat, selon l'Épître aux Hébreux : *Et nul ne s'empare de cette dignité; il faut y être appelé de Dieu, comme Aaron. Aussi bien le Christ ne s'est-il pas décerné lui-même le titre glorieux de grand prêtre...* [5] (épître pour la fête de saint Josaphat, évêque et martyr, 14 novembre). Pour être entre Dieu et les hommes un médiateur agréé de Dieu et vraiment utile à ceux qu'il doit réconcilier avec Dieu, le prêtre doit être désigné par Dieu, comme Aaron, comme le Christ lui-même, à qui le Père a dit au moment de l'incarnation, qui fut sa consécration messianique : *Tu es prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech* [6].

C'est pourquoi la liturgie applique aux saints pontifes du Nouveau Testament, participant au sacerdoce du Christ, l'éloge que faisait le Siracide d'Aaron et de Phinées, éloge qui est surtout une louange au Dieu qui les a choisis, consacrés, ornés de vertus : *Dieu conclut avec lui une alliance éternelle et lui donna le souverain sacerdoce; il le combla de bonheur et de gloire. Pour remplir les fonctions du sacerdoce et s'acquitter de la louange en son nom, et lui offrir un digne sacrifice de suave odeur* [7] (épître du Commun d'un confesseur pontife). *Il a conclu avec lui une alliance de paix et il a fait de lui un prince, afin que la dignité du sacerdoce lui appartînt pour l'éternité* [8] (introït *Statuit*, pour les pontifes martyrs ou confesseurs). Et pour rappeler que le sacerdoce des pasteurs de l'Église n'est qu'une participation au

5. Hebr., 5, 4-5 (traduction Osty).

6. Ps. 109, 4; Hebr., 6.

7. D'après Eccli., 45. Le texte liturgique résume librement celui de la Vulgate, lui-même assez différent du grec. Plusieurs versets et répons de l'office sont empruntés au même passage (v. g. *Elegit eum Dominus sacerdotem sibi ad sacrificandum ei hostiam laudis*).

8. D'après Eccli., 45, 30 (24).

souverain sacerdoce de Jésus-Christ, la liturgie leur applique aussi la déclaration du Père au Fils incarné : *Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech* (verset d'alleluia aux messes du Commun), déclaration que Dieu avait accompagnée d'un serment, comme le relève l'Épître aux Hébreux (5, 6 et 7; 7, 23). C'est sans doute dans le même sens, celui de l'éternité du sacerdoce assurée par un serment divin, que la liturgie entend le psaume 88 : *Je l'ai juré une fois par ma sainteté... Sa postérité* (celle de David — et la postérité spirituelle du Messie, roi et prêtre) *subsistera éternellement, son trône sera devant moi comme le soleil; comme la lune, il est établi pour toujours, et le témoin qui est au ciel est fidèle* (Ps. 88, 36-38) (communion de saint Nicolas, de saint Ambroise, etc...).

Une forme particulière que prend l'initiative divine, c'est l'assistance doctrinale. Aux pontifes de son Église, Dieu a donné le pouvoir de magistère, la mission d'annoncer et d'interpréter sa Parole : *Au milieu de l'Église il lui ouvrira la bouche, il le remplira de l'esprit de sagesse et d'intelligence, il le revêtira d'un manteau de gloire*, chante l'introït du Commun des docteurs, emprunté à la messe de saint Jean l'Évangéliste [9]. L'introït de saint Clément, pape, adaptation d'un verset d'Isaïe, unit l'assistance doctrinale, qui fait du pasteur suprême de l'Église sur la terre le témoin fidèle et le prédicateur sans défaillance de la Parole de Dieu, à l'assurance de l'agrément divin pour l'oblation du sacerdoce : *Dicit Dominus : Sermones mei, quos dedi in os meum, non deficient de ore tuo : et munera tua accepta erunt super altare meum.* On lit dans le texte prophétique :

> Quant à moi, voici mon alliance avec eux, dit Iahveh :
> Mon esprit qui est sur toi
> et mes paroles que j'ai mises en ta bouche
> ne quitteront pas ta bouche ni la bouche de tes enfants,
> ni la bouche des enfants de tes enfants,
> dit Iahveh, dès maintenant à jamais [10].

9. Eccli., 15, 5 (Vulgate).
10. Is., 59, 21 (traduction Dennefeld).

LA GRACE DE LEUR MINISTÈRE, QU'ILS LA GARDENT PURE ET IMMACULÉE

Cette primauté et cette souveraineté de l'initiative divine défi nissent la forme de sainteté qui convient aux pasteurs, aux prê tres. Le missel et le bréviaire nous ont surtout montré que l'éloge des saints pontifes n'est qu'une exaltation de l'Amour gratuit qu les a choisis, appelés et sanctifiés. Le pontifical nous montrera que, lorsqu'il s'agit de consacrer de nouveaux prêtres ou évêques la liturgie les livre, avec une entière confiance, à la grâce du sacerdoce.

Voici l'invitation à prier qu'adresse le pontife à l'assemblée quand il vient d'accomplir sur les ordinands le rite sacramente de l'imposition des mains, en tenant encore, avec tout le collège sacerdotal, la main droite élevée sur eux. On remarquera le paral lélisme qu'accuse ce texte entre les deux moments de l'œuvre divine, l'élection et la consommation : *Prions Dieu, le Père tout puissant, mes frères très chers; demandons-lui, pour ses servi teurs ici présents qu'il a élus à la charge de la prêtrise, de mul tiplier sur eux les dons célestes; ce qu'ils reçoivent de sa faveu* (*et quod ejus dignatione suscipiunt*), *qu'ils en obtiennent l'effe avec son secours* (*ipsius consequantur auxilio*). *Par le Chris Notre-Seigneur.*

L'oraison qui suit implore la bénédiction du Saint-Esprit et l puissance de la grâce sacerdotale, *ut quos tuae pietatis aspectibu offerimus consecrandos, perpetua muneris tui largitate prosequa ris.* La vie et le ministère d'un prêtre ne seraient pas autre chose au souhait de l'Église, qu'une poursuite incessante de l'homm par la grâce, — la même grâce s'emparant d'abord de l'homm qui jette les filets du Christ et puis des hommes dont le Chris l'a constitué pêcheur. La préface, qui contient la forme du sacre ment de l'Ordre[11], s'inspire, quant au sujet qui nous occupe des mêmes préoccupations. Elle s'adresse au Père tout-puissant

11. Ainsi que vient de le *déclarer et décider* S. S. Pie XII, dans la Const tution apostolique *Sacramentum ordinis* du 30 novembre 1947.

...norum auctor et distributor omnium dignitatum, per quem ...roficiunt universa, per quem cuncta firmantur... Elle lui rappelle ses interventions dans l'histoire humaine pour ajouter sans ...sse de nouveaux perfectionnements à ses œuvres surnaturelles. ...lle demande un renouvellement de l'Esprit de sainteté dans le ...œur des ordinands, avec la charge et la dignité du sacerdoce.

Dans l'oraison qui précède l'onction des mains, magnifique ...rière des Églises des Gaules conservée par le Pontifical romain, ...e célébrant supplie encore le Dieu dont les consécrations sont ...vérité et les bénédictions plénitude, de faire que les nouveaux ...prêtres gardent pure et immaculée la grâce de leur ministère, *...c purum et immaculatum ministerii sui donum custodiant.* Au ...néophyte, on fait une recommandation analogue, en lui remettant le cierge allumé : « Reçois la lampe ardente, et sans reproche garde ton baptême, *et irreprehensibilis* (peut-être y eut-il primitivement *irreprehensibilem*) *custodi Baptismum tuum* », — ce qu'on explique aussitôt : « *Serva Dei mandata, ut cum Dominus venerit ad nuptias, possis occurere ei una cum omnibus Sanctis in aula caelesti, habeasque vitam aeternam, et vivas in saecula saeculorum.* » Garder son baptême, c'est observer les commandements, faire la volonté de Dieu jusqu'au retour du Seigneur et l'entrée dans la vie éternelle. L'oraison *Deus sanctificationum omnium auctor* explique aussi comment les prêtres garderont immaculée la grâce de leur sacerdoce; mais ici la pensée se développe en deux directions parallèles, parce que le *donum ministerii* est donné au prêtre d'abord pour l'Église, ensuite pour qu'il ...trouve lui-même sa propre sanctification. *Et in obsequium plebis tuae, panem et vinum in corpus et sanguinem Filii tui immaculata benedictione transforment* : c'est l'accomplissement digne et saint du service sacré, du mystère eucharistique, au bénéfice du peuple de Dieu. *Et inviolabili caritate in virum perfectum, in mensuram aetatis plenitudinis Christi, in die justi et aeterni judicii Dei, conscientia pura, fide vera, Spiritu sancto pleni resurgant* : c'est la croissance personnelle du prêtre dans la charité, la pureté, la foi, par où la garde de son sacerdoce rejoint et prolonge la garde de son baptême pour le conduire plus sûrement à la même fin, la rencontre du Christ et la vie éternelle.

N'est-ce pas la toute première loi d'une spiritualité apostolique ou pastorale : vivre de sa grâce sacerdotale, garder intact et exploiter à fond le don qu'on a reçu de Dieu pour le bien de tous? Saint Paul ne donnait pas d'autres directives à Timothée : *Ne néglige pas la grâce qui est en toi, et qui t'a été conférée par action prophétique, lorsque l'assemblée des anciens t'a imposé les mains*[12]. *Je t'avertis de ranimer* (comme une flamme) *la grâce de Dieu, qui est en toi par l'imposition de mes mains* (2 Tim., 1, 6).

MAINTENANT, VOUS ÊTES LUMIÈRE DANS LE SEIGNEUR

De ceux qu'il s'est choisi et qu'il fait participer activement au sacerdoce de son Fils, Dieu attend surtout qu'ils rendent témoignage à la lumière. Leur mission ressemble, toutes proportions gardées, à celle de saint Jean-Baptiste : ils ne sont pas la lumière, mais ils ont à rendre témoignage à la lumière, en vue d'obtenir la foi à ceux à qui ils sont envoyés. Tous les prédicateurs de l'Évangile sont un peu les *précurseurs* du Christ, nous dit saint Grégoire le Grand dans l'homélie du Commun des évangélistes : « Il est dit justement qu'il les envoya devant lui en toute cité et en tout lieu où il devait se rendre lui-même. Car le Seigneur suit ses prédicateurs. La prédication le prévient et c'est alors que le Seigneur vient habiter en notre âme : lorsque les paroles d'exhortation le précèdent (*praecurrunt*) et qu'ainsi la vérité est reçue dans l'âme[13].

Ce témoignage à la lumière, les pasteurs, qui constituent la hiérarchie de l'Église, le rendent de deux manières : par la parole et par les sacrements. Les sacrements, et en général tout le culte liturgique, sont une attestation de foi, *quaedam fidei protestationes*, comme dit saint Thomas, écho de la pensée des Pères[14].

---

12. 1 Tim., 4, 14. L'oraison *Deus sanctificationum omnium auctor* fait justement allusion aux enseignements de Paul à Timothée.

13. Homélie 17 sur les Évangiles, n. 2. *P. L.*, 76, 1139.

14. Saint Thomas, III^{a} Pars, q. 72, a. 5, ad 2.

Le prêtre qui offre le saint Sacrifice, qui administre un sacrement ou préside l'assemblée de la prière et de la louange, exerce, à un titre éminent, l'acte de la *confessio fidei*. Il rend témoignage, au nom de tout son peuple, à la vérité de Dieu, à la lumière du Christ crucifié et ressuscité. L'autre fonction du sacerdoce hiérarchique est la prédication de la Parole de Dieu, l'annonce de l'Évangile aux croyants et aux incroyants; il est inutile de souligner son caractère évident de témoignage. Le prédicateur chrétien n'est pas envoyé pour annoncer une pensée humaine ou des recettes humaines de vie heureuse. Il doit s'efforcer de faire comprendre à ses contemporains, après l'avoir contemplée et l'avoir nourrie en son cœur de sève humaine, la révélation de Dieu en Jésus-Christ. Son rôle est d'exprimer, du mieux qu'il peut, cette vérité qui lui a été transmise, et à laquelle il a donné sa foi.

Dans l'une et l'autre forme de témoignage, l'envoyé du Christ engage sa personne et sa vie. C'est ce que la liturgie de l'ordination ne se lasse pas de lui inculquer. A ceux qui reçoivent le deuxième des ordres mineurs, l'ordre de lecteur, l'Église recommande déjà de croire par une conviction intime et personnelle (*corde*), puis de faire passer dans leurs actes (*opere*) ce qu'ils lisent à haute voix dans les assemblées (*ore*), à savoir les Paroles de Dieu contenues dans les *lectiones sacrae* : ainsi ils instruiront leurs auditeurs par la parole et par l'exemple. De cette façon ils obtiendront leur part d'héritage avec les prophètes et les docteurs, avec tous ceux qui, dès l'origine de la révélation, se sont montrés de bons administrateurs de la Parole divine, *habituri partem cum iis qui verbum Dei bene administraverunt ab initio*. La même idée inspire les oraisons, dans lesquelles l'Église demande pour les nouveaux lecteurs la double grâce de lire distinctement les mots de la Bible dans les réunions liturgiques, et d'y conformer leurs œuvres. Ils seront ainsi doublement utiles à la société chrétienne, par leurs lectures et par l'exemple de leur sainteté.

Même exigence pour les acolytes, dont la fonction appelle plus directement le symbolisme de la lumière. « Vous ne pourriez pas plaire à Dieu, leur dit le consécrateur, si, tenant en mains la lumière en son honneur, vous étiez esclaves des œuvres de ténèbres et donniez en cela à autrui de perfides exemples. Écoutez

plutôt ce qu'a dit la Vérité : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et en glorifient votre Père céleste*[15]. Et l'apôtre Paul, de son côté, a dit : *Au sein d'une nation dépravée et perverse, brillez comme des astres pour l'univers, tenant ferme la Parole de vie*[16]. Que vos reins soient ceints, que des lampes soient allumées dans vos mains, afin que vous soyez des fils de lumière[17]. *Rejetez donc les œuvres de ténèbres et revêtez une armure lumineuse* (Rom., 13, 12). *Car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Conduisez-vous comme des fils de lumière* (Eph., 5, 8-9). Quelle est cette lumière que l'Apôtre souhaite tant voir en nous? Lui-même l'explique : « *Le fruit de la lumière se trouve en toute bonté, justice et vérité.* » Arrêtant ici les citations pauliniennes, le pontifical conclut : Soyez donc attentifs (*solliciti*), en toute justice, bonté et vérité, à illuminer et vous-mêmes et les autres et l'Église de Dieu. »

Nous avons là une suggestion très intéressante sur l'œuvre de lumière que doit accomplir non seulement l'acolyte, mais le prêtre, et en général quiconque reçoit une mission d'apostolat. On notera que la liturgie applique aux ordinands des déclarations qui, chez saint Paul, valent de l'illumination baptismale. Tous les chrétiens sont devenus, au baptême, *lumière dans le Seigneur*, et c'est pour tous les fidèles, pour tous ceux qui ont été par le Verbe incarné inondés de lumière, que la collecte de la messe de l'Aurore, à Noël, demande à Dieu le resplendissement dans les œuvres de la lumière que la foi fait briller dans l'esprit : *Da nobis, quaesumus, omnipotens Deus, ut qui nova incarnati Verbi tui luce perfundimur; hoc in nostro resplendeat opere, quod per fidem fulget in mente.*

Mais ceux qui sont chargés de porter la lumière au monde, en rendant témoignage à la Vérité, doivent devenir de plus en plus *lumière dans le Seigneur*. S'ils sont attentifs à témoigner non seulement par leurs paroles et leurs actes sacramentels, mais par

---

15. Mt., 5, 16. Évangile des docteurs.

16. Phil., 2, 15. On a mis *lucete* au lieu de *lucetis*.

17. Lc., 12, 35, et Jn., 12, 36. Deux citations évangéliques insérées dans les citations de saint Paul.

une vie toute donnée à ce qui est bon, juste et vrai, par une vie soucieuse par-dessus tout de *discerner ce qui plaît au Seigneur*[18], ils illumineront non seulement les autres, mais d'abord eux-mêmes, *ut et vos et alios et Ecclesiam Dei illuminetis*. Le ministre de Dieu s'éclaire à la lumière qu'il porte; elle le guide sur la route, et de l'intérieur le transfigure, transparaissant bientôt à travers sa personne. *Vous brillez comme des astres pour l'univers !* Peut-on s'approcher plus près de l'idée que l'apôtre doit se sanctifier par l'exercice même de son apostolat ?

Les oraisons sur les nouveaux acolytes indiquent en outre, en termes très suggestifs, comment leur mission de porte-lumière pourra les transformer en flambeaux spirituels et vivants. *Accende, Domine, mentes eorum et corda ad amorem gratiae tuae; ut illuminati vultu splendoris tui, fideliter tibi in sancta Ecclesia deserviant.* Pour devenir lumineux, il n'y a pas d'autre procédé que de participer à la splendeur de la Face divine. Dieu est lumière, lumière sans ténèbres, a dit saint Jean (1 Jn, 1, 5); quand nous le verrons face à face, nous lui serons semblables (*ibid.*, 3, 1-2) : dès maintenant nous sommes ses enfants, nous portons en nous un germe de cette ressemblance, une étincelle de cette lumière. Cela n'apparaît pas encore, sinon par quelque reflet dans l'ombre; mais ce petit point lumineux est susceptible d'accroissement... La liturgie, ici, nous indique la cause efficiente de cet accroissement : c'est l'amour. Car Dieu est charité autant que lumière. C'est la charité qui, ici-bas, fixe dans l'âme les rayons de la lumière divine et la rend transparente à la clarté de la vérité que l'apôtre porte au monde.

Ce qu'il s'est entendu dire au jour de son acolytat, le prêtre peut en tirer profit tout au long de son ministère. Son diaconat le lui a d'ailleurs rappelé. En leur confiant la mission d'annoncer l'Évangile, le pontife souhaite que les diacres soient resplendissants de vie spirituelle (*spirituali conversatione praefulgentes*), que la grâce qui au dedans les sanctifie brille en eux, comme s'ils lui étaient devenus transparents (*gratia sanctificationis eluceant*). Par la grâce de l'Esprit aux sept dons, les préceptes divins devien-

18. *Ibid.*, 10 : δοκιμάζοντες τί ἐστιν εὐάρεστον τῷ κυρίῳ.

dront pour autrui, à travers leurs exemples, une lumière étincelante (*in moribus eorum praecepta tua fulgeant*).

Il ne faudrait pas beaucoup presser le texte de la préface, dans l'ordination des prêtres, pour y deviner que leur mission même de *docteurs de la foi*, par laquelle ils secondent les évêques, les aidera à resplendir de cette justice parfaite dont parlait le Seigneur à saint Jean-Baptiste, et qui est la sainteté (*eluceat in eis totius forma justitiae...*). Quant à l'évêque lui-même, le premier acte symbolique de sa consécration consiste en l'imposition sur sa tête du livre des évangiles. Aucune formule n'accompagne cette cérémonie, mais Denys nous apprend dans sa *Hiérarchie ecclésiastique*[19] qu'elle signifie la plénitude du pouvoir illuminateur : l'évêque peut non seulement annoncer la Parole de Dieu, mais confier à d'autres la mission de l'annoncer. La préface consécratoire qui suit l'imposition des mains demande à Dieu que le nouveau pontife se sanctifie en s'éclairant lui-même de cette lumière qu'il sera chargé de communiquer aux autres en perfection. Sa gloire pontificale ne sera pas comme celle d'Aaron, dans le luxe des vêtements sacrés. Elle sera une splendeur intérieure (*et Pontificalem gloriam non jam nobis honor commendat vestium, sed splendor animarum*), dominant celle du sacerdoce lévitique de toute la distance qui sépare l'expérience des choses divines des figures purement symboliques (*experimenta rerum... aenigmata figurarum*). C'est la personne même du pontife chrétien qui doit resplendir d'une éclatante lumière.

SI TON ŒIL EST SIMPLE, TOUT TON CORPS EST ÉCLAIRÉ

La nécessité d'un accord total entre la doctrine et la vie, chez ceux qui portent la lumière du Christ, est souvent énoncée par la liturgie en fonction de l'apostolat lui-même et de sa fécondité. Prêchez d'abord par l'exemple, vous donnerez du poids à votre

19. Chap. v. Cité par saint Thomas, IIª IIæ, q. 184, a. 5.

parole. C'est en ce sens que le pontifical parle aux ordinands. Pour exalter les saints docteurs qui ont été la lumière de la sainte Église et les amants de la loi divine (antienne *O Doctor optime*), la liturgie leur applique le passage de saint Matthieu où le Seigneur déclare grand dans le royaume des cieux celui qui aura accompli et enseigné les commandements de la loi, fût-ce les moins importants (Mt., 5, 19). C'est en réalisant cette double condition qu'ils ont été, après les saints apôtres, *le sel de la terre* et *la lumière du monde*[20].

En d'autres textes, la relation est retournée. L'oraison *Deus sanctificationum* de l'ordination des prêtres suit, par exemple, la progression que voici. Elle demande à Dieu, pour les nouveaux prêtres, la grâce de méditer la loi divine jour et nuit, et de croire ce qu'ils lisent dans la Bible (*quod legerint, credant*); leur foi en progrès leur permettra d'enseigner (*quod crediderint, doceant*), et, enfin, ce qu'ils auront enseigné transparaîtra dans leurs actions (*quod docuerint, imitentur*). C'est le point de vue dogmatique ou contemplatif, le plus fondamental : il faut d'abord que la vérité soit acceptée par la foi et contemplée avant d'être enseignée à autrui, avant d'informer la conduite pratique et la vie. La même oraison cependant revient à l'autre point de vue pour parler des vertus morales, que les prêtres devront d'abord montrer en action dans leur propre conduite; ils confirmeront ensuite leur exemple par leurs exhortations (... *virtutes in se ostendant; exemplo praebant, admonitione confirment*).

On peut penser que le point de vue appelé par nous « contemplatif » nous est suggéré aussi par l'évangile de la fête de saint Martin, ce modèle des pasteurs et des apôtres, la perle des pontifes (*gemma sacerdotum*). *La lampe de ton corps, c'est ton œil*, déclare le Seigneur. *Lorsque ton œil est simple, tout ton corps aussi est éclairé. Mais s'il est mauvais, ton corps aussi est ténébreux. Vois donc à ce que la lumière qui est en toi ne soit point ténèbres! Si donc ton corps entier est lumineux, n'ayant aucune partie enténébrée, il sera illuminé tout entier lorsque la lampe par son éclair t'illuminera* (Lc, 11, 34-36). Comme l'ont montré

---

20. Mt., 5, 13-14. Pour la fête de saint Basile, on lit le passage parallèle de Lc., 14, 34-35.

les exégètes récents, dans ce passage de saint Luc, si voisin des thèmes johanniques, Notre-Seigneur s'est donné comme la lumière du monde, la lampe que Dieu a mise en évidence sur le chandelier [21]. Puis il a mis en face de cette lumière « objective » la lumière « subjective » ou réceptive qu'est l'œil. Pour qu'une lampe éclaire effectivement, il faut un œil en bon état, capable de la recevoir et de la communiquer au corps tout entier, qui se guide par les yeux. Pour que Jésus-Christ, la lumière divine, éclaire effectivement les hommes, il faut qu'un cœur simple et droit accueille cette lumière et la fasse ensuite resplendir dans toutes les actions de sa vie. Rien ne lui faisant alors écran, la lampe spirituelle envoyée par Dieu, plus brillante qu'un éclair, transfigurera parfaitement les âmes.

MÉDITANT JOUR ET NUIT LA LOI DU SEIGNEUR

C'est par le regard que la lumière pénètre dans l'âme et s'y fixe. Le pasteur d'âmes devra donc être d'abord un contemplatif, c'est-à-dire se mettre sous l'influence de la vérité, en posant sur elle avec assiduité son regard intérieur. Saint Grégoire a écrit du prélat, et saint Thomas le répète après lui, qu'il doit être plus que quiconque suspendu aux choses divines par la contemplation, tout en étant le premier dans l'action : *Sit praesul actione praecipuus, prae cunctis contemplatione suspensus* [22]. La liturgie se représente les saints pontifes comme des hommes de prière. En appliquant le psaume 1 à la louange des martyrs et des confesseurs, elle met en évidence, dans l'antienne, le bonheur de l'homme qui, jour et nuit, médite la loi du Seigneur, c'est-à-dire récite tout bas les versets de la Bible, pour en savourer la manne cachée. *Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des impies*, dit le psaume..., *mais qui prend son plaisir dans la loi de Yahweh, et qui la médite jour et nuit.*

---

21. *Ibd.*, v. 33. La péricope liturgique commence d'ailleurs à ce verset.

22. Saint Grégoire, *Pastorale*, P. II, c. 1; saint Thomas, IIª IIæ, q. 184, a. 7, ad 3.

La première antienne de Matines, résumant plusieurs versets, concentre la pensée en cette phrase : *Heureux l'homme qui médite la loi du Seigneur : sa volonté s'y repose jour et nuit et tout ce qu'il fera réussira toujours.* Nous avons vu que le pontifical demandait pour les nouveaux prêtres cette grâce et ce bonheur : *ut in lege tua die ac nocte meditantes, quod legerint, credant,* etc.

Cette assiduité à la lecture étudiée et savourée ne saurait être qu'un entretien avec Dieu. Elle élève l'âme à Dieu. Elle est prière et conduit à la contemplation. Saint Martin, parmi les travaux de ses courses apostoliques, a donné ce grand exemple : *Oculis ac manibus in caelum semper intentus, invictum ab oratione spiritum non relaxabat* (antienne et répons du 11 novembre). Toujours tourné vers le ciel, les mains et les yeux levés, son âme incapable de défaite ne se relâchait jamais de faire oraison. Vrai contemplatif, il était suspendu au ciel par la direction foncière de son esprit, *intenta mente caelo suspensus* (répons du Bréviaire monastique).

Sans doute, la prière continuelle du pasteur est une prière d'intercession pour les âmes dont il est responsable. Et s'il est saint, sa prière est sûrement entendue de Dieu, *invocantem exaudivit Dominus sanctum suum,* dit l'antienne qui applique le psaume 4 aux confesseurs pontifes. Aussi la demande sur laquelle s'achève la préface du sacre épiscopal porte-t-elle sur l'esprit de prière continuelle : « Multipliez sur lui votre bénédiction et votre grâce, afin que par votre don il soit capable d'implorer toujours votre miséricorde et que par votre grâce il en ait la dévotion. »

Cette prière est aussi une prière d'adhésion. Saint Martin vivait dans l'union habituelle d'amour avec Dieu, ce bienheureux pontife qui chérissait de tout son cœur le Christ-Roi, *qui totis visceribus diligebat Christum Regem.* Il faut bien que le pasteur ait lui-même l'expérience des pâturages vers lesquels il conduit son troupeau. C'est la sécurité de ses brebis, et c'est la sienne propre, qu'il soit avant toutes choses un homme d'oraison. Les prélats doivent tendre à la contemplation, regarder sans cesse vers Dieu dans la lumière de foi, pour devenir eux-mêmes des fils de lumière, — mais aussi, rappelle saint Thomas, pour l'instruction

des autres[23]. De quoi parleraient les docteurs, se demande saint Grégoire, si ce n'est de la suavité de Dieu, goûtée dans la contemplation? *Memoriam suavitatis tuae eructabunt*, dit des parfaits le psaume 144. Leur main défaillerait dans l'action, leur bouche se dessécherait et interromprait ce discours si, pareils aux fleuves dont parle l'Ecclésiaste (Eccl., 1, 7), les docteurs ne revenaient pas sans cesse au dedans, jusqu'au cœur, s'alimenter à la source de l'amour. Ce qu'ils répandent en public par l'action et la parole, ils le puisent dans la charité, *hoc quod in publico operantes atque loquentes fundunt, in secreto suo de fonte amoris hauriunt, amando enim discunt quod docendo proferunt*[24].

L'assiduité du regard contemplatif ne peut venir en effet que de l'amour. C'est l'amour qui allume le désir de voir en sa beauté l'objet aimé et c'est la dilection de Dieu qui meut l'âme à *rechercher la face de son Créateur*[25]. Certes, recherche assidue ne veut pas dire contemplation continuelle. Dans l'homélie que nous venons de citer, saint Grégoire reconnaît que la contemplation ne saurait être ininterrompue ici-bas, mais pour ajouter aussitôt que l'amour, lui, ne s'éteint pas, qu'il se nourrit de la contemplation récente, et prépare de nouvelles élévations vers Dieu, en se servant des bonnes actions elles-mêmes. *Sicque fit ut ipsis suis bonis actibus adjuta ad superiora rursus in contemplationem surgat, et amoris pastum de pabulo contemplatae veritatis accipiat*[26]. Nous avons déjà relevé au passage dans un texte de l'ordination des acolytes le rôle propre de l'amour, pour attirer et fixer dans les âmes le reflet de la splendeur divine. De toutes manières, le point de vue de la charité est inséparable de celui de la vérité, dans la sanctification du chrétien qui s'adonne à l'apostolat aussi bien que dans la sanctification du chrétien en général.

---

23. Saint Thomas, IIª IIæ, q. 182, a. 1, ad 1.

24. *In Ezech.*, l. I, hom. 5; *P. L.*, 76, 828. Allusion de saint Thomas, IIª IIæ, q. 184, a. 7, ad 3.

25. Cf. saint Grégoire, *ibid.*, l. II, hom. 2, col. 953, et saint Thomas, q. 180, a. 1, ad 2.

26. *P. L.*, 76, 826.

AFIN DE RENDRE TOUT HOMME PARFAIT DANS LE CHRIST

Car, sous ses différents aspects, le ministère apostolique et pastoral se ramène à une diffusion de la divine charité. Il s'agit de sauver le monde en apprenant aux hommes à aimer Dieu, leur Père céleste, par son Fils le Christ Sauveur, et à s'aimer entre eux comme enfants de Dieu. Si le prédicateur de l'Évangile est envoyé pour rendre témoignage à la lumière par le culte et la parole, il peut aussi faire sien le mot du Maître qui l'envoie : *C'est le feu que je suis venu mettre sur la terre, et combien je désire qu'il soit déjà allumé !* (Lc, 12, 49) (communion pour la fête de saint Ignace de Loyola et premières vêpres du Sacré-Cœur). La mission de l'apôtre est de répandre la charité. Évêques et prêtres s'acquittent d'abord de cette mission en communiquant la grâce comme ministres de Dieu et représentants du Christ, par l'administration des sacrements, et singulièrement par la célébration de l'eucharistie, sacrement de l'amour et de l'union. Ils le font ensuite par toutes leurs activités pastorales et par les œuvres de miséricorde pour lesquelles ils s'associent des délégués étrangers à la hiérarchie de l'ordre (apostolat des religieuses et des laïcs).

Une telle mission demande une abondante charité en celui qui est appelé à diffuser ainsi l'amour de Dieu et du prochain. C'est une donnée traditionnelle dans l'Église qu'un degré éminent de charité est une condition préalable à toute mission apostolique ou pastorale. On sait que cette donnée a fourni à saint Thomas la base d'une solide construction théologique. Dans sa doctrine, inspirée directement de celle de Denys, les évêques sont placés par leur sacre dans l'état de perfection active, où ils apparaissent comme les maîtres de la perfection chrétienne [27]. Ils sont en effet engagés d'une façon stable, et avec la consécration d'un rite liturgique, à des actes extérieurs qui sont l'expression habituelle

27. *Tanquam quoddam perfectionis magisterium* (IIª IIæ, q. 185, a. 8).

et normale d'une parfaite charité et s'adressent directement au prochain. Les religieux, eux, sont mis par leur profession dans l'état de perfection passive [28], parce qu'ils s'engagent semblablement à des actes extérieurs de renoncement au service de Dieu, conformément aux conseils évangéliques, qui favorisent, de leur nature, l'épanouissement d'une parfaite charité.

Les actes auxquels engage la fonction épiscopale, nous les connaissons par le pontifical. Ce ne sont pas seulement les sept actions sacrées, caractérisant l'autorité du magistère et la plénitude du sacerdoce (*Episcopum oportet judicare, interpretari, consecrare, ordinare, offerre, baptizare et confirmare*), mais encore toutes les œuvres du zèle apostolique. La préface énumère : la fonction d'annoncer l'évangile de la paix et des biens divins; le ministère de la réconciliation des hommes avec Dieu [29], par la parole, par les actes, par la puissance même des miracles et des signes; la charge de distribuer la nourriture spirituelle à la famille de Dieu en temps opportun [30], celle enfin de rendre tout homme parfait. Ce dernier mot résume une déclaration de saint Paul, qui exprime bien la forme la plus élevée du ministère pastoral, l'œuvre d'achèvement et de consommation, la conduite des âmes jusqu'à la sainteté : *Ce Christ, nous l'annonçons, avertissant tout homme et instruisant tout homme en toute sagesse, afin de rendre tout homme parfait dans le Christ* (Col., 1, 28). Dans la *Hiérarchie ecclésiastique* de Denys, les évêques sont les *perficientes*, et doivent avoir un soin particulier des religieux qui recherchent la perfection, tandis que les prêtres sont plus spécialement chargés de l'illumination des fidèles, les diacres de la purification des catéchumènes.

C'est à raison de ces éminentes fonctions que la perfection de la charité est exigée de l'évêque en quelque sorte institutionnellement. Et il en va de même, en proportion, de ceux qui, coopérant à ses fonctions pastorales, participent aussi dans une cer

---

28. *Tanquam via in perfectionem tendendi* (*ibid.*).

29. Allusion à 2 Cor., 5, 18.

30. Mt., 24, 45 (Lc., 12, 42). Le Commun des saints pontifes et docteurs le présente souvent comme les serviteurs fidèles établis par le maître pour distribuer à leurs frères la ration de froment.

...ine mesure à l'excellence de son état. Mais on sait que la ...ndition visible et officielle qu'est l'état de perfection dans l'Église n'a pas *ipso facto* son répondant invisible dans l'état ...térieur de charité auquel est parvenue l'âme du sujet. Si une ...elle correspondance est cependant impérieusement appelée par la nature des choses, sa réalisation peut demander du temps et des efforts.

LE BON PASTEUR OFFRE SA VIE POUR SES BREBIS

Les saints pontifes que l'Église célèbre dans sa liturgie avaient réalisé cet idéal, et c'était vraiment de l'abondance de leur charité qu'ils paissaient le troupeau de Dieu. Et sans doute leur dévouement même, au service de ce troupeau, avait aidé la croissance de leur charité. Nous retrouvons ici saint Martin, modèle de charité pastorale poussée jusqu'à l'héroïsme. Entièrement donné à son peuple, il accepte de ne pas aller rejoindre le Christ aussitôt qu'il le souhaiterait, s'il doit être encore utile ici-bas et si c'est la volonté de Dieu : *Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem, fiat voluntas tua* (antienne et répons du 11 novembre). Cette acceptation, fruit de sa très pure charité, a consommé sa sainteté.

La forme caractéristique que prend la charité du pasteur, c'est la sollicitude. Le martyrologe du 19 décembre, par exemple, présente le pape saint Anastase I^er^ comme un *vir ditissimae paupertatis et apostolicae sollicitudinis*. Le missel fait consister la gloire de saint Charles Borromée en sa sollicitude pastorale (collecte). Cette vertu a fait du pape saint Grégoire la providence des grands et des petits : *amplitudine caritatis majoribus et minimis providet*, dit de lui un répons de l'office monastique. La sollicitude entraîne la vigilance, que le Seigneur a recommandée à tous, mais spécialement à ceux qui ont reçu la charge de leurs co-serviteurs. Aussi la liturgie des saints pontifes fait-elle un fréquent usage des péricopes évangéliques qui traitent de la vigilance. Elle utilise aussi la finale de l'Épître aux Hébreux, qui demande aux chrétiens d'obéir à ceux qui les conduisent et d'avoir pour

eux de la déférence, *car, dit-elle, ils veillent sur vos âmes comme devant en rendre compte* (Heb., 13, 17). A la messe pour l'anniversaire de l'élection ou de la consécration de l'évêque, on lit la recommandation de vigilance rapportée par le chapitre 13 de saint Marc : ... *C'est comme un homme parti en voyage qui a laissé sa maison et a tout remis aux soins de ses serviteurs, à chacun sa tâche; et au portier il a bien recommandé de veiller...* [31] En attendant le retour du Seigneur, les successeurs des apôtres gardent sa maison comme des portiers vigilants [32].

La sollicitude pastorale est sûrement un moyen de sanctification quand elle naît d'une charité sincère. Car elle invite le pasteur à donner sa propre vie en exemple à ses ouailles. Aux ordinands à la prêtrise, on a demandé d'être comme un parfum délicieux qui réjouisse l'Église, en même temps que leur doctrine l'instruira : *Sit doctrina vestra spiritualis medicina populo Dei; sit odor vitae vestrae delectamentum Ecclesiae Christi...* La même image se retrouve à la messe pour l'élection d'un pape, où la postcommunion demande au Seigneur un pontife qui embaume les âmes des fidèles : *et fidelium mentes spiritualium aromatum odore perfundat.* Il faudra donc qu'il cultive en lui-même les vertus, afin de pouvoir être le modèle de son troupeau, selon la recommandation de saint Pierre aux anciens (τύποι γινόμενοι τοῦ ποιμνίου, *forma facti gregis*) (1 Pier., 5, 3), que l'Église rappelle à la louange de saint Apollinaire, évêque et martyr, ainsi que des saints papes (épître du nouveau Commun).

Les saints pontifes n'ont pas reculé devant les labeurs et les peines pour le salut des âmes que le Christ leur avait confiées. A la fête de saint Augustin de Cantorbéry, apôtre de l'Angleterre, la liturgie reprend les assurances si émouvantes que saint Paul donnait aux Thessaloniciens : *Comme une nourrice entoure de*

---

31. Mc., 13, 33-37 (ce passage a fourni aussi la communion de la messe de plusieurs pontifes concédée à certaines églises).

32. Dans l'homélie sur l'évangile de la messe de l'Aurore, saint Ambroise célèbre à la naissance du Christ l'*Ecclesiae surgentis exordium* : les bergers de Bethléem veillant leur troupeau dans la nuit annoncent la vigilance des évêques veillant sur les peuples dans la nuit du monde et les gardant contre les incursions des *spiritalium bestiarum.*

endres soins ses enfants, ainsi, dans notre affection pour vous, ous aurions voulu vous donner non seulement l'Évangile de Dieu, mais notre vie même, tant vous nous étiez devenus chers. ous vous rappelez, frères, notre labeur et nos fatigues : c'est n travaillant nuit et jour, pour n'être à charge à personne d'entre vous, que nous vous avons prêché l'Évangile de Dieu (1 Thess., 2, 8-9). A plusieurs fêtes de pontifes martyrs, notamment pour saint Eusèbe de Verceil, victime de l'arianisme, on lit ces autres mots de saint Paul : *Que nous soyons affligés, c'est pour votre réconfort et votre salut, à vous ; que nous soyons réconfortés, c'est pour votre réconfort, qui se parfait en endurance des mêmes souffrances, que nous aussi souffrons*[33]. Pour le salut des âmes, un saint François de Sales, par la grâce de Dieu, s'est fait tout pour tous : *Deus, qui ad animarum salutem beatum Franciscum, Confessorem tuum atque Pontificem, omnibus omnia factum esse voluisti*, comme s'exprime la collecte de sa fête.

Quand la grâce du martyre viendra couronner la vie d'un pontife, d'un prêtre ou de quiconque participe en quelque façon au ministère apostolique, elle sera vraiment pour lui l'achèvement de ce ministère. Pour tous les martyrs, le témoignage du sang est la preuve suprême de leur amour pour Dieu, la confession parfaite de la foi, l'héroïsme de la force chrétienne, et le meilleur moyen de s'identifier au Christ crucifié[34]. Pour les pasteurs, elle est en outre la forme la plus haute du dévouement à leur troupeau. Le Seigneur avait dit que *le bon pasteur offre sa vie pour ses brebis* (Jn, 10, 15) (messes de saint Thomas de Cantorbéry et de saint Josaphat, évêques et martyrs, 29 décembre et 14 novembre). Lui-même l'avait fait : les saints ont considéré comme une grâce insigne de lui ressembler jusque-là.

Ils étaient même engagés sur la voie du martyre par la grâce

---

33. 2 Cor., 1, 6-7 (traduction Allo).

34. Voir par exemple la messe de saint Justin martyr (14 avril). Pour la fête de saint Ignace d'Antioche, on lit l'Épître aux Romains (8, 35-39) : Qui nous arrachera à l'amour du Christ ?... la persécution ?... le glaive ?... Oui, j'en ai l'assurance, ni mort ni vie..., ni quoi que ce soit de créé ne saurait nous arracher à l'amour que Dieu nous manifeste dans le Christ Jésus Notre-Seigneur (traduction Osty).

du ministère pastoral. « Le bon pasteur, celui qui est bon par essence, explique saint Grégoire dans l'homélie du deuxième dimanche après Pâques [35], nous a dit comment nous devions imiter sa bonté : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Il a fait ce qu'il a commandé, il a donné l'exemple. Il a donné sa vie jusqu'à faire de son corps et de son sang notre sacrement, jusqu'à nourrir de sa propre chair les brebis qu'il avait rachetées : un chemin à suivre nous est montré, celui qui conduit à mépriser la mort ; une forme nous est proposée, dont nous devons recevoir l'empreinte (*apposita est forma cui imprimamur*) [36]. Nous devons d'abord miséricordieusement dépenser pour nos brebis nos biens extérieurs; et finalement, si c'est nécessaire, offrir à ces mêmes brebis jusqu'à notre mort (*etiam mortem nostram ministrare*).

Dès là qu'un homme a accepté l'honneur et la grâce de paître les brebis du Christ en son nom et pour son compte, il doit se laisser revêtir de la *forma boni pastoris* jusqu'en ses dernières exigences. D'ailleurs, s'il prêche la croix du Christ, il ne peut pas rougir de la croix du Christ [37], il ne peut pas mettre sa vie en contradiction avec sa doctrine. Et la fécondité de l'apostolat exige souvent le don total : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne meurt pas, il demeure seul; s'il meurt, au contraire, il produit un fruit abondant* (Jn, 12, 24) (évangile pour la fête de saint Ignace d'Antioche, 1er février).

Tous les pasteurs, tous les prédicateurs de l'Évangile, ne sont point menés par leur charge à la gloire du martyre. Tous cependant ont à donner, à dépenser leur vie, par amour, au service de leurs brebis. Tous doivent au moins le témoignage d'une charité ardente et débordante à Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix, et dont ils prêchent le mystère. C'est ce que l'Église remercie le Seigneur d'avoir accompli en saint Paul de la Croix, fondateur d'une congrégation de clercs réguliers, voués au culte

35. *Hom. 14 in Evang.*, n. 1 et 2. *P. L.*, 76, 1127.

36. Le *nous* désigne les pasteurs de l'Église et s'oppose à *vos fratres carissimi*.

37. *Ego si crucis patibulum expavescerem, crucis gloriam non praedicarem* (antienne de matines à la fête de l'apôtre saint André).

de la Passion et à la prédication évangélique : *Domine Jesu Christe, qui ad mysterium Crucis praedicandum sanctum Paulum singulari caritate donasti...* (Collecte du 28 avril.) Le prêtre qui célèbre les mystères de la mort du Seigneur doit imiter en sa vie cette action sacrée, sinon par le témoignage du sang, du moins en s'offrant lui-même en hostie vivante et sainte, en retranchant tout ce qui vient du vieil homme, et en acceptant pour le bien des âmes de *porter à toute heure dans son corps la mort de Jésus*[38].

Saint Thomas a pu, très justement, à propos de l'état épiscopal de perfection, résumer tout l'*officium pastorale* dans le don de soi-même : *Similiter etiam episcopi obligant se ad ea quae sunt perfectionis, pastorale assumentes officium, ad quod pertinet* UT ANIMAM SUAM PONAT PASTOR PRO OVIBUS SUIS, *sicut dicitur Joann. X*[39]. Et il a expliqué, dans un passage parallèle, que cette offrande de sa vie, le prélat la réalise soit en s'exposant aux périls de mort pour le bien de ses frères, soit en consacrant totalement sa vie à l'utilité du prochain, *vel etiam vitam suam totaliter ordinando in utilitatem proximorum*[40].

Le pasteur qui se livre ainsi tout entier n'attendra pas la vie éternelle pour recevoir sa récompense. Il en goûtera quelque chose dès ici-bas. Si en effet il se donne à ses brebis, celles-ci, en retour, lui donnent le bien le plus précieux qu'il puisse souhaiter. Elles l'aident à grandir en cette charité de Dieu et du prochain dont sa charge suppose, de soi, la perfection. Elles l'aident à achever effectivement sa propre sanctification, lui qui par état doit être assez saint pour sanctifier les autres. Nos textes liturgiques sont très sobres sur cette merveille, qui est sans doute le dernier mot d'une spiritualité pastorale ou apostolique. On nous permettra, sinon de les compléter, du moins de les éclairer par une précieuse allusion de saint Benoît dans sa Règle. Le patriar-

38. 2 Cor., 4, 10. Au Pontifical, admonition avec l'ordination des prêtres; au Missel, secrètes de saint Paul de la Croix et de saint Étienne de Hongrie (2 septembre).

39. Saint Thomas, IIª IIæ, q. 184, a. 5, c.

40. *De Perfectione vitae spiritualis*, c. 16. Éd. Mandonnet, *Opuscules*, t. IV, p. 231.

che des moines a écrit : « La crainte constante de l'examen que le pasteur devra subir un jour au sujet des brebis à lui confiées, le soin qu'il apporte à apurer les comptes d'autrui, le rendront plus attentif à son compte propre; procurant par ses monitions l'amendement des autres, il s'affranchira lui-même de ses misères [41]. » Le *Commentaire* de Dom Delatte, dont nous nous sommes inspirés pour la traduction du texte, prolonge encore la pensée : « Il est, pour l'Abbé, une plus grande compensation dont saint Benoît ne parle pas : c'est l'avantage que procure le contact assidu avec les âmes qui sont bonnes. Ce contact est le plus assainissant qui existe et ressemble à une sorte de sacrement. Par ce fait, d'abord, que les âmes sont à l'Abbé un encouragement et un exemple; mais surtout parce qu'elles lui sont comme une vision anticipée de Dieu. Plus grand est l'effet et plus voisin sa cause, plus aussi la connaissance que nous prenons de la cause est achevée; et ici l'effet est non seulement cette œuvre de Dieu qui s'appelle une âme spirituelle, mais encore tout le travail par lequel Dieu s'applique à la transformer et à l'unir à sa Beauté... [42] »

Excellentes ou moins bonnes, dociles à la grâce qui les transforme ou regimbant contre l'aiguillon, toutes les âmes parlent de Dieu au ministre de Dieu qui s'efforce de les mener à lui. Il y a là un bénéfice certain pour tous ceux qui participent à l'office pastoral, évêques ou Abbés, prêtres, religieuses et laïcs même qui se vouent au salut du prochain. On est heureux de recueillir un témoignage concordant sous la plume d'un apôtre des plus modernes :

> Pour tant de frères et de sœurs et de petits enfants, vos filles et vos fils,
> Que vous m'avez confiés, Seigneur, et qui avaient des âmes belles et grandes,
> Et pour cette connaissance que j'ai eue de vous, à travers elles, Seigneur, je vous remercie et vous loue [43].

---

41. Saint Benoît, *Règle*, chap. II, fin.
42. Dom Delatte, *Commentaire de la Règle de saint Benoît*, Mame, p. 62
43. Prière de l'abbé H. Godin.

A tous ceux qui ont, en quelque mesure, charge d'âmes s'appliquera donc le souhait du pontifical, dans une oraison pour la bénédiction d'un Abbé : *sicque regere subditas commendatasque oves concedas, ut cum illis omnibus regna caelorum adipiscatur...*[44] S'étant aidés mutuellement à gravir le chemin du paradis, ayant vécu de la même grâce divine, des mêmes prévenances de l'Amour miséricordieux, ayant reçu ensemble et les uns des autres les clartés de la lumière du Christ, s'étant aimés d'une très pure charité, pasteurs et brebis seront introduits ensemble dans la joie de leur Seigneur. Il est vraiment aimable ce vœu de la liturgie, et il achève de caractériser une sainteté pastorale : la récompense d'avoir mené les âmes à Dieu, c'est de trouver Dieu avec elles et en elles, *sicque regere... ut cum illis... adipiscatur.*

fr. Jean Gaillard, *m. b.*

44. Oraison *Cunctorum bonorum institutor Deus.*

LE MESSAGE ÉVANGÉLIQUE DE SAINT BENOIT LABRE

Le message d'un Benoît Labre est parmi ceux qui prêtent le le plus aisément à quelque méprise. Si la folie de la Croix risque toujours de causer scandale, les conditions extérieures dont s'entoure la sainteté de ce vagabond rendent presque excusable la surprise qu'éprouvent, il faut l'avouer, même de très pieuses âmes de ce que, parmi tant de candidats à l'auréole, l'Église ait si promptement couronné un oisif pouilleux. Suffit-il pour amortir cette surprise de la réponse traditionnelle qu'il y a des saints « plus admirables qu'imitables » ? Une admiration qui ne retient de son objet aucun trait qu'elle veuille de quelque manière reproduire semble se montrer ni très perspicace ni très sincère, et pourrait bien n'être que le masque poli d'une indifférence qui se dérobe. Tout saint a valeur de modèle; il s'agit de discerner ce sens exemplaire sous l'expression de la physionomie singulière[1].

Celle de Benoît Labre semble, au premier abord, hors série. Que raconter de sa vie, dans le raccourci d'un dictionnaire hagiographique? Fils premier-né de paysans qui auront quinze enfants, Benoît vient au monde le 26 mars 1748, à Amettes-en-Artois, dans le diocèse de Boulogne; il montre, dès l'enfance, de

1. Nous nous excusons de renvoyer à notre essai : *Saint Benoît-Joseph Labre, ermite pèlerin* (1748-1783). Paris, Éditions Self, 1948.

pieuses dispositions, qui donnent à penser qu'on pourra le destiner au sacerdoce. Aussi, à ses douze ans, son oncle parrain l'emmène dans sa cure d'Erin, à quatre bonnes lieues du village natal, pour assurer ses études et sa formation. Pendant ces années studieuses au presbytère d'Erin, une influence est décisive : celle du P. Lejeune, dit le Père l'Aveugle, Oratorien, prédicateur du XVII[e] siècle, dont Benoît fait, par affinité de tempérament sans doute, son maître préféré et à peu près unique. Les œuvres, en dix volumes, du vieux sermonnaire deviennent pour lui « le livre qui enseigne le chemin du ciel; sans faire ce qu'il dit, il n'y a pas de salut à espérer[2] ». Et la vocation du grave adolescent s'oriente bientôt non plus vers le clergé séculier, mais vers la vie religieuse austère et pénitente. Il faut une attente de près de trois ans pour vaincre l'opposition formelle des parents redoutant l'austérité rancéenne que choisirait volontiers le jeune homme. Lorsque le consentement est obtenu, Benoît, qui a à peine dix-neuf ans, part à la recherche d'un cloître. Une première fois, à la Chartreuse de Longuenesse, il est éconduit; puis aussi à la Chartreuse de Neuville-sous-Montreuil, où cependant il entre cinq mois plus tard. Mais il en sort au bout de quelques semaines, incapable de s'adapter au régime cartusien. Il essaie deux fois de se faire ouvrir la porte de la Trappe de Soligny, inflexiblement fermée aux « moins de vingt-quatre ans ». Un nouvel essai à la Chartreuse de Neuville ne dure, comme le précédent, que quelques semaines. Enfin, en novembre 1769, la Trappe de Sept-Fons l'accueille, mais, six mois plus tard, le rend au monde, inapte à la vie commune et trop sensible aux crises de scrupule.

Alors commence une étrange vocation de miséreux errant. Parti de Sept-Fons pour Rome il entreprend, pendant sept ans, avec Rome comme point d'attache et Lorette comme halte régulière annuelle, une série de pèlerinages à travers l'Italie, fréquente Einsiedeln et la Suisse, traverse la France, pousse en Espagne jusqu'à Compostelle, et en Allemagne jusqu'à Coblentz. En 1777, les grands déplacements cessent. Benoît, fixé à Rome, ne semble plus s'en absenter que pour se rendre à Lorette au moment de

---

[2] Lettre de Benoît Labre à ses parents, 2 octobre 1769.

Pâques. A Rome, il vit parmi la plus misérable plèbe, se contente d'aumônes jamais amassées, et, le matin du mercredi saint 16 avril 1783, tombe dans la rue, définitivement épuisé. La saleté, la vermine, la faim, le froid ont vaincu cet intrépide pénitent[3]. Il meurt le soir même, à trente-cinq ans, sur le grabat de rencontre où l'a transporté la pitié secourable d'un humble voisin. Aussitôt éclate la renommée de sainteté. La foule se précipite autour de la dépouille pendant les derniers jours de cette semaine sainte, et même après l'inhumation, qui a lieu le soir de Pâques, à Sainte-Marie-aux-Monts; il faudra, pour arrêter cette fièvre, fermer l'église pendant quelque temps.

Les cas de vocation ébauchée que l'effort persévérant de la volonté ne parvient pas à mettre en forme ont quelque chose de déconcertant. C'est comme un échec d'idéal où se rompt l'équilibre de l'âme. Il ne faut pourtant pas se hâter de conclure que celle-ci est désormais amoindrie : la vérité secrète est beaucoup plus complexe, et chaque histoire, sans doute, a la sienne; ici, une telle perspective fausserait la physionomie de Benoît Labre, dont les traits s'éclairent dès qu'on veut remarquer au contraire la continuité profonde du destin qui mue le novice trappiste en chemineau misérable. Ayant une fois entendu l'appel à la perfection évangélique : « Viens et suis-moi », il n'a jamais cru possible de revenir en arrière. Repoussé de l'état religieux, il ne pense pas pour autant ne plus avoir qu'à reprendre sa place dans le siècle pour y vivre dans les conditions honnêtes du devoir commun à tous les chrétiens. Lorsque « les Chartreux ne le jugent pas propre pour leur état... (il) regarde cela comme un ordre de la Providence qui (l)'appelle à un état plus parfait[4] ». A ce moment, dans sa pensée, cet état plus parfait, qu'il avait toujours eu en vue d'ailleurs, était celui de Trappiste. Il n'avait obliqué vers la discipline cartusienne que faute d'obtenir le consentement de ses parents pour une entrée à la Trappe, regardée comme plus austère que les Chartreuses. Il essaie donc « l'état plus parfait » à Sept-Fons. Là aussi il échoue; mais « il

3. *Rerum omnium egenus, illuvie paedore jejunio frigore enectus*, dit l'inscription commémorative, dans la chambre mortuaire de la Via dei Serpenti.

4. Lettre à ses parents, 2 octobre 1769.

y a en Italie plusieurs monastères où la vie est fort régulière et fort austère; j'ai dessein d'entrer dans quelqu'un, et j'espère que Dieu m'en fera la grâce[5] ».

La grâce que lui fait le Seigneur n'est pas de le conduire dans cette abbaye rêvée, mais de le maintenir errant et de lui faire trouver sur la route une discipline de solitude, de pénitence, de dénuement plus absolue qu'en aucun cloître. Ces conditions exceptionnelles sont celles dont a besoin son âme de grand contemplatif. De sa prière intérieure, il est clair qu'il n'a laissé aucun écrit mystique. Elle se trahit cependant à maints détails. Ses longues oraisons devant le Saint-Sacrement surprenaient déjà son entourage, lorsqu'il était adolescent, comme en ce « lundi gras » de mars 1767, à Saint-Pol-sur-Ternoise, où il passa toute la journée en adoration, refusant même de s'interrompre pour prendre quelque nourriture; et elles le feront plus tard appeler à Rome le « Pauvre des Quarante Heures ». Dans les églises romaines, l'éclat de son recueillement émeut les témoins quelque peu attentifs. Et cette confidence, faite à un confesseur de Lorette, est des plus suggestives, que la méditation du couronnement d'épines le transportait, *sans qu'il pût expliquer comment*, à la contemplation du mystère de la Vie trinitaire.

Dans tous les traits de sa physionomie d'ascétique orant se retrouve cette héroïque simplicité avec laquelle les premiers anachorètes répondaient à l'attrait divin. La vocation d'ermite est bien à la source même de toute vie monastique, car tout moine est un solitaire. Même lorsque la discrétion cénobitique s'avère nécessaire pour écarter les dangers du caprice, de la fantaisie, de l'illusion et de toutes sortes d'excès, le monastère demeure un groupement de solitaires; l'érémitisme ne cesse jamais d'être la réponse idéale de l'âme en quête de Dieu seul, la forme par excellence où réaliser dans leur plénitude les conseils de perfection évangélique; l'histoire confirme d'ailleurs que, dans tout effort de réforme d'une discipline monastique, il y a, sous un aspect ou sous un autre, un retour vers un accent plus érémitique.

Le tempérament de Benoît Labre le préparait à poursuivre cette

5. Lettre à ses parents, 31 août 1770.

intransigeance anachorétique. Il est de ces esprits « carrés » peu faits pour la vertu d'épikie. Tout devoir est un devoir. Le précepte est simple : « Tu ne voleras pas », l'obéissance doit l'être pareillement; où cesserait le plus ou moins du vol? « Vous ne prendrez d'abord que des épingles, — disait Benoît enfant à ses camarades, — puis du fil, puis des ciseaux; à la fin, vous prendrez de l'argent, ensuite vous irez en enfer. » Tout son caractère est déjà là, et c'est avec la même rigidité qu'il entend les grands conseils du Seigneur.

« *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi* » (Mt., 10, 37). — « *Quiconque aura quitté, à cause de mon nom, des maisons, des frères, des sœurs, un père, une mère, des enfants, des champs, recevra le centuple et aura en héritage la vie éternelle* » (Mt., 19, 29). Et Benoît, après l'arrivée en Italie, lorsqu'il prend conscience, vers la fin de 1770, de la voie de détachement où la volonté du Seigneur le conduit, ajoute à la rupture de l'éloignement celle du silence : jamais il ne donne aucune nouvelle aux siens, ni n'en attend; « leur écrire n'est pas nécessaire ».

« *Et il leur dit : ne prenez rien pour la route, ni bâton, ni besace, ni pain, ni argent. Et il leur dit de ne pas avoir deux tuniques* » (Lc, 9, 3). — « *C'est pourquoi je vous dis : ne soyez pas inquiets pour votre vie sur ce que vous mangerez, ni pour votre corps sur ce que vous revêtirez... Regardez les oiseaux du ciel... votre Père céleste les nourrit... Votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Ne soyez donc pas inquiets pour le lendemain* » (Mt., 16, 25-34). — « *Marthe, Marthe, tu t'inquiètes de beaucoup de choses. Une seule est nécessaire* » (Lc, 10, 41). Et Benoît pratique, avec une splendide naïveté, cette foi totale et sereine d'enfant. Il va, tout au Royaume de Dieu, sans se détourner pour une agitation laborieuse par quoi gagner sa nourriture, sans se soucier de mendier, n'acceptant que le pain qu'on lui donne, sans garder même, en fin de journée, le morceau du lendemain, — donnez-nous *aujourd'hui...*, enseigne le *Pater*, — sans amasser d'aumônes, sans chercher à changer de guenilles.

« *Et moi je vous dis de ne pas résister au mal. Si quelqu'un te soufflette à la joue droite, tends-lui aussi l'autre* » (Mt., 5, 39). Et Benoît accepte, impassible, tous les affronts, toutes les inju-

res, tous les mépris : le dégoût des passants devant ses loques abjectes, le jeu méchant des gamins, le caillou cruel d'un voyou à Bari, les coups et horions des vauriens de la place Trajane, la colère d'un voisin d'église dont il a touché le chien, et aussi les accusations, les emprisonnements, les méprises déshonorantes.

« *Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des abris; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête* » (Mt., 8, 20). La vie errante du pèlerin l'a détaché de tout foyer. Il couche au hasard, dans la grange où l'accueille quelque fermier, au grenier qu'il accepte d'un humble ouvrier charitable, au coin d'un buisson. Même pendant ses séjours à Rome, il s'abrite dans le creux d'une muraille, sous une arche du Colisée, dans une hutte de terre au Palatin, sur les marches d'une église. Si, pendant les dernières années, il connaît l'asile de nuit de l'Hospice évangélique de Saint-Martin-aux-Monts, ce n'est qu'un minimum de logis, ouvert seulement du soir au petit matin, et aux plus gueux. Et quand il s'agira de mourir, il faudra la charité du boucher Zaccarelli pour lui donner abri après l'avoir ramassé dans la rue.

« *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : va-t'en d'ici là-bas, et elle irait. Et rien ne vous serait impossible* » (Mt., 17, 20). Cette foi qui déplace les montagnes, sans présomption, ni vanité, ni surprise, elle est celle de Benoît Labre; elle est foi en la puissance de Dieu qui « tous les jours fait des miracles, et avec son secours on peut ce qu'on veut ».

La droiture d'un tel cœur dans son respect pour la lettre même des préceptes ou des conseils du Maître est particulièrement émouvante. L'attitude comporte en soi tout un enseignement et nous rappelle que, s'il est un littéralisme étroit, superstitieux ou pharisaïque, il en est un autre qui n'est pour les cœurs simples qu'une forme de fidélité : la délicatesse d'un amour entier répugne aux distinctions subtiles et aux compromis. Il n'est pas du tout indifférent que cette simplicité héroïque ait eu pour contexte la génération sceptique, sensuelle et raffinée du XVIII[e] siècle finissant : le voilà, le vrai *pèlerinage aux sources*.

Cet enseignement, un Benoît Labre nous le donne en étant simplement lui-même. Personne moins que lui ne penserait se poser en maître : il n'est que la vivante figure du publicain de la para-

bole, plus humble que l'ombre, se tenant à distance et n'osant pas lever les yeux vers le ciel. Sans doute, tout exemple de sainteté peut illustrer la plus complète doctrine de la sanctification et de la grâce, mais à analyser avec trop de science théologique certains messages, ne risque-t-on pas d'altérer leur limpidité ? Il serait ridicule de coiffer Benoît Labre d'un bonnet de docteur; laissons-lui, même sous l'auréole, son feutre innommable de clochard.

fr. Pierre Doyère, *m. b.*

Sur le Chemin du Désert[1]

Le Carmel a toujours eu les yeux tournés vers le désert. Bien que l'histoire ne puisse en témoigner avec certitude, il affirme qu'Élie le Thesbite est son chef et son père. Le prophète demeure dans la solitude, se retire au torrent de Carith, se réfugie sur le mont Horeb. C'est là que Dieu le prend, quand il veut l'envoyer au roi ou au peuple d'Israël. Élie sera toujours celui qui inspire l'esprit.

Au XII[e] siècle, les premiers Carmes sur lesquels l'histoire nous renseigne vivent, comme des ermites, en des grottes séparées. La Règle leur en fait une obligation : « Qu'ils restent dans leurs cellules ou près d'elles, méditant jour et nuit la loi du Seigneur. » Les premiers couvents de France et d'Angleterre, les Aygalades, Aylesford, sont constitués par des maisonnettes indépendantes, afin d'assurer à ces moines venus de Palestine des conditions de vie semblables à celles qu'ils avaient en Orient.

---

1. Le 17 mai, les Provinces carmélitaines de France et de Belgique ouvraient à Roquebrune un « Désert », c'est-à-dire un couvent réservé aux volontaires de la vie érémitique. A cette occasion, l'un d'entre eux nous expose dans quelle perspective le Désert apparaît aux Carmes d'aujourd'hui.

Peu de temps après, le Saint-Siège les range parmi les Ordres mendiants : ils doivent se livrer au ministère des âmes.

Mais lorsque, au XVI[e] siècle, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix sont poussés par Dieu à restaurer l'Ordre selon sa conception primitive, ils regardent vers le Mont-Carmel et comprennent qu'il faut d'abord remettre en honneur l'esprit érémitique. Des grilles et des voiles isolent les Carmélites et la sainte Mère élève dans la clôture quelques ermitages où les moniales s'enferment pour se retremper dans la solitude.

Un disciple de sainte Thérèse amplifie ce mouvement. Le P. Thomas de Jésus, aux dernières années du XVI[e] siècle, crée, à Bolarque, le premier *Désert*, où les Carmes mènent une vie strictement érémitique [2]. La grande tradition carmélitaine ressuscitait. L'impulsion donnée fut si forte et si vive l'attirance dans les jeunes provinces qu'on devait attendre plusieurs mois avant d'obtenir une place.

Les révolutions détruisirent tous les Déserts, en Espagne et en Italie, en Belgique et en France. Et voici qu'ils revivent à nouveau. Le premier est né en France, à Roquebrune-sur-Argens, dans le Var; d'autres surgiront. Preuve concrète que l'Ordre est fidèle à ses origines orientales et à sa vocation. Preuve aussi que malgré les bouleversements politiques ou sociaux, malgré les adaptations inévitables ou imposées par la prudence et l'Église, mais qui ne touchent pas à sa constitution essentielle, *le Carmel ne saurait se concevoir sans cette relation au désert.* Les modalités varient : les grottes de Galilée diffèrent des cellules d'Aylesford; les cloîtres de Monte Virginio, disposés comme dans une chartreuse, ne ressemblent pas aux petits ermitages de Roquebrune. L'idée est sauve, les possibilités sont les mêmes.

Ces changements extérieurs ne sont pas les seuls. Un Ordre religieux est un vivant : il se développe. Sans que son individualité en soit atteinte, il explicite ses virtualités dans le cours des siècles : l'homme fait n'est pas une autre personne que le petit enfant qu'il a été; en grandissant, il a libéré les forces qu'il avait

---

2. Cf. *Les Saints Déserts des Carmes Déch.*, par le P. B.-M. de la Sainte-Croix.

reçues à sa naissance. Quand le Prophète s'était rendu sur le mont Horeb, il ne suivait point de règle : l'Esprit-Saint était son seul guide. Parce qu'ils étaient groupés autour d'un sanctuaire, les Carmes du XII[e] siècle sentirent le besoin d'une législation : le Patriarche de Jérusalem la leur donna, mais brève, et portant principalement sur l'organisation collective. Lorsque le P. Thomas de Jésus conçut les Déserts, il composa un mémoire qu'il remit à ses supérieurs; il y assignait aux solitaires une double fin : se purifier de toutes ses souillures et tendre à l'union à Dieu.

Les statuts des premiers Déserts espagnols reprennent la même pensée : « Le religieux n'est pas entré ici seulement pour vivre en reclus selon nos règles, mais pour une chose beaucoup plus excellente, c'est-à-dire pour devenir un homme tout spirituel; qu'il se dépouille de toutes les erreurs passées et qu'au moyen de l'oraison et de la mortification de ses passions, il s'attache uniquement à Dieu. C'est à quoi il veillera spécialement et apportera tous ses soins[3]. »

A la réflexion, on constate que les Déserts ne peuvent pas proposer une fin autre que celle de l'Ordre. Mais ne seraient-ils pas des couvents privilégiés où se retrouve, dans une pureté plus grande, *le rythme propre du Carmel*, où sont organisées les meilleures conditions pour l'épanouissement de la grâce carmélitaine ?

Cette identification a été pressentie par l'humble Carmélite de Lisieux. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a opéré une révolution dans la spiritualité chrétienne; n'a-t-elle pas jeté sur son Ordre des lumières aussi vives? Pour elle, le Carmel c'est le désert : « J'avais dit un jour à ma petite mère que je voulais m'en aller dans un désert lointain... Elle m'expliqua la vie du cloître; et voilà qu'un soir, en repassant toute seule dans mon cœur le tableau qu'elle m'en avait tracé, je sentis que le Carmel était le désert où le bon Dieu voulait aussi me cacher[4]. »

Ce que la Règle primitive avait énoncé en quelques lignes, ce

3. *Ibid.*, p. 87.
4. *Histoire d'une Ame*, chap. III.

que les statuts avaient formulé d'une manière assez vague, la vie et les écrits de la petite sainte, la vie et les écrits de saint Jean de la Croix qu'elle a demandé à Dieu de « réaliser », nous le montrent en pleine lumière. Les termes de purification et d'union demandaient à être expliqués : le Docteur mystique et celle que les Souverains Pontifes ont appelée une « parole de Dieu » nous introduisent dans le mystère du Désert et nous éclairent la psychologie de l'ermite.

★

Que désire donc le religieux qui demande à son Provincial l'autorisation de se retirer au Désert? « Un je ne sais quoi » confus et pressant. Il est prêtre depuis plusieurs années; il a eu l'occasion d'approcher les âmes par la prédication, les retraites la direction. Ces séjours prolongés hors de son couvent ont changé quelque chose en lui. Pendant son noviciat, il s'était exercé avec méthode et ténacité à l'exercice de la présence de Dieu. « Le Dieu d'Israël est vivant en présence duquel je me tiens[5]. » Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne passait pas plus de trois minutes sans penser à Dieu. Cet exercice était devenu la respiration de son âme.

Quand il s'en va maintenant dans les villes ou les campagnes qu'il est obligé de tenir des conversations dont le sujet n'a guère de rapport avec le surnaturel, il lui semble que son contact avec Dieu est moins fort. Il sait que son devoir l'oblige à ces entretiens, stériles en apparence; il connaît la doctrine de ses saints l'acte de foi se simplifie en se perfectionnant; le contact est établi, même si on ne sent rien. Ces raisonnements ne le rassurent qu'à moitié : son esprit est occupé d'autre chose, revient moins fréquemment et avec moins de spontanéité vers l'Hôte intérieur pénètre moins dans les profondeurs de la Sagesse... Il garde la nostalgie de ces années où il vécut dans un commerce incessant d'amitié avec Dieu. Ne connaîtra-t-il plus ce temps de joie et d'oraison ininterrompue?

5. 1 Rois, 17, 1.

La question se pose avec plus d'acuité quand il vit au milieu du monde, ne fût-ce que pour deux ou trois jours. « Ce monde, dit saint Jean, est tout entier sous l'empire du Mauvais... [6] En lui tout est convoitise de la chair, convoitise des yeux et orgueil de la vie... [7] » Notre-Seigneur n'est pas moins sévère : « Le monde ne peut pas vous haïr, mais moi il me hait parce que je témoigne contre lui que ses œuvres sont mauvaises... [8] Je ne prie pas pour le monde... [9] Malheur au monde à cause de ses scandales... [10] » Que de fois n'a-t-il pas expérimenté cette page de sainte Thérèse d'Avila : « Il faut que les apôtres du Seigneur vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, qu'ils paraissent dans leur palais et que quelquefois même ils agissent comme eux à l'extérieur. Or pensez-vous, mes filles, que l'on ait besoin de peu de vertu pour traiter avec le monde, vivre dans le monde, s'occuper de affaires du monde, condescendre aux usages du monde, et rester en même temps, au fond du cœur, non seulement éloigné du monde, mais ennemi du monde, pour être enfin non des hommes, mais des anges ?... » Il lutte et s'efforce de ne pas se laisser intoxiquer par cette ambiance. Mais il sent que peu à peu il réagit moins vigoureusement contre ces attaques sournoises. Triomphe d'une vie sur laquelle le monde exerce de moins en moins son attrait ? Affaiblissement de son zèle qui se laisse envahir insensiblement par le poison ? L'idéal lumineux qui l'avait soutenu va-t-il se fondre en une médiocrité qui l'assimilerait davantage aux hommes qu'il côtoie ?

Il a échoué peut-être dans son ministère. Non pas de ces échecs retentissants qui sont rares, mais il voulait sanctifier, sauver telle âme et elle s'ancre dans sa tiédeur ou dans son péché. Il a senti son impuissance devant ces multitudes qu'il voulait, avec quelle audace, ramener au Christ. L'image de Moïse priant sur la montagne et assurant la victoire de ses troupes qui combattent dans la plaine s'offre comme une autre méthode de rédemption.

---

6. 1 Jn., 5, 19.
7. *Ibid.*, 2, 16.
8. Jn., 7, 7.
9. *Ibid.*, 17, 9.
10. Mt., 18, 7.

Peur de perdre le contact avec Dieu ? Peur de se souiller en allant dans le monde ? Peur de ne pas sauver assez d'âmes ? Craintes chimériques d'un jeune apôtre mal aguerri contre les tempêtes, et dont quelques-uns seraient tentés de sourire parce qu'ils ont perdu la fraîcheur de leur enthousiasme, la délicatesse de leur grâce sacerdotale ? Non pas, mais pauvres conceptualisations d'un sentiment complexe, qui prend sa source dans la grâce carmélitaine et qu'il est toujours dangereux de vouloir analyser. Besoin mystérieux de Dieu, d'air pur et de conquête, qui se réveille dans son oraison, dans ses études, dans ses récréations. Rêves irréalisables ? Désirs qui germent de sa vie ?

Il se rappelle alors les enseignements de saint Jean de la Croix. Le Docteur mystique lui montrait, au terme de la course, l'état d'innocence que la désobéissance d'Adam nous fit perdre[11]. Le religieux compare, il voit combien sa vie humaine, pauvre et tiraillée, est éloignée de cet équilibre. Ah! cette lutte continuelle dont souffrait l'Apôtre : « Ah! je ne fais pas le bien que je voudrais, tandis que je fais le mal que je ne voudrais pas... Je sens dans mes membres une autre loi qui s'oppose à la loi de mon esprit et m'emprisonne dans la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis![12] » Ah! cette agitation perpétuelle de mille passions, qui se soulèvent au moindre détour du chemin, qui se liguent pour briser l'essor de l'âme; ces sentiments de nature qui se glissent même dans l'apostolat, sentiments douteux qui se greffent sur les instincts les plus profonds de l'être! Ce perpétuel qui-vive sur lequel il faut se tenir partout, même dans la prière! Cette impression de souillure à laquelle on ne peut échapper et qui imprègne la plupart des activités!...

Le religieux a soif de pureté, non seulement de cette pureté qui est incompatible avec la faute volontaire, mais de cette pureté de fond qui le délivrerait de ce monde de reptiles qui l'épuisent. Les saints du Carmel lui promettaient l'apaisement total ? Ne risque-t-il pas de s'habituer à ce vacarme, à cette fange, d'en prendre son parti, de mutiler ses élans, de renoncer à cette pureté, à cette

---

11. *Cantique*, strophe 37.
12. Rom., 7, 14.

vie humaine parfaite, car enfin les puissances d'en bas ne doivent-elles pas être soumises à la volonté ? Cette blessure infligée par le péché originel, et qu'il sent à chaque pulsation de son cœur, ne pourra-t-il jamais en guérir ? Saint Jean de la Croix l'aurait-il trompé ? Ou bien ne doit-il pas se soustraire entièrement à l'atmosphère du monde pour conquérir cette pureté parfaite ?

Ce qu'il désire encore ? Établir en soi le règne total de l'amour. Il n'est point nécessaire d'entrer au Carmel ou au Désert pour aimer Dieu. Les chrétiens ne se comptent pas qui, pour rien au monde, ne se sépareraient du Christ. De leur vie, le péché est exclu. Le Carme a entendu un appel plus mystérieux : « C'est l'amour seul qui compte », disait la petite sainte Thérèse au moment de sa mort. Et le chant du Docteur mystique lui revient avec une insistance à laquelle il ne sait comment résister :

Mon âme s'est employée
Ainsi que toutes mes richesses à son service;
Désormais je ne garde plus de troupeau,
Et je n'ai plus d'autre office :
Ma seule occupation est d'aimer !

« Désormais son corps et son âme, toutes ses facultés et toute son habileté s'emploient non plus à ce qui la concerne elle-même, mais à ce qui regarde la gloire de son Époux. Elle ne recherche donc plus son propre gain, ou ses goûts personnels; elle ne s'occupe plus d'autre chose que de Dieu; elle n'a plus de rapport avec ce qui est étranger ou opposé à Dieu. Même dans ses rapports avec Dieu, tout se réduit à l'exercice de l'amour [13]. » « Je ne sais plus qu'une chose, vous aimer, ô Jésus », répète la moniale de Lisieux [14].

Il sent que tout en lui n'est pas pris par cette unique occupation, qu'il est distrait par ce qui n'est pas l'amour. Il ne lui viendrait pas à l'esprit de moins estimer ses frères parce qu'ils ne perçoivent pas cette exigence. « Chacun de nous a reçu la

13. *Cantique*, strophe 19.
14. *Histoire d'une Ame*, chap. XI.

grâce dans la mesure que le Christ a jugé bon de lui accorder... [15] Il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous... Dieu a mis chacun des membres dans le corps comme il l'a voulu [16]. »

Dans son cœur, il entend cette parole du Christ : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces. » Et le commentaire inexorable du Docteur mystique :

> O vive Flamme d'amour,
> Comme vous me blessez avec tendresse,
> Dans le centre le plus profond de mon âme ! [17]

Il sent que Dieu seul peut mettre en exercice la totalité des forces de l'amour. Dans nos actions quotidiennes réglées par notre prudence surnaturelle, nous mettons un amour plus ou moins grand; l'examen du soir nous en révèle la mesure. Du même coup, si les yeux de notre cœur sont illuminés, nous sentons que notre force d'amour a des profondeurs infinies. Dans le centre le plus profond, Dieu seul peut agir. Le contemplatif l'expérimente et ce n'est pas là sa moindre souffrance. Il aspire à être possédé par l'amour, à être bercé par le rythme d'un amour enfin libéré, enfin actualisé, étendant sa souveraineté sur chacune des actions. Pour atteindre à cette vie d'amour, il lui faut un dépouillement absolu, la séparation de tout ce qui n'est pas Dieu. « La séparation effective n'est pas nécessaire », murmurent les sages de ce monde. « Peut-être, mais je suis faible. Dans le Désert, ma volonté sera moins sollicitée qu'au milieu des hommes. »

Ce besoin d'amour n'est point égoïste : nous y découvrons l'amour des âmes. Quel est donc le prêtre qui, au soir d'une journée écrasante, n'a pas comme une immense tristesse à la pensée de la tâche à accomplir? « L'amour n'est pas aimé! » Il le constate à chaque pas qu'il fait dans la rue. Les gens s'en

---

15. Eph., 4, 7.
16. 1 Cor., 12, 6, 18.
17. *Vive Flamme*, strophe 1.

ont à leurs affaires, pressés, obsédés par leurs soucis d'un jour, oublieux de l'éternité et de Dieu. Même ceux qui sont classés parmi les bons chrétiens, combien de minutes accordent-ils à Dieu pendant vingt-quatre heures? Une spiritualité affadie les excuserait presque et taxerait leur inquiétude d'exagérée. Oh! comme il est facile d'oublier la transcendance divine et notre néant! Sans Dieu nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien et nous vivons sans nous occuper de lui! Le prêtre sent la folie de cette situation. Il voit aussi d'autres hommes qui ne pensent jamais à Dieu, ou s'en détournent avec mépris, ne tiennent aucun compte de ses volontés. Ils sont légion. Son regard s'élance au-delà de sa paroisse, de son collège, vers ces foules humaines, en Chine, au Japon, en Russie, qui vivent comme s'il n'y avait pas de Dieu. « L'amour n'est pas aimé! » Le Christ a versé son sang pour tous!

Une tristesse accablante s'empare de son cœur sacerdotal. Il se sent débordé par cette tâche. Doit-il donc se borner à sauver quelques âmes que ses chefs lui ont particulièrement remises? Et ne pas se mettre en peine des millions qui se perdent? Il sent que son zèle doit s'étendre aux dimensions de la terre, qu'il doit souffrir non seulement des cellules les plus proches, mais de celles qui sont à l'autre extrémité. Le Corps mystique se découvre à lui dans son étendue, dans ses blessures, dans ses souffrances et ses espoirs. « O Christ, que voulez-vous que je fasse? » Souvent le Christ lui répondra : « Reste à ton poste et donne-toi. »

D'autres fois aussi il avivera en certaines âmes, sacerdotales ou non, cette vision de l'Église et il proposera une autre méthode d'action. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait découvert l'Église, et, dans la pureté de son amour, elle avait tressailli et chanté avec une véhémence qui nous stupéfie : « Être votre épouse, ô Jésus, être Carmélite, être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant je sens en moi d'autres vocations : je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr... [18] » Elle disait, sous

18. *Histoire d'une Ame*, chap. XI.

une forme plus concise, dans l'une de ses lettres : « O Jésus, je sens le besoin d'accomplir pour toi toutes les œuvres les plus héroïques. Si je voulais écrire tous mes désirs, il me faudrait emprunter ton livre de vie : là sont rapportées les actions de tous les saints, et ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour toi. » N'est-ce pas le commentaire brûlant du *Caritas Christi urget nos* ?[19]

Que fera donc cette âme ? La petite Sainte lui trace la voie. Elle cherche dans les Épîtres : « Considérant le Corps mystique de la Sainte Église, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en tous. La charité me donna la clef de ma vocation... Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux... Alors je me suis écriée : ... Ma vocation, enfin, je l'ai trouvée! Ma vocation, c'est l'amour... dans le cœur de l'Église, ma mère, je serai l'amour! Ainsi je serai tout... Mes frères travaillent à ma place et moi, petit enfant, je me tiens tout près du trône royal, j'aime pour ceux qui combattent[20]. »

Ces exclamations nous surprennent par leur simplicité. Et quoi? est-il nécessaire de courir au cloître ou au Désert pour aimer de cette façon? Écoutons la petite Sainte nous préciser aussitôt son occupation : « Je n'ai pas d'autre moyen pour vous prouver mon amour que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour. Je veux souffrir par amour et même jouir par amour; ainsi je jetterai des fleurs...[21] » Théoriquement on peut « jeter des fleurs » dans n'importe quelle situation. Mais, en pratique, ne sentons-nous pas que ce travail demande une attention soutenue, un éveil de toute l'âme orientée directement et à chaque instant vers l'amour ? Comment unir cette exploitation jalouse de l'amour avec d'autres occupations ? Est-ce possible ?

Ne comprenons-nous pas, ne portons-nous pas envie à ceux qui

---

19. 2 Cor., 5, 14.
20. *Histoire d'une Ame*, chap. XI.
21. *Ibid.*

peuvent se consacrer uniquement à « jeter des fleurs » ? Le Carme qui s'en va au Désert a compris ce testament spirituel de sa petite Sœur; il y voit l'expression la plus haute et la plus pure de sa vie; il sait que, dans la solitude, il pourra se consacrer uniquement à l'amour. Le rythme de l'Église le livre à l'amour.

N'est-ce pas une fausse conception ? N'est-ce pas une illusion ? Cette vie strictement contemplative ne sera-t-elle pas moins féconde qu'une vie d'apostolat effectif ? « Mais à quoi, mon Jésus, vous serviront mes fleurs et mes chants ?... Oui, ces riens vous feront plaisir; ils feront sourire l'Église triomphante qui... recueillera ces roses effeuillées, et, les faisant passer par vos mains divines, pour les revêtir d'une valeur infinie, les jettera sur l'Église souffrante afin d'en éteindre les flammes; sur l'Église militante afin de lui donner la victoire. O mon Jésus... je me souviens que le plus petit mouvement de pur amour lui est plus utile que toutes les autres œuvres réunies ensemble[22]. »

Ces derniers mots sont une citation de saint Jean de la Croix. Dans le *Cantique*, le saint Docteur a écrit une page dont le chapitre XI de l'*Histoire d'une Ame* n'est qu'une paraphrase splendide. Il évoque la scène évangélique de Marthe et Marie : « Marthe croyait tout faire et s'imaginait que sa sœur, en jouissant de la présence du divin Maître, ne faisait rien. Or c'était précisément le contraire, car il n'y a pas d'œuvre plus excellente ni plus nécessaire que l'amour. » Il évoque Marie-Madeleine : « Se sentant consumée par un désir extrême de plaire à son divin Époux et d'aider l'Église, elle se cacha trente ans dans le désert pour se livrer exclusivement à cet amour. Elle crut, en agissant de la sorte, avancer davantage l'œuvre de Dieu. Tant il est vrai que la moindre étincelle du pur amour est, pour l'Église, de la plus haute importance. » Et il conclut : « On nuirait donc étrangement à l'Église et l'on ferait le plus grand tort à l'âme qui commence à jouir de cet amour solitaire, si on voulait la détourner tant soit peu pour la lancer dans la vie active et l'occuper à des choses extérieures, fussent-elles d'une extrême utilité[23]. » Il

22. *Ibid.*
23. *Cantique B*, strophe 29.

s'élève contre les hommes « dévorés d'activité qui se figurent pouvoir remuer le monde par leurs prédications et leurs autres œuvres extérieures. Qu'ils réfléchissent ici un instant... Ces gens-là n'ont aucune intelligence de la source d'eau vive et de la fontaine mystérieuse qui fait tout fructifier... »

Ces affirmations sonnent étrangement dans notre monde envahi par le machinisme et habitué à juger d'après ce qui tombe sous les sens. Les milieux apostoliques prêtent parfois l'oreille à cette sagesse humaine : celui-là seul est apôtre qui fait le catéchisme, visite les malades, essaie d'entamer la masse, se jette à corps perdu dans l'action. Le contemplatif se garde de juger cette façon d'agir : un Don Bosco a été mangé par les œuvres et son influence a été considérable. Mais il a découvert une autre manière d'atteindre les âmes. Par la stratosphère, dirions-nous. Il s'élance directement vers Dieu, et, dévoré de zèle pour les pécheurs et les païens, soucieux des intérêts de l'Église tout entière, il se consacre uniquement à l'amour, avec la certitude, qui sourd au fond de son cœur, d'une fécondité mesurée non pas à la pauvreté de ses travaux, mais à la richesse toute-puissante de l'Amour dont il est devenu la proie.

Oasis de prière où la pureté transcende les luttes habituelles, citadelle silencieuse où l'amour de Dieu et des âmes règne en maître, le Désert apparaît encore aux yeux du Carme comme la Demeure où Dieu se donne en plénitude dans une étreinte qui échappe déjà aux limites du temps. Ces différents aspects ne sont pas liés à un ordre; ces énoncés ne classent pas selon une hiérarchie arbitraire ou raisonnée ce qui constitue une seule et même expérience, mais nous sommes obligés d'exposer l'une après l'autre ces ardeurs qui embrasent en même temps les veilles de l'ermite.

Au-delà de la vie de l'Église, ou mieux : à sa source, jaillit, dans l'éternité, la vie de la Trinité sainte. L'Église n'est que le prolongement visible, dans le temps et dans l'espace, de l'Incarnation du Verbe, le débordement en notre terre des « flots de tendresse infinie renfermés » dans le cœur du Père. Notre bonheur éternel ne consistera pas dans un labeur apostolique dont la fin des temps marquera l'arrêt, mais dans la vision intuitive de la Trinité. Cette béatitude, il se trouve que, par une anticipa-

tion admirable de la Sagesse divine, nous la désirons d'une manière confuse, puisque Dieu nous destine, en fait, à ce face à face éternel. Si nous savions comprendre notre cœur, si nous savions mesurer les dimensions de ses désirs, nous verrions que dans chacun de nos actes s'exerce l'attirance de la béatitude mystérieuse vers laquelle nous sommes en marche et que nous cherchons en aveugles dans les ténèbres terrestres.

Le Carme a lu dans saint Jean de la Croix les descriptions de l'union divine, surtout les dernières strophes du *Cantique* et la *Vive Flamme d'Amour*. Ces pages paraissent incompréhensibles aux gens pressés et sont mal interprétées par les esprits attachés aux mots — tels ceux qui entendent une symphonie de Beethoven sans en capter la mélodie. Le novice du Carmel y revient avec patience, il écoute les commentaires de son Père Maître. La lumière se fait, sereine et si nourrissante! Ce terme d'union, auquel il s'était accroché comme d'instinct, qu'il avait rencontré encore dans les directives tracées pour ceux qui s'en vont au Désert, s'illumine de clartés insoupçonnées.

L'union qu'il désire, ce n'est pas celle qu'établit déjà la présence d'immensité; ce n'est pas celle que réalise la grâce sanctifiante; ce n'est pas celle qu'apporterait une vision même intellectuelle; ce n'est pas celle que procure, d'une manière transitoire, un acte des vertus théologales. C'est plutôt cette entrée radieuse dans la vie trinitaire, quoique d'une façon moins parfaite qu'au ciel; cette pénétration obscure au cœur des mystères divins, de l'Incarnation en particulier; ce regard nouveau jeté sur la création, reflet des éternelles perfections divines. L'union à Dieu? Elle peut se faire dans la sécheresse la plus aride comme dans l'exaltation la plus lyrique : les réactions de la nature humaine ne changent rien à cette *coulée en Dieu*, à cette transformation qui livre enfin l'âme et ses forces vives, l'esprit et la liberté à celui qui est l'Intelligence et la Charité. Cette union n'est point hypostatique, la personne humaine n'est point détruite, elle retourne enfin à son Créateur et à son Père et s'établit en lui d'une manière stable. L'union à Dieu? C'est comme un pont jeté entre le temps et l'éternité, la continuité vivante assurée entre ce que nous sommes aujourd'hui et ce que nous serons demain; c'est l'aube de l'éternité qui descend vers notre pauvre

vie humaine, l'embrase et la transforme, la confirme dans l'amour et la soustrait aux fluctuations du temps. « Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus après ma mort que je ne possède dès maintenant... Je verrai le bon Dieu, c'est vrai; mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre [24]. »

Le Carme qui a fréquenté amoureusement ses saints sent l'harmonie qui existe entre ses aspirations les plus profondes et ces objectifs de lumière si nettement délimités. Il entend l'adjuration de son Père Jean de la Croix : « O âmes créées pour de telles grandeurs ! O vous qui êtes appelées à les posséder ! Que faites-vous? A quoi vous occupez-vous? Vos prétentions ne sont que bassesse et vos biens ne sont que misère... [25] » Il n'y a plus à hésiter : l'absolu, l'éternel l'appelle, tout doit être sacrifié à cette conquête. Le Désert seul lui permettra de tendre à cette union divine autant qu'il le désire...

★

Quand les premiers Carmes espagnols gagnèrent les ermitages rustiques de Bolarque, ils sentaient un incoercible besoin de solitude, de silence et de prière. Le Dieu qu'ils avaient goûté dans leurs oraisons quotidiennes les attirait mystérieusement, et ces vrais fils d'Élie, dociles, quittaient le ministère et les contacts avec le monde.

Le Carme d'aujourd'hui qui s'en va au Désert est, semble-t-il, mieux renseigné. Ses maîtres lui ont appris, pendant ses années de formation, qu'il existe une terre privilégiée, sise aux confins de ce monde et aux frontières du ciel. Cette région, on n'y pénètre point par des visions ou autres phénomènes extraordinaires. Les portes qui y donnent accès sont la foi et l'amour. Et le Désert se situe aussi bien sur le chemin raide qui mène plus rapidement à l'union féconde avec l'Esprit qu'au terme de la montée où l'âme, saisie par l'amour, ne peut plus s'occuper qu'à aimer Dieu.

---

24. *Novissima Verba*, 6.
25. *Cantique*, strophe 38.

La place, la nécessité du Désert s'imposent du même coup, et le Carmel serait sur le déclin s'il ne le comprenait pas et s'il n'en offrait pas la possibilité au plus humble de ses fils. Les Carmes se réjouissent : ils prennent le chemin du Désert et, pour y vivre pleinement, ils emportent les statuts d'autrefois; ils emportent surtout les écrits de leurs saints, en particulier le chapitre XI de l'*Histoire d'une Ame*, qu'on pourrait appeler : « La charte moderne des saints Déserts. »

Roquebrune-sur-Argens (Var),
17 mai 1948.

UN CARME ERMITE.

Du nouveau sur :

Le cantique spirituel de saint Jean de la Croix

Après les savants travaux de Dom Chevallier, voici qu'un important ouvrage dû à un jeune hispanisant français fait faire un pas décisif aux délicats problèmes que pose l'histoire littéraire du *Cantique* de saint Jean de la Croix [1].

En 1578, dans sa prison de Tolède, Jean de la Croix connaît une telle joie de l'âme qu'il la chante dans des strophes brûlantes. Revenu à la liberté, il consentira à commenter ses propres vers. Telle est l'origine de l'*Éclaircissement des strophes qui traitent de l'activité d'amour entre l'âme et l'Époux, le Christ*, dédié en 1584 à la Mère Anne de Jésus.

Ainsi commence la vie du livre que l'on désignera en 1630 par le nom de *Cantique spirituel*. Des copies en sont faites et se trans-

1. Jean Krynen, *Le Cantique spirituel de saint Jean de la Croix, commenté et refondu au XVII^e siècle. Un regard sur l'histoire de l'exégèse du Cantique de Jaen* (*Acta samanticensia*, Filosofia y letras, tomo III). Universidad de Salamanca, 1948; 1 vol. (242 × 170), 336 pp. et 158 feuillets de phototypie; 270 pesetas.

mettent soit à l'insu du saint, soit de son plein gré, et sans doute intervient-il lui-même une fois ou l'autre pour une correction ou une mise au point. Jean de la Croix meurt en 1591 à Ubeda, « rejeté dans un coin comme une vieille guenille, un vieux chiffon de cuisine ». Le cheminement de ses écrits ne cesse pas pour autant. Strophes et commentaires se transmettent à l'intérieur du Carmel et au dehors.

En 1618 le *Cantique* ne figure pas dans la première édition des œuvres du premier des Carmes déchaux. En revanche, le conseiller d'État René Gaultier en publie à Paris une version française en 1622, devançant de quatre ans l'édition du texte espagnol. Celui-ci verra le jour à Bruxelles en 1626, sur l'initiative de l'infante Claire-Eugénie, par fidélité à la mémoire de la Mère Anne de Jésus.

Alors, l'Ordre du Carmel se décide enfin à présenter lui-même une édition, successivement à Rome (1627), en italien, et à Madrid (1630), en espagnol. Voici déjà un petit problème : les éditions de Paris et de Bruxelles comportaient trente-neuf strophes; ici il y en a quarante. Quoi qu'il en soit, le texte de 1630 est désormais le prototype des éditions ou traductions qui se succèdent au cours du XVII[e] siècle.

1703, révolution. Les quarante strophes sont publiées dans un ordre tout différent, et les commentaires qui les accompagnent sont beaucoup plus développés. L'édition a été faite sur la base d'un manuscrit que certains alors croient autographe, découvert au Carmel de Jaen. Voici enfin le seul texte authentique du *Cantique* de saint Jean de la Croix, déclare officiellement l'Ordre du Carmel.

1912, nouveau coup de théâtre. Il n'y a pas qu'un seul texte authentique du *Cántico*, mais deux, déclare le P. Gérardo, qui dans son « édition critique » publie le texte de 1630 et celui de 1703, tout en donnant la préférence au second, comme fruit ultime de la réflexion de Jean de la Croix. Voici donc la nouvelle — troisième — position quasi officielle de l'Ordre du Carmel, confirmée en 1930 par l'autorité du grand éditeur de sainte Thérèse et de saint Jean, le P. Silverio, devenu depuis Général des Carmes déchaux.

Ainsi, de 1584 à 1703, il y a une vie secrète du *Cantique*. Est-il

possible d'en discerner les phases, d'en découvrir le sens ? Querelles de savants, dira-t-on. Mais qui n'en voit l'enjeu ? L'Église a fait du premier Carme déchaux un de ses Docteurs. Encore faudrait-il savoir où chercher l'expression authentique de sa doctrine.

C'est à une étude minutieuse de la tradition manuscrite, appuyée sur les données d'ordre externe fournies par la critique historique, que Dom Chevallier a demandé les premiers éléments de solution de ces difficiles problèmes. Ainsi a-t-il été amené à mettre très fortement en doute l'authenticité de la seconde rédaction, ou texte B, dont la base est le manuscrit de Jaen. Dans son édition critique publiée en 1930, le savant Bénédictin offre les moyens d'une comparaison rigoureuse des nombreuses variantes que présentent les divers manuscrits et éditions dont il s'est appliqué à discerner les rapports[2]. M. Krynen a su utiliser parfaitement cet instrument de travail et, s'engageant sur une piste ouverte par Dom Chevallier lui-même dès 1922, il aboutit non plus seulement à nier l'authenticité du texte B, mais à montrer comment et par qui probablement ce texte a été rédigé. Certes, bien des points restent encore à éclaircir; et l'auteur — ce n'est pas un des moindres intérêts de son travail — n'hésite pas à nous faire part des nombreuses questions qui se posent encore à lui, ainsi que des réponses qui peuvent être suggérées ici ou là au moins à titre d'hypothèses. Mais il semble bien que les conclusions majeures de cette étude, si rigoureusement conduite, resteront acquises.

Selon M. Krynen, le véritable auteur du texte que nous livre le manuscrit de Jaen serait non pas saint Jean de la Croix, mais un autre Carme, Thomas de Jésus. Celui-ci a lui-même rapporté sa vocation religieuse à la description donnée par sainte Thérèse, dans la *Septième Demeure*, d'une vision intellectuelle de la Trinité divine. Entré au Carmel avec le désir de connaître lui aussi un jour d'aussi sublimes expériences, Thomas de Jésus s'y essaya en vain pendant vingt ans. Retiré dans ce « désert » de *las*

2. Dom Chevallier a fait lui-même le bilan de ses recherches dans les *Études carmélitaines* d'avril 1938, pp. 215-236, sous le titre : *La vie du Cantique spirituel et l'esprit scientifique.*

Batuecas qu'il avait fondé, il n'avait pu percevoir, pas même spéculativement, ce qu'était l'union mystique. Un jour enfin, nous dit-il, Dieu lui donna cette perception. Ainsi Thomas de Jésus put-il à son tour expliquer la nature de l'union à Dieu, en la dégageant de toutes les obscurités et du symbolisme du langage des mystiques. Deux ouvrages principaux nous livrent sa pensée, un *De contemplatione divina*, publié en 1620, un *Divinae orationis sive a Deo infusae methodus natura et gradus*, publié en 1623. Très abondant en citations, Thomas de Jésus ne s'y réfère cependant jamais à Jean de la Croix. N'aurait-il pas connu ses œuvres? La chose n'est pas soutenable, puisque précisément ce fut Thomas de Jésus qui en 1601 fut chargé par ses supérieurs de préparer l'édition des œuvres du premier religieux de la réforme thérésienne.

Thomas de Jésus n'ignore certainement pas la doctrine de Jean de la Croix. Mais, loin de la faire sienne, il lui en oppose une autre, dominée par une théorie nouvelle de l'union mystique, extatique et fruitive. Extatique, parce qu'elle arrache l'âme à elle-même et la tire hors des conditions normales de l'expérience humaine de la grâce divine; elle n'est pas en effet l'épanouissement suprême, sous l'action des dons du Saint-Esprit, des ressources de la grâce sanctifiante et des vertus théologales, mais elle est l'effet d'une intervention toute spéciale de Dieu, de grâces *gratis datae;* elle est de l'ordre charismatique. Fruitive, parce que, dépassant le régime habituel de la grâce et des vertus, elle est essentiellement une certaine connaissance, transitive, il est vrai, de la gloire. Comment Thomas de Jésus pourrait-il retrouver son propre enseignement dans celui du *Cántico* en sa rédaction primitive? C'est en son fonds même, surnaturalisé par la grâce, que l'âme y est unie à Dieu présent en elle, et non pas seulement par ses puissances. L'amour qui opère cette union y est substantiellement le même que dans la béatitude désirée, et ici-bas toute approche intellectuelle de Dieu ne peut se réaliser que dans l'obscurité de la foi.

En face de Jean de la Croix, tel est donc Thomas de Jésus. Comment M. Krynen en vient-il à lui attribuer la paternité du *Cantique* de Jaen? A dire vrai, entre Thomas de Jésus et la rédaction primitive du *Cántico*, il nous révèle un intermédiaire : un

commentaire des strophes du *Cántico*, composé vers 1604 par un religieux augustin, alors professeur à Salamanque, qui mourra (1626) archevêque de Compostelle, Augustin Antolínez. M. Krynen donne la reproduction phototypique des folios 1-157 du manuscrit 7072 de la Bibliothèque nationale de Madrid qui contient ce commentaire. Cette œuvre, jamais éditée, n'était cependant pas inconnue, et plusieurs auteurs avaient déjà noté la ressemblance de passages de ce commentaire avec celui du texte B. Mais lequel dépendait de l'autre? Une analyse minutieuse de ce commentaire a été la base des recherches de M. Krynen. Aussi peut-il affirmer qu'Antolínez a travaillé sur un texte conforme à la rédaction primitive, encore que peut-être lacunaire ici ou là pour ce qui concerne le commentaire. Sans doute le religieux augustin n'est-il pas responsable du bouleversement de l'ordre des strophes. En tout cas, telles qu'elles se présentent à lui, il les admire et les explique en s'aidant d'ailleurs du commentaire qui déjà les accompagne. Ce faisant, son intention est d'exposer sa propre doctrine, puisée principalement dans les œuvres de saint Thomas de Villeneuve[3]. Aussi, loin « d'entrer dans l'esprit de la doctrine de saint Jean de la Croix », il l'a « continuellement trahie » (p. 155).

Poursuivant son austère mais efficace travail de critique textuelle, M. Krynen montre que le rédacteur du texte B a eu constamment sous les yeux cette œuvre d'Antolínez dans son travail de refonte du commentaire primitif de Jean de la Croix, et que, d'autre part, cette refonte a été opérée dans le sens d'une doctrine qui est exactement celle de Thomas de Jésus.

Il faut y insister, ces conclusions reposent sur une minutieuse confrontation des textes qui vaut par l'exactitude de chaque analyse de détail et par conséquent ne saurait se résumer. Au terme, M. Krynen croit être en mesure de caractériser ainsi la manière

3. Antolínez s'inspire en particulier d'un commentaire de saint Thomas de Villeneuve sur le Cantique des cantiques. M. Krynen se demande si Antolínez n'aurait pas choisi de commenter les strophes du *Cántico* de Jean de la Croix pour ne pas se risquer à une explication directe du Cantique des cantiques que les circonstances présentes lui interdisaient. Les aventures de Luis de León n'étaient pas si lointaines.

dont, à son avis, Thomas de Jésus a remanié le *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix. « Il ne l'a pas du tout complété en suivant la ligne doctrinale de son auteur : cela n'était pas possible. Car il ne manquait rien à l'expérience chantée par saint Jean de la Croix sous le contrôle de l'esprit divin; il ne manquait rien non plus au commentaire où il s'essayait, avec nos pauvres moyens, de nous en suggérer quelque idée; rien, même pas l'allusion à la gloire et à l'état de béatitude, consommée dans l'au-delà. Saint Jean de la Croix n'oublie pas la vision béatifique; il sait que tout ce qu'il lui est ici-bas donné de savoir et de goûter de Dieu n'est que l'ébauche de la béatitude future. Mais c'est précisément pour cette raison qu'il se garde de chercher en Dieu un moyen plus prochain que la foi informée par la charité pour se rapprocher davantage de cette béatitude totale. A la vérité, s'il n'en parle pas autant que Thomas de Jésus, c'est parce qu'il la possède déjà dans sa substance. Abîmé dans le sentiment de son néant créé, il se prosterne, attendant l'heure bienheureuse, et c'est à peine s'il ose lever les yeux vers Dieu qui le comble de tous ses biens.

« Au contraire, l'âme du *Cantique* de Thomas de Jésus est arrachée à elle-même par Dieu lui-même : elle n'a de cesse que son désir de monter toujours plus haut vers Dieu ne soit satisfait. Pour l'élever toujours plus haut vers Dieu, toujours plus loin des hommes, Thomas de Jésus recourt à un artifice, celui des grâces *gratis datae*. Dans le temple que remplit la ténèbre translumineuse, il ouvre une voûte en trompe-l'œil destinée à ménager l'illusion d'une céleste illumination. Mais le *Cántico* ne pouvait en supporter le poids : pour le couronner d'une voûte baroque il fallait, en effet, sacrifier la pierre de l'angle de tout l'édifice, et, ce faisant, il mettait en péril de ruine l'admirable synthèse doctrinale du *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix » (pp. 322-323).

Restent à examiner les données historiques qui confirmeraient ou infirmeraient cette attribution à Thomas de Jésus du *Cantique* de Jaen. M. Krynen s'y emploie dans les dernières pages de son ouvrage. Elles sont pleines de suggestions et nous font découvrir l'ampleur du champ qui demeure à explorer, à savoir l'histoire de l'exégèse de saint Jean de la Croix à l'intérieur même de son

Ordre au cours du XVII[e] siècle. Pourquoi Jean de Jésus-Marie (Aravalles), chargé, conjointement avec Thomas de Jésus, de l'édition des œuvres de Jean de la Croix, fut-il écarté de cette tâche deux ans après ? Le *Cántico* ne figure pas dans l'édition réalisée en 1618 par un disciple de Thomas de Jésus; mais c'est un disciple d'Aravalles qui en publie à Rome en 1627 une version italienne. D'autre part, Thomas de Jésus résida en Belgique de 1609 à 1623. Or, ce n'est qu'en 1626 que paraît à Bruxelles pour la première fois un texte espagnol du *Cántico* qu'Anne de Jésus († 1621) avait apporté avec elle en Belgique. C'est à la veille de la mort de Thomas de Jésus à Rome (24 mai 1627) que se prépare l'édition italienne, et après sa mort que se décide l'édition qui paraîtra à Madrid en 1630. « L'histoire nous dira si le *Cantique spirituel* parut à deux reprises, en Belgique et en Italie-Espagne, lorsque Thomas de Jésus n'était plus là pour s'y opposer » (p. 325).

D'autre part, l'examen des vingt-deux notes marginales du manuscrit de Sanlucar montre que ces annotations d'un texte primitif se réfèrent à une lecture du commentaire d'Antolínez et à la doctrine de Thomas de Jésus[4]. Ne serait-ce pas Thomas de Jésus lui-même qui aurait annoté ou fait annoter ce manuscrit, dans le sens qui lui convenait ?

L'étude des premières éditions du *Cántico* montre que le commentaire rédigé par Thomas de Jésus a certainement été connu et utilisé par les auteurs responsables de l'édition italienne (1627) et de l'édition espagnole (1630). Ainsi s'expliquerait la présence dans ces éditions de la strophe *Descubre tu presencia* absente des manuscrits de la série A. De même certaines atténuations doctrinales de ces éditions par rapport aux témoins manuscrits de la rédaction primitive s'expliqueraient par une influence du commentaire de Thomas de Jésus.

Enfin, Thomas de Jésus ne semble pas avoir été un isolé, mais au contraire avoir compté de fermes partisans dans son Ordre.

---

4. M. Krynen a établi ce point dans un article du *Bulletin hispanique*, t. XLIX (n° 3-4 de 1947), pp. 400-421 : *Un aspect nouveau des annotations marginales du Borrador du Cantique spirituel de saint Jean de la Croix*. Il y applique la même méthode de critique textuelle.

Aussi les copies de son commentaire qui circulèrent au XVII[e] siècle ont-elles contribué à répandre alors, « sous le nom de saint Jean de la Croix, une doctrine qui n'était pas du tout en accord avec l'inspiration du saint Docteur ». Il semble « que, pour une large part, le *Cántico* n'a pas été connu et interprété à la lumière de la doctrine de la *Subida*, de la *Noche* et de la *Llama*. Nombreux sont les lecteurs du XVII[e] siècle, en Espagne, qui ne connurent le *Cántico* qu'à travers ses deux interprètes les plus fameux, Augustin Antolínez et Thomas de Jésus » (p. 336). Ainsi s'est préparée l'édition de 1703 qui a présenté le texte du manuscrit de Jaen, disons maintenant le texte refondu par Thomas de Jésus, comme le seul texte authentique du *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix.

On voit l'importance des conclusions de M. Krynen et les perspectives nouvelles qu'elles ouvrent à la recherche. Il ne s'agit de rien moins que de déterminer l'exacte pensée de celui dont l'Église a fait un de ses Docteurs. Et, au-delà, c'est tout le problème de la formation de l'école carmélitaine qui est ainsi posé. Puisse M. Krynen poursuivre avec la même ardeur des recherches dont les premiers résultats s'avèrent déjà si fructueux. Et aussi qu'il se tienne prêt à subir le choc des réactions que sa thèse ne manquera pas de susciter. Au total, l'histoire authentique y gagnera.

A. Duval, O. P.

A travers les revues

AUTOUR DE LA BIBLE

Le débat sur les sens de l'Écriture, ouvert il y a déjà plusieurs années par quelques articles retentissants, ne semble pas encore près de lasser l'intérêt des auteurs ou l'attention des lecteurs. Parmi les revues qui nous arrivent en ce mois d'octobre, trois d'entre elles abordent explicitement le sujet. La Nouvelle Revue Théologique (septembre-octobre 1948), avec une étude du chanoine J. Coppens : *Les harmonies des deux Testaments. En étudiant les divers sens des Écritures. Premier article*; la Revue diocésaine de Tournai (septembre 1948), avec une *Note sur le sens spirituel de l'Écriture*, de R. Samain; enfin les Ephemerides Theologicae Lovanienses (janvier-juin 1948) contiennent une « note » du P. Daniélou intitulée : *Les divers sens de l'Écriture dans la Tradition chrétienne primitive.* C'est à cette dernière étude que nous nous arrêterons aujourd'hui, parce qu'elle nous paraît la plus enrichissante et parce qu'il est intéressant de constater que l'auteur aboutit à une détermination qui rejoint pour l'essentiel la doctrine classique, mais souvent méconnue, de saint Thomas en la matière.

Donc, le D. Daniélou déclare : « Une enquête à laquelle nous nous sommes livré sur les auteurs des trois premiers siècles aboutit » à ceci qu' « il n'y a, au sens rigoureux du terme, que deux sens de l'Écriture ». L'un est le sens littéral qui est le sens voulu par l'auteur, sens propre ou figuré, bien entendu. L'autre est le sens typologique.

Ce n'est pas un autre sens du texte : il n'y a pas d'autre sens dans un texte que ce que l'auteur a voulu

y mettre. Mais c'est un sens des choses mêmes dont parle l'auteur. C'est une relation entre les réalités de l'Ancien Testament et celles du Nouveau. La grande affirmation patristique est que ce sens a pour objet le Christ. Les personnages, les événements, les institutions de l'Ancien Testament ont : 1° une réalité historique propre qui est leur sens littéral, et 2° ils sont une certaine préfiguration de ce que le Christ a accompli à la fin des temps. Ainsi, à travers tout l'Ancien Testament, une figure se compose peu à peu avec des traits divers, si bien que lorsque le Christ arrive, il n'aura qu'à dire : *Ego sum*. La différence de l'Ancien au Nouveau Testament est celle du Christ représenté au Christ présent (p. 120)...

... L'Ancien Testament est bien ainsi ce qui nous révèle le Christ. Et ceci tout simplement parce que c'était l'économie du salut qui s'ébauchait en lui. Noé, Isaac, Josué, Jonas, David, Élie apportent chacun un aspect, une touche particulière qui composent enfin un visage, où nous reconnaissons Jésus qui en lui les accomplit tous (p. 123).

Il n'y a donc que deux sens : un sens du texte et un sens des choses signifiées par le texte.

C'est ce dernier sens, que saint Thomas appelle sens spirituel (Iª Pars, q. 1, a. 10) et que le P. Daniélou appelle sens typologique (mais les noms varient aussi chez les Pères), qui peut se présenter de diverses façons et donner lieu ainsi à une autre classification. Puisqu'il a pour objet le Christ, dit le P. Daniélou, « il y aura autant de sens qu'il y a d'aspects dans le Christ » (p. 120).

1. On peut d'abord considérer le Christ dans les circonstances de sa vie terrestre. Lorsque nous découvrons ces circonstances dans une indication de l'Ancien Testament, nous avons affaire à un premier sens typologique. Cette exégèse, remarque le P. Daniélou, est celle dont saint Matthieu a donné l'exemple : l'Annonciation, commentée par Isaïe, 7, 14, la Nativité, par Michée, 5, 1-3, la fuite en Égypte, par Osée, 11, 1, le massacre des Innocents, par Genèse, 35, 19, etc. Aussi le P. Daniélou qualifie-t-il ce type d'interprétation d'exégèse *matthéenne*. Mais elle trouvera d'autres représentants, surtout dans la tradition occidentale.

2. On peut encore considérer le Christ historique, non dans les circonstances extérieures de sa vie terrestre, mais « dans les mystères qu'il est venu accomplir ». Cette exégèse *pneumatique* (*pneuma* : esprit) est la plus assurée. Elle est fondée dans les quatre Évangiles. Jean-Baptiste a figuré le Christ comme *Agneau pascal*, et ceci est repris par Jean (1, 29; Ap., 5, 6) et par Paul (1 Cor., 5, 7). Le Christ s'est désigné comme le *serpent d'airain* (Jn., 3, 14), il est le *véritable Isaac* (Héb., 11, 19), etc. Mais aucun signe n'est plus important que celui de Jonas (Mt., 12, 39; 16, 4; Lc., 11, 29). Aussi ne peut-on connaître le Christ si on ne connaît l'Ancien Testament, puisqu' « il s'est en-

tièrement défini par des catégories qui lui sont empruntées ».

3. Mais l'Ancien Testament est figure du Christ non seulement dans sa personne individuelle, mais dans son mystère total : le Christ, tête et membres. C'est le mystère de l'Église que préfigure l'ancienne Alliance. D'où de nouveaux sens typologiques.

D'abord le sens *sacramentaire*. Saint Jean représente bien ce type d'exégèse; son évangile semble même, au dire de certains, se présenter comme une mystagogie. Les épisodes de la vie du Christ qui y sont rapportés sont des figures des sacrements : noces de Cana, multiplication des pains, lavement des pieds pour l'Eucharistie; Samaritaine, entretien avec Nicodème, Bethesda pour le baptême. Mais ces épisodes, à leur tour, sont figurés par les grands sacrements de l'Exode : l'Agneau pascal, la manne, l'eau vive. Cette exégèse que Pierre et Paul utilisent pour y présenter la symbolique sacramentaire, l'un du déluge, l'autre de la traversée de la mer Rouge, devint classique dans les catéchèses mystagogiques des Pères.

Remarquons en passant que les figures du baptême y sont de deux sortes : les unes se rattachent à la liturgie de la synagogue et sont miracles de délivrance; l'eau même n'y apparaît pas nécessairement (épisode des jeunes gens dans la fournaise, de la délivrance d'Élie, de Daniel dans la fosse). Les autres sont miracles de transformation (Mara, l'Horeb). Les figures de l'Eucharistie sont la manne, les pains de proposition, le pain et le vin de Melchisédec. L'Agneau pascal, d'abord figure de rédemption, devint figure de l'Eucharistie au IV^e^ siècle.

4. Le Christ peut être considéré dans le mystère ecclésial. Il peut l'être aussi dans l'âme individuelle, puisque chacun doit « revêtir le Christ ». D'où un nouveau type d'exégèse que saint Paul utilise lorsque, par exemple, il oppose au *ferment* de la malice, les *azymes* de la sincérité et de la vérité.

5. Enfin, on peut considérer le Christ dans sa manifestation glorieuse à la fin des temps. On a alors l'exégèse eschatologique.

Telles sont les différentes exégèses que le P. Daniélou trouve chez les Pères des trois premiers siècles. Il resterait à trouver entre elles un principe de classification adéquat. Il est évident qu'on brouille tout lorsque l'on veut ordonner ensemble le sens littéral et les sens typologiques. Mais, pour ces derniers sens, la classification de saint Thomas nous apparaît encore la plus simple et la plus heureuse (I^a^, q. 1, a. 10).

La loi ancienne, dit-il (et par là il entend toute l'économie ancienne), est figure de la nouvelle, et la nouvelle est figure de la

gloire future. D'où deux sens *spirituels* fondamentaux. Le premier se subdivisant en deux, car, dans la loi nouvelle, ce qui a été réalisé en notre Tête est figure de ce qui doit se réaliser dans les membres. Nous avons ainsi : 1° un sens *allégorique* là où l'économie ancienne figure la nouvelle, et un sens *moral* par lequel tout ce qui est dans le Christ et tout ce qui signifie le Christ signifie aussi le mystère du chrétien; 2° un sens *anagogique* par lequel sont signifiées les choses de l'éternité.

Ici, la nomenclature du P. Daniélou nous suggère que l'exégèse allégorique peut elle-même se subdiviser en trois autres : *mathéenne*, *pneumatique* et *sacramentaire*. Une *glose marginale* moderne, où seraient reconstituées les différentes exégèses traditionnelles, ainsi classées, ne servirait-elle pas magnifiquement à l'intelligence de l'Écriture ?

Terminons cette rubrique en épinglant une information relative à la découverte de manuscrits d'Isaïe que nous donne la DOCUMENTATION CATHOLIQUE (12 sept.). Celle-ci ne fait d'ailleurs que traduire une notice de W. F. Albright, parue dans le BULLETIN OF AMERICAN SCHOOLS OF ORIENTAL RESEARCH (avril 1946). Il s'agit « de la plus grande découverte de manuscrits des temps modernes ».

Il semble qu'il y ait en tout au moins huit rouleaux et peut-être davantage. Le plus important des rouleaux possédés par le monastère syrien est un rouleau complet du Livre d'Isaïe. Le Dr Trever envoya à l'auteur deux photographies comme spécimen de l'écriture de ce parchemin, qui est aisément d'un millier d'années plus ancienne que celle des plus antiques rouleaux bibliques jusqu'à présent connus...

NOTRE-DAME

Il semble que, pour beaucoup d'auteurs, aujourd'hui, la meilleure manière de montrer leur zèle envers Notre-Dame soit de surenchérir sur ses révélations, ses messages et ses apparitions. On pourrait en citer de nombreux exemples dans les littératures catholiques de l'ancien et du nouveau monde.

Dans un livre publié en 1945, le P. Dhanis, S. J., s'était déjà efforcé de faire la part de l'imagination et de la légende dans ce qu'on attribue communément aux voyants de Fatima. Son ouvrage fut commenté dans plusieurs revues, en particulier dans HOCHLAND, par Karl Schaezler, et dans la SCHWEIZER RUNDSCHAU (octobre 1947), par Otto Karrer. C'est d'après cette dernière recension alle-

mande que Mgr Ch. Journet, de Fribourg, fait sa dernière *chronique de spiritualité* dans Nova et Vetera (mai-août 1948). Ne voulant pas prendre parti, il se contente de mettre dos à dos l'ouvrage du P. Dhanis et celui de C. Barthas et G. da Fonseca : *Fatima, merveille inouïe*.

Le P. Dhanis, qui ne met pas en doute l'authenticité des apparitions, nous livre nonobstant un certain nombre de remarques intéressantes :

La petite Lucie avait, dès avant sa vision, entendu de sa pieuse mère le récit des apparitions de La Salette. En 1925-1926, alors que jeune religieuse elle eut des communications célestes sur la promesse de la Vierge d'assister ceux qui communieraient le premier samedi de chaque mois, elle connaissait les promesses si semblables faites jadis à sainte Marguerite-Marie. En outre, une année avant les apparitions de la Vierge, les trois enfants auraient eu, mois par mois, au dire de Lucie, qui est ici le seul témoin, des apparitions d'un ange qui leur aurait apporté à tous trois du ciel, dans un ciboire, la sainte communion — qu'ils n'avaient pas encore faite à l'église — en leur recommandant de n'en rien dire à leurs parents : l'ange aurait même parlé — proposition théologiquement inacceptable — d'une offrande « du précieux corps, du sang, de l'âme et de *la divinité* de Jésus-Christ à la Très Sainte Trinité, Père, Fils et Esprit-Saint » ! Vers le même temps, Lucie aurait eu la vision d'une forme masquée, devant laquelle elle ne pouvait que fuir : le P. Dhanis prononce ici les mots de « banale hallucination ». La demande d'une consécration de la Russie au Cœur de Marie par le pape a reçu sa formulation de l'entourage ecclésiastique de Lucie. Lucie s'est certainement trompée en annonçant la fin de la première guerre mondiale pour le 13 octobre 1917. Etc.

Quant à Barthas et Fonseca, au contraire, leur enthousiasme n'a pas de mesure et leur discrétion non plus. Voici par exemple une de leurs conclusions citée par Mgr Journet :

Sans Fatima, Salazar n'eût pas été possible. Il n'aurait pas été appelé au gouvernement; il n'aurait pu être appelé au premier rang du pouvoir et encore moins s'y maintenir.

Mgr Journet alors s'emporte magnifiquement, et termine ainsi sa recension :

On nous parle d'une « danse » du soleil, d'une « pluie de fleurs » (*sic*) et, après cela, on nous dit que « le plus grand miracle », « le miracle des miracles » est la situation actuelle du Portugal (p. 286). Pour qui donc nous prenez-vous, messieurs ? L'*imprimatur* peut vous garantir des hérésies, il est impuissant contre la bêtise. O grande Vierge mystérieuse de l'Évangile de Noël et de l'Évangile de la Crucifixion ! O grande Théotokos bénie, à la fois redoutable et maternelle! O Vierge douce et profonde de l'*Ave Maria*, des hymnes de l'Église et des litanies ! O Mère des Sept-Douleurs ! Vos fidèles, en ces jours où ils ont plus besoin de vous que jamais, n'auront-ils donc à respirer que ces fleurs en papier ? Et s'il Vous plaît de vous révéler à une petite bergère

pour faire comprendre au monde ce qu'est « le Royaume », faudra-t-il dire que la politique exploite jusqu'à cette condescendance ?

Mais revenons à Dhanis — qui lui aussi sans doute a l'*imprimatur* — et à sa demande de précisions. Si justifiée qu'elle soit, les fidèles n'en sont heureusement pas réduits à attendre qu'elle aboutisse. Ils peuvent dire dans toute la ferveur de leur cœur l'acte de consécration au Cœur Immaculé de Marie. Leur dévotion à la Vierge est antérieure à Fatima, et à Lourdes, et à La Salette. Elle est fondée, ils le savent, sur le rôle, dans le mystère de l'Incarnation rédemptrice et du salut des hommes, de la Vierge Marie, Mère consciente du Christ-Dieu, dont l'ange, après le message de l'Annonciation, a attendu en silence le libre consentement : *Ecce ancilla Domini.*

Enthousiasmés par cette conclusion sur le mystère de la Vierge, si cher à notre foi, nous remarquons plus volontiers en passant la très belle présentation de *la messe de l'Assomption de la Sainte Vierge* que fait Dom De Meester dans Paroisse et Liturgie (juillet-août-septembre 1948). Pour saisir le sens de cette liturgie, il faut se placer non dans une perspective individuelle, mais dans la perspective de l'Église, qui aperçoit déjà en la Vierge Marie le signe et l'image de son propre triomphe lorsqu'elle pénétrera à son tour dans la gloire pour s'unir à son divin Époux. Cette double vision du triomphe de Marie et de son propre triomphe commande l'intelligence de tous les textes. Marie est le symbole de l'Église. En elle se trouvent réalisées à la perfection les prérogatives de l'Église, et anticipé le sort que Dieu réserve à ses élus. Tel est le *grand signe* dressé dans le ciel de l'Apocalypse pour annoncer aux hommes leur triomphe futur.

A cette lumière, tous les textes s'éclairent, et la fête de l'Assomption apparaît comme celle de la Royauté de la Vierge, étroitement solidaire de celle de l'Ascension du Christ. Elle est un couronnement, une consommation de cette gloire d'où Marie exerce dorénavant sa souveraineté sur l'Église entière.

UNE BELLE PRIERE

Je voudrais simplement citer, pour terminer, une belle prière que je recueille dans les Cahiers du foyer des Étudiants du Caire. Le P. de Beaurecueil, O. P., y présente une œuvre du musulman Abdallah Ansâri : *Le Livre divin.*

Ansâri est né au IV^e^ siècle de l'hégire (X^e^ siècle), dans le Khoras Sân, contrée aujourd'hui partagée entre l'Iran et l'Afghanistan. Théologien et polémiste batailleur, Ansâri est aussi un mystique et un poète : « Je suis né au prin-

temps, et sans doute est-ce pour cela que j'ai toujours aimé les fleurs », écrit-il.

Voici quelques extraits de sa belle prière :

Mon Dieu, tu as appelé, et à répondre j'ai été lent; tu as ordonné, et dans l'obéissance j'ai été négligent ! Mon Dieu, ma propre vie, je l'ai gâchée, et de moi-même j'ai mésusé. Mon Dieu, dirige mon labeur, et ne regarde pas mes mœurs ! Chaque fois que j'ai dit : « J'en ai terminé ! » tu me mets en main une autre corvée ! Mon Dieu, devant moi des périls ; derrière moi, c'est l'impasse; prends-moi la main, car je n'ai de refuge que Ta grâce! Toi pour qui s'équivalent mon être et mon néant, du chagrin mène-moi jusqu'au contentement ! Mon Dieu, j'ai confessé mon indigence et ma nullité, ô Unique, Toi, plus saint que toute autre réalité, si Tu accours aux cris d'un insolvable, que peut-il bien T'arriver ! Mon Dieu, je deviens tout meurtri si je Te cesse mes confidences; je deviens tout soulagé quand je Te fais mes confidences ! Mon Dieu, ma malice me terrifie, de Toi-même fais-moi merci !...

... Mon Dieu, la honte a recouvert de poussière notre front; le remords a rempli notre cœur d'affliction; nous en avons les joues blêmes tant le péché nous met dans la confusion ! Mon Dieu, si nous n'avons pas su être de Tes amis, nous n'avons pas été non plus Tes ennemis ! Bien que nous ayons persévéré dans le péché, nous n'en avons pas moins confessé l'unicité de Ta Majesté ! Mon Dieu, dans la tête, c'est l'ivresse de Toi que nous avons; dans le cœur, ce sont Tes secrets que nous possédons; et c'est à Toi que notre langue demande pardon ! Mon Dieu, si je parle, ce sont Tes louanges que je dis; si je cherche, c'est Ta complaisance que je poursuis! Mon Dieu, ne sape pas le fondement de notre croyance, ne laisse pas sans eau le jardin de notre espérance; et par le péché n'humilie pas notre prestance ! Mon Dieu, ne répands pas sur nos têtes la poussière de la confusion; dans la geôle de Tes épreuves ne nous mets pas en prison ! Mon Dieu, ce que pour nous Tu as si bien disposé, nous l'avons acheté; Ton amour, aux deux mondes, nous l'avons préféré, nous avons mis en pièces la livrée de l'adversité, et nous avons déchiré le voile de la prospérité ! Mon Dieu, ce que Tu veux de nous, avant même l'obéissance, est agréable; et ce que Tu nous défends, avant toute infraction coupable, est détestable ! Mon Dieu, prends-nous la main avec bonté, assure nos pas avec générosité; notre cœur est brûlant dans la proximité, notre âme est dans l'anxiété, et devant nous les voiles sont quantité, les voiles, de devant nous enlève-les; qu'à nous-mêmes par Toi nous ne soyons laissés, ô Miséricordieux, Toi qui es prompt à pardonner, ô Longanime, Toi qui seul peux nous protéger ! Mon Dieu, donne-nous un cœur tel, qu'à ton service nous jouions notre vie; donne-nous une âme telle que nous travaillions pour l'autre vie ! Mon Dieu, enseigne-nous, afin que de la religion nous sachions le secret; éclaire-nous, afin que nous ne demeurions pas dans l'obscurité; instruis-nous, afin que nous connaissions les bienséances de Tes décrets; donne-nous Ton aide, afin que nous ne restions pas dans le désert de la cupidité. Toi, cajole-nous, puisque les autres ne peuvent le faire ! Donne à tous l'affranchisse-

ment du culte de soi-même; donne à tous la connaissance de soi-même ! De la ruse de Satan, tous, protège-les; contre la malice de la chair, tous, tiens-les éveillés ! Mon Dieu, donne-nous un cœur qui Te soit toujours plus soumis; donne-nous une obéissance qui nous conduise au paradis ! Donne-nous une science, où le feu de la passion ne brûle pas; donne-nous une conduite, où l'eau de l'hypocrisie ne s'insinue pas ! Donne-nous des yeux, qui considèrent la puissance de Ton seigneuriage; donne-nous un cœur, qui considère la bassesse de notre servage; donne-nous une chair, qui se mette à l'oreille l'anneau de Ton esclavage; donne-nous une âme, qui fasse prendre à la nature le poison de la sagesse en guise de breuvage! Mon Dieu, agis toi-même, car de ceux qui sont accablés, aucun labeur ne saurait ouvrir !

Pourquoi n'y aurait-il pas là, pour les chrétiens, pour tous ceux qu'angoisse le salut des nations et la question de l'unité, comme une pierre d'attente de notre foi et de notre piété ? Recueillons-la avec respect, s'il est vrai que toute parcelle de vérité, où que nous la découvrions, ne vient jamais que du même Dieu, le Père des Lumières.

A.-M. H.

Les Livres

SATAN

Satan. Études carmélitaines, 1948. Desclée de Brouwer; 606 pp.

On s'était efforcé d'oublier l'existence de Satan, et même de s'assurer qu'il n'existait pas. Voici qu'à nouveau, comme à la fin du Moyen-Age, l'obsession satanique hante les hommes. Denis de Rougemont [1] nous avait rappelé avec raison, à propos d'Hitler, que Satan remplit également sa profession de menteur et de père du mensonge, son office de grand illusioniste, quand il disparaît dans la trame sans déchirure d'un univers rationaliste et quand il se donne un substitut trop apparent pour nous faire oublier qu'il est partout à l'œuvre. Apporter la lumière dans ce royaume des ténèbres fut et demeure l'une des grandes œuvres messianiques du Christ, et c'est aussi l'une des missions les plus importantes de ceux qui ont charge d'annoncer l'Évangile du royaume et la défaite du Prince de ce monde. Il est des exorcismes de puissance dont l'Église a été constituée dépositaire, et il y a, non moins redoutable au Menteur, l'exorcisme de la Vérité : celui qui dénonce son existence et ses mille subterfuges.

C'est à cette tâche de vérité que la direction des *Études carmélitaines* vient de convier plus de trente collaborateurs : littérateurs, historiens, psychiatres, théologiens. Il en résulte un volume, imposant par sa masse, riche en sa diversité, qui mérite attention. Précieux instrument de travail pour le théologien, mine de renseignements pour quiconque se préoccupe des problèmes les plus mystérieux de la vie de l'esprit. Peut-être cependant nous laisse-t-il quelque regret : à toutes les questions que pose la lecture de ces pages, on eût aimé qu'un théologien apportât, non certes la réponse, car il n'y a de réponse que dans le mystère du mal, mais les principes d'ordre qui mettraient à leur place sous la lumière de la foi et, le cas échéant, décanteraient les apports des diverses sciences de l'homme.

Et, tout d'abord, quelles connaissances la Révélation nous apporte-t-elle sur cet être, partout pressenti, mais de manière si obscure et si évanouissante, que l'Écriture appelle parfois [2] Satan, l'Adversaire, le Dé-

1. D. de Rougemont, *La part du diable*, New-York, Brentano's, 1944; cf. G. S. Lewis, *Tactique du diable*, traduction française, Paris, Delachaux, 1943; *Études carmélitaines*, Desclée de Brouwer, 1948; 606 pp.

2. Zach., 3, 1-5; Job, 1; 1 Chron., 21, 1.

nonciateur, ce que les Septante ont heureusement rendu par *diabolos*, le diable, le calomniateur ? Le chapitre inaugural du P. Lefevre esquisse avec bonheur les touches multiples, diverses et complémentaires, au travers desquelles s'est laissé de plus en plus clairement discerner le visage de celui que les premiers chapitres de la Genèse nous représentent sous les traits du serpent. Lent affinement des images plus ou moins communes, non seulement tout au travers du monde sémitique, mais historiens des religions et psychanalystes nous le révèlent chaque jour davantage, dans les civilisations les plus diverses et dans les profondeurs de cet « inconscient collectif » qui résurgit parfois en chacun de nous. Pourquoi faut-il que ces pages tournent court et qu'aucune collaboration notable n'expose comment la Révélation néo-testamentaire viendra accomplir et donner son sens plénier à ce qui était demeuré jusqu'alors balbutiant ? Pardelà les « démoniaques de l'Évangile » dont nous entretient dans une autre section Mgr Catherinet, il y a la lutte décisive du Christ contre le Prince de ce monde, lutte dont la Révélation, des Évangiles synoptiques à l'Apocalypse, tient une si large place dans l'enseignement apostolique. C'est en saint Paul et en saint Jean que s'élabore une théologie révélée de Satan qui devient la norme et l'aliment de toute la réflexion chrétienne ultérieure.

Ce que peut être une telle réflexion, I.-H. Marrou le montre en quelques pages qui sont parmi les plus riches du volume, pages nourries d'une connaissance intime de toute la tradition doctrinale d'Occident. Satan est « un ange déchu, un ange pourtant »; et voici du coup remises à leur place, bien modeste, les images, effrayantes ou grotesques, qu'ont multipliées l'art et la littérature. Le mystère de Satan, c'est le mystère de l'esprit et de sa liberté, et, par ce biais, la théologie peut le cerner. Le P. Philippe de la Trinité, en profitant de la controverse qui mit récemment aux prises les PP. de Lubac et de Blic [3], résume l'enseignement de saint Thomas en des pages précises et denses, mais qui n'ont peut-être pas réussi à exprimer pleinement le sens qu'avait pour le Docteur Angélique la destinée de la créature spirituelle et la béatitude qui peut seule combler la capacité d'infini qui la constitue. C'est que la destinée de l'esprit créé est nécessairement une histoire, cette histoire se concentrât-elle en un seul éclair intellectuel, à la perception de sa situation de créature et à l'acceptation aimante de mourir à la possession et à la contemplation de soi pour s'ouvrir à la mystérieuse plénitude pressentie dans la foi. On regrette de n'entendre pas un théologien contemplatif nous parler, après les études phénoménologiques sur saint Jean de la Croix et sainte Thérèse, de cette « mort des anges » vécue par les mystiques et où se laisse entrevoir l'ultime lumière qui nous soit perceptible ici-bas sur ce mystère de la liberté.

C'est autour de ce pôle qu'auraient pu venir s'organiser les nombreux et riches documents qui remplissent la majeure partie du volume. Il ne pouvait être question d'entreprendre une étude complète de la démonologie des diverses religions. Félicitons les organisateurs d'avoir préféré à des recherches comparatives prématurées des monographies écrites par des spécialistes. Les pages où H.-Ch. Puech expose la démonologie manichéenne à la lumière de toutes les sources actuellement connues, y compris de suggestifs parallèles mandéens, apportent une contribution particulièrement remarquable. La nature du dualisme manichéen, comme l'influence qu'il exerça sur

3. H. de Lubac, *Surnaturel*, Paris, Aubier, 1946; J. de Blic, in *Mélanges de science religieuse*, Faculté catholique de Lille, 1944, II, pp. 241-280; 1946, I, pp. 162.

saint Augustin et, par des voies détournées, tout au travers du Moyen-Age, tant oriental qu'occidental, en augmentent encore la valeur. Il est regrettable qu'A. Frank-Duquesne n'ait su maîtriser davantage son érudition débordante et son impétueuse imagination. Les quelque cent cinquante pages où il nous livre les fruits de trente années d'exploration au travers de la « tradition » judéo-chrétienne, c'est-à-dire, pour une part importante, de l'ésotérisme dont on sait le rôle en matière de démonologie, renferment une multitude de textes et de remarques fort intéressants, mais qui surgissent au détour le plus inattendu, pépites d'or dans un torrent limoneux. Les élucubrations bizarres de la Kabbale font d'autant plus déplorer qu'aucune place n'ait été réservée à la démonologie monastique et tout spécialement à celle, si riche et si nuancée, des Pères du désert.

Plus de la moitié du volume est occupée par l'étude de la répression du satanisme, ce qui nous vaut d'importantes recherches sur l'histoire de la sorcellerie, des possessions et des exorcismes, avec publication de textes inédits ou rares, documents que psychiatres et théologiens sauront apprécier. Un ensemble de chapitres sur Satan dans la littérature culmine dans les pages où C.-E. Magny a très heureusement centré « la part du diable dans la littérature contemporaine », autour de l'œuvre de G. Bernanos et notamment de *Monsieur Ouine*, son dernier roman, qui, plus encore peut-être que *Sous le Soleil de Satan* et *Le Journal d'un Curé de Campagne*, mérite l'attention du théologien. La place a été malheureusement très mesurée à l'étude des représentations de Satan dans les arts plastiques, mais une illustration abondante et bien choisie tempère les regrets.

Si la voix du théologien ne se fait entendre que faiblement dans ces pages, psychiatres et psychanalistes se sont, par contre, taillé une large part, et il faut s'en réjouir. La psychologie religieuse a beaucoup à dire en ce domaine et peut grandement contribuer à éviter au théologien de s'attarder sur de fausses pistes. Mais il lui faut d'abord discerner elle-même ce qui est proprement psychologie religieuse et ce qui relève du psychisme élémentaire et de ses troubles. Les études des docteurs Dolto, J. Jacobi, J. Vinchon, J. Lhermitte, apportent à ce discernement de précieuses contributions.

Nous avons, en feuilletant le volume, signalé quelques-unes des questions que sa lecture posait au théologien. Nous permettra-t-on, le livre refermé, d'y revenir en groupant quelques réflexions que sa lecture nous a suggérées et qui témoigneront de l'enrichissement qu'il peut apporter. Un grand et beau débat s'est ouvert récemment sur le problème du mal. Au P. Bouyer [4], qui opposait à une spéculation métaphysique abstraite et inhumaine la théologie concrète et dramatique que les siècles patristiques avaient développée à partir des données de l'Écriture et notamment de saint Paul, le P. Sertillanges répondait que cette théologie restait plus descriptive qu'explicative et que la grande question demeurait du comment d'une volonté perverse en un être, en un esprit qui, par nature, est bon, créé qu'il est par Dieu. Le grand ouvrage que méditait le vieux maître demeurera inachevé, mais nous pouvons présumer qu'il n'aurait pas dirimé le débat. Les esprits ont des exigences diverses, et c'est un fait que beaucoup, à l'heure actuelle, sont plus sensibles à l'expérience existentielle

4. « Le problème du mal dans le christianisme antique », *Dieu Vivant*, VI, pp. 37-42. Se référant à l'ouvrage du P. Deman : *Le mal et Dieu*, Paris, Aubier, 1943. Réponse du P. Sertillanges : *Dieu Vivant*, VIII, pp. 131-137.

qu'à l'explication par des principes. Mais cette expérience même qui nous impose, plutôt que l'exigence d'une déviation ou d'une carence au sein d'une nature, la présence du Malin, nous introduit au cœur même du mystère, en ce point où la foi qui veut comprendre doit faire appel à toutes les ressources de l'intelligence. L'étonnante conformité des représentations sataniques dans les milieux culturels les plus divers, et les révélations de Jung et de ses émules sur la fabulation et les symbolisations du sentiment de culpabilité et des refoulements inconscients [5], montrent qu'il y a là un donné de nature dont nous pouvons, à la lumière de la Révélation, cerner en nous le mystère. Comme tout l'ensemble du monde spirituel, Satan ne nous est connu ici-bas que par son activité réfractée au travers du sensible. Toute science de l'esprit, et en particulier toute angéologie, ne peut être qu'une extrapolation de la seule activité spirituelle qui nous soit accessible, la nôtre ; et c'est dire combien une telle spéculation doit se montrer prudente et réservée, puisqu'elle s'appuie sur la vie d'un esprit qui est une âme, liée dans son activité tout entière au fonctionnement d'un organisme matériel. Mais il est un éclair où l'esprit humain se saisit dans son activité propre d'esprit, c'est l'expérience de la liberté, et la Révélation, de la Genèse au Nouveau Testament, nous le confirme, c'est bien là que le mal peut naître et qu'un Satan peut apparaître dans le monde des esprits. Il s'agit de cet étrange pouvoir, antérieur au choix et plus profond que lui, où toute la nature créée s'engage en acceptant ou en refusant sa situation de créature. Le récit de la Genèse insiste sur le fait qu'Adam, quand il pécha, ne connaissait pas « le bien et le mal ». Quel que soit le sens précis de l'expression [6], elle insinue du moins que ce péché ne se situe pas d'abord au plan des activités de choix, mais à celui du « consentement à l'être » [7]. Le « Satan » est celui qui s'est « mis au travers de son propre acte d'être créé et a « trébuché » sur sa propre existence; il est la créature fermée, nouée. Et l'on comprend alors ce qu'il y a de malentendus possibles dans la question de la peccabilité de l'ange dans l'ordre naturel ou surnaturel. Bien que l'esprit comme tel, et donc — nous sommes en droit de le présumer — l'esprit pur, se trouve être dès l'abord en possession de tout ce qu'il est, il lui reste à consentir à sa nature et à la remettre au pouvoir de son Créateur. Nous l'avons dit plus haut, c'est là la « mort des anges » dont parle saint Bernard [8]. Mais que l'esprit se retourne sur lui-même en une contemplation narcissique, qu'il divise son acte unique de charité, comme dit Jean de Saint-Thomas [9], il se rend impropre à la vocation surnaturelle à laquelle Dieu, mystérieusement, l'appelait. Pour s'être complu dans l'image, il s'interdit la contemplation du soleil. Divisé qu'il est de lui-même, il est dans toute son activité un agent de dissociation : c'est par Satan que la mort est entrée dans le monde.

I.-H. Dalmais.

5. On se reportera avec intérêt sur cette question aux comptes rendus des congrès de Royaumont et de Lyon, dans *Psyché*, pp. 18-19.

6. Le plus récent travail sur la question est J. Coppens, *La connaissance du bien et du mal et le péché du paradis*, Louvain, 1948.

7. Outre A. Forest, *Consentement et création*, Paris, Aubier, 1943 ; B. Pruche, *Existentialisme et acte d'être*, Grenoble, Arthaud, 1947, se reporter au remarquable article du P. M. Paissac, « Signification du spiritualisme », dans *Économie et Humanisme*, mars-avril 1948, pp. 118-129.

8 In Cant., 52, 5; *P. L.*, 183, col. 1031.

9. *Cursus theol.*, q. 63, dist. 23, a. 3; éd. Vivès, t. IV, p. 955.

F. MARTIN D'AUXOIS : *Du Diable à Dieu. Histoire d'une conversion.* Éditions Messein, 1948, 233 pp.

Critique, poète, romancier, Adolphe Retté, était, au début de ce siècle, très représentatif du courant d'idées matérialiste, scientiste, anticlérical, et des mœurs contemporaines. Et voici le procès-verbal, humble, sobre, du chemin de Damas qu'il parcourut. L'attitude d'âme, qui rend cette confession si poignante, est moins celle d'un intellectuel qui s'analyse, que d'un publicain. Il n'y a pas ici les éclairs de génie d'un Léon Bloy, ni même les effusions littéraires d'un Huysmans. La grâce de Retté fut d'abord celle d'un amour profond de la solitude, de la forêt, puis d'une insatisfaction angoissée des solutions proposées par l'art, la science, la politique, au problème de la vie, de l'existence de Dieu. Une lecture de Dante provoque le premier éblouissement. Il semble que la Vierge Marie fit le reste. C'est en « voyageur étonné » que le grand converti acheva une vie qui demeure, pour croyants et incroyants, un « signe » de Dieu humainement inexplicable.

SOUFFRANCE ET MALADIE

E. GUILLARD : *Pas seuls!... Aux isolés, aux endoloris, aux arides, aux découragés.* Nouvelle édition, 1947, Luçon, Imprimerie Pacteau, 306 pp. Chez l'auteur, Notre-Dame de la Tourtelière, Montournais (Vendée).

A tous ceux que les deuils et les épreuves de toute nature ont frappés, l'auteur apporte la réponse de la foi : nous ne sommes jamais seuls, nous vivons en société avec Dieu, la prière difficile. Les dangers de la prière. Le repos dans la présence de Dieu. Nos distractions de gens modernes..., etc. Le tout est traité de façon concrète, pratique; pas de sentimentalité superflue; un style clair, direct. Les auteurs les plus souvent cités sont, avec saint Thomas, saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, Dom Chautard, le P. de Caussade et Dom Baker, le très spirituel directeur de Dame Gertrude More. De plus, un sens très aiguisé des besoins actuels d'âmes vivant dans un monde trépidant fait de ce petit livre un guide très efficace.

M.-F. D.

A.-S. PERRET, O. P. : *A Dieu par la souffrance.* Lyon, Éditions de la Vie chrétienne, 1947, 224 pp., 100 fr.

L'auteur, après avoir recherché l'origine et les causes de la souffrance, se demande ce qu'elle est dans les desseins de Dieu : punition ? correction ? Ce livre, qui s'adresse à tous ceux qu'atteint la douleur, mais surtout aux malades, est une petite « somme » à la fois doctrinale et pratique.

R. P. HOUYVET, O. P. : *Jésus, que ma joie demeure.* 130 pp. (24 × 18,5). En dépôt chez l'auteur et au Secrétariat du Rosaire, 228, faubourg Saint-Honoré, Paris-8e. 150 fr.

Le R. P. Houyvet vient de faire éditer une retraite qu'il a prêchée à des malades. Il y a parlé du Christ comme il faut le faire, de ce Christ que nous aimons, dont on ne nous parle jamais assez. Il en parle avec cet accent d'expérience que nous attendons toujours du prêtre. Il nous dit qu'il est là et qu'il nous aime, et que tout, malgré la fatigue humaine, se terminera bien.

Mais si nous le croyons en le lisant — et cela devrait être plus facile encore pour ceux qui l'ont entendu —, c'est, je crois, surtout parce que nous sentons aussi l'homme qui parle. Lui aussi, comme le Christ, a dû aimer, souffrir, pour trouver ces exemples simples et vrais qui nous rappellent à nous-mêmes. Il sait trou-

ver des faits concrets qui ouvrent toute grande la porte de notre cœur. « Je pense, dit-il, que ce doit être une des souffrances du malade d'être obligé de prendre ses repas chaque jour tout seul, avec son assiette en équilibre sur son lit. »

Il peut dire : « Le Christ est cette porte qui ouvre d'un côté sur le sombre jardin des hommes, de l'autre sur le paysage immense et lumineux des choses de Dieu. » Nous le croyons, puisqu'il a aussi parlé, et si simplement, de la lumière des grands ciels, de la musique, et de la peine des enfants.

Lui aussi a vu, et touché et entendu la musique des hommes. Comme saint Dominique, il se laisse envahir par la détresse. Mais, plus encore, il a vu et touché cette joie vivante qui est celle du Christ. Cette joie qui pousse dans notre pauvre cœur de chair, mais qui demeure à jamais.

H.-D. Laval.

SPIRITUALITE CONJUGALE

Claude SERVIÈS : *La chair et la grâce*, Paris, Spes, 1948, 75 pp.; 75 fr.

Le petit ouvrage de Mme Serviès se présente comme une réponse aux époux qui, ayant tout à craindre d'une nouvelle naissance et se trouvant pourtant sur le point de s'unir, sont enfermés dans le terrible dilemme : « Ou bien laisser s'accomplir l'acte normalement, ou bien le rendre vain en une suprême crainte. » Mme Serviès montre que, dans l'un et l'autre cas, « ils commettent une faute, et une faute contre la pureté », ce qui est vrai.

Mais la question qui est l'occasion de l'ouvrage n'en dit pas toute la portée et la profondeur.

C'est une véritable théologie de la chasteté dans le mariage qui est exposée dans ce livre, et c'est à ce titre qu'il nous intéresse particulièrement. Après avoir traité le « problème » théologique de la méthode Ogino, montré les conditions de la vie commune et du progrès dans l'amour et dans la foi, Mme S. ne craint pas de mettre en question toute une conception du christianisme, conception si fausse, si désastreuse en la matière, et pourtant si répandue.

Le christianisme est souvent conçu « comme une réalité statique, une sorte d'équilibre digne qu'il s'agit de ne pas perdre par une faute grave : il est ainsi ramené à n'être plus qu'une morale négative, un ensemble d'impératifs immobiles. L'homme se croit chrétien parce qu'il respecte ces lois mortes... » (p. 56). En réalité, le chrétien n'est pas « un pharisien établi dans sa justice, mais un pécheur en voie de relèvement » (p. 57). L'Église est « trop maternellement humaine pour demander avec raideur... une rectitude absolue supposant l'absence totale de chutes », mais elle demande « une recherche profondément fidèle de la pureté appuyée sur la confiance en Dieu » (p. 52). La chute peut intervenir, mais, si elle est détestée, elle n'est qu'interruption dans la ligne montante, et celle-ci peut demeurer « droite en dépit de la faille et, donc, progressante si l'intention se maintient fidèle à l'idéal de chasteté patiemment poursuivi » (p. 53). Et que cela demande effort, ce n'est pas spécial à la chasteté : « Aimer son prochain comme soi-même est-il plus facile » (p. 57).

Toutes ces formules sont excellentes. Il faut féliciter Mme S., qui, en cette matière, s'est montrée si parfaitement théologienne. Nous pensons que ce petit livre sera une libération pour beaucoup de foyers. Nous pensons même qu'il sera utile aux prêtres. Il est si tentant et si facile pour le confesseur d'appliquer la loi comme on applique une mesure à une chose inanimée. Mais le christianisme

est une loi d'amour ! L'ouvrage de Mme S. rappellera discrètement aux conseillers spirituels que, en matière de chasteté conjugale, le christianisme demeure le même.

A.-M. H.

Albert STAINIER : *La famille chrétienne. Études religieuses*, n° 619. Liége, La Pensée catholique, 1947, 24 pp., 6 fr.

L'auteur s'efforce de montrer ce que devrait être un foyer chrétien, où les époux forment « une communauté spirituelle », veulent devenir des saints et le devenir ensemble, en priant et en cherchant Dieu « ensemble ». Ce même souci de « chercher d'abord Dieu et sa justice » se manifestera aussi dans l'éducation des enfants, et là encore c'est « ensemble » que l'on essaiera d'aimer Dieu. Mais cette charité, pour être surnaturelle et le demeurer, ne devra pas se replier sur elle-même : il faut s'intéresser au prochain, à la paroisse, à la vie liturgique, à la vie de l'Église et à son action. Il y a dans ces quelques pages un bref résumé des dernières études sur la mystique familiale, mais, dans notre monde paganisé, combien de chrétiens se laisseront séduire par un tel idéal ?

M.-L. T.

HAGIOGRAPHIE

Dom P. DOYÈRE, O.S.B. : *Saint Benoît-Joseph Labre, ermite pèlerin, 1748-1783*. Éditions Self, 1948, 117 pages.

« Son cas est peut-être, nous dit l'auteur, de ceux qui se situent sur ces frontières obscures où la sainteté mystique frôle le désordre mental. » A qui regarde le vagabond seulement, tout est scandale : l'oisiveté, la vermine, un anachorétisme déconsidéré à l'époque; une forme de dévotion qu'on pourrait qualifier de superstitieuse. Mais qui regarde en Dieu ce chemineau du ciel voit une recherche héroïque, un équilibre merveilleux, que seule la sainteté réalise. A celle-ci peu importe, en effet, l'excellence des qualités naturelles ou les déficiences d'un esprit inculte. L'absolu s'empare de tout ce qui le cherche avec foi. Ténacité, humilité, l'âme de saint Benoît Labre est éprise d'un Dieu jaloux. Entre eux, le jeu est mené à fond jusqu'aux dernières conséquences : d'abjection pour Benoît, de gloire pour Dieu. A ses derniers jours, le rayonnement d'une telle sainteté éclate. Il mérite de grandir en nos temps qui ont tant besoin de méditer ses austères leçons.

L.-M. G.

J.-A. BIZET : *Le mystique allemand Henri Suso et le déclin de la scolastique*. Paris, Aubier, 1946, 430 pp.

Id : *Suso et le Minnesang ou la morale de l'amour courtois. Ibid.*, 1947, 182 pp.

Qui voudrait avoir le dernier mot des travaux consacrés au Bx Suso devrait lire le livre de M. J.-A. Bizet; tous les problèmes littéraires et doctrinaux soulevés par l'œuvre du mystique souabe y sont abordés avec une grande compétence. Quatre chapitres envisagent tour à tour l'authenticité des écrits du saint, la vie de celui qui fut le disciple d'Eckhart et l'ascète du Couvent-en-l'Isle à Constance, puis l'itinéraire spirituel d'une âme si aimante, enfin les positions doctrinales de Suso, solidaires de l'effervescence religieuse des couches populaires comme du platonisme des milieux universitaires. M. Bizet défend, avec beaucoup d'autres, mais non sans réserves, l'authenticité de l'autobiographie. Dans un livret joint à sa grande thèse, il nous montre qu'à une époque où l'amour de Dieu achevait de s'épurer dans la contemplation de la déité « sans mode », où, par ailleurs, l'amour courtois faisait place à une sensualité lascive, Suso, té-

moin attentif des derniers échos du *Minnesang*, usa du langage des poètes pour chanter la Sagesse éternelle.

J.-A. R.

Dom THIBAULT : *Présence de Dom Marmion*. Desclée de Brouwer, Paris, 1948, 292 pp.

Un beau volume, publié à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Dom Marmion, vient témoigner de la permanente actualité de ses écrits. On y lira avec émerveillement d'innombrables témoignages, révélateurs des multiples aspects de la doctrine spirituelle de Dom Marmion et de son influence si profonde sur les âmes. L'ensemble de ces témoignages apporte une convergence de lumières d'où se dégage avec force la puissante et simple physionomie spirituelle de l'Abbé de Maredsous.

Venant de tous les coins de l'horizon : cardinaux, archevêques, évêques, prélats, religieux et religieuses de tous Ordres, prêtres et laïcs, contemplatifs et hommes d'action, milieux variés d'action catholique et même de protestants convertis, ces témoignages unanimes constituent comme un plébiscite de toute la catholicité en faveur d'un Maître spirituel qui semble avoir reçu de Dieu, par un don qui touche au charisme, la mission de ramener notre génération à la personne même du Christ, source de toute vie spirituelle.

La partie centrale de l'ouvrage apporte une masse de documents inédits : lettres de direction, et surtout lettres personnelles de la fin de sa vie, au moment de sa plus haute vie d'union à Dieu. D'importantes études sur la vie intime et les sources doctrinales de Dom Marmion viennent augmenter la richesse de ce précieux recueil que les amis de Dom Marmion aimeront joindre, dans leur bibliothèque, à ses autres œuvres spirituelles, devenues pour tant d'âmes un livre de chevet.

M. PHILIPON.

HUGO RAHNER, S. J. : *Saint Ignace de Loyola et la genèse des Exercices*. Traduit de l'allemand par G. DE VAUX. Préface du P. DE LUBAC. Toulouse, 1948; 140 pp., 120 fr.

L'étude du P. Rahner n'est qu'une esquisse, mais elle est tracée d'une main ferme et exercée. Elle a deux objets : des *Exercices*, elle montre que leur origine n'est pas littéraire, mais contemplative; des *Constitutions* de la Compagnie, elle établit la connexion avec les grands fondateurs, notamment saint Basile, saint Augustin, saint Benoît. C'est la partie la plus neuve de cette étude; elle donne de l'œuvre de saint Ignace une vue pénétrante et juste.

P. DONCOEUR.

Vies des Saints et Bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes, par les RR. PP. BÉNÉDICTINS de Paris. Tome VI, juin. Paris, Letouzey et Ané, 1948; 548 pp.

La vulgarisation hagiographique est actuellement comme découragée par l'effort immense accompli depuis trois siècles par la science. L'œuvre entreprise par les RR. PP. Bénédictins de Paris est donc aussi méritoire qu'elle est nécessaire.

L'information nous a paru en progrès sur celle du volume précédent. Nous souhaiterions, pour notre part, qu'on élimine complètement tout développement oratoire et qu'on distingue plus clairement, plus explicitement, ce qui est historique et ce qui ne l'est pas : nos contemporains ne sont pas moins sensibles que leurs aïeux à la sainteté, mais ils souhaitent qu'on la leur présente dans la nudité d'un témoignage. De ce point de vue, l'on pourrait également sacrifier certains détails pour citer quelques lignes du saint ou des vies contemporaines, quand il en existe.

P.-M. G.

MAISIE WARD : *Young Mr Newman*.

London, Sheed and Ward, 1948, 478 pp., 21.

Ce livre sera désormais indispensable à tous ceux qui voudront connaître la véritable personnalité de Newman. Le premier mérite de ce gros ouvrage est sa nouveauté. Il nous apprend ce que nous savions à peine : le foyer où naquit John Henry, les difficultés matérielles qui l'accablèrent, le dévouement du fils aîné et sa générosité constante envers sa mère et ses sœurs, les soucis causés par Frank et Charles, les incompréhensions de plus en plus douloureuses au fur et à mesure que John Henry se rapprochait de Rome, tout cela nous est décrit, en grande partie grâce à une correspondance inédite.

Le rôle joué par Newman à Oxford et son itinéraire jusqu'en 1845 nous étaient mieux connus que sa vie familiale. Mais le mérite de miss Ward en ce domaine n'est pas moindre. Dans un récit vivant, elle nous montre en Newman une illustration de la théorie qu'il devait plus tard formuler. Il change, mais au nom des mêmes principes fondamentaux, il acquiert sans rejeter l'acquis. Sa première ferveur « evangelical », ses guides : Whately et Hawkins; ses amis et compagnons Froude, Keble, Pusey; ses jeunes disciples, sa longue recherche solitaire; autant d'étapes « mises en place » avec patience et, nous semble-t-il, très grand équilibre. Le récit des dernières années, 1840-1845, nous montre, en particulier, jusqu'à quelle date tardive Newman chercha sa voie.

Destiné au grand public, ce livre est un portrait plus qu'une étude théologique, et l'accumulation des petits détails le rend parfois un peu lassant à ceux qui désirent une nourriture plus solide. Cependant beaucoup d'œuvres de Newman y sont situées et éclairées par les circonstances qui les entouraient. Les pages qui résument les *University Sermons*, *How to accomplish it* et les *Sermons on Subjects of the day*, deviennent ainsi une invitation à l'étude.

Le livre de miss Ward prendra place en nos bibliothèques à côté de ceux de son père. Est-il besoin d'un autre éloge ?

M. Ferry.

Dr Denys Gorce : *Le Martyre de Newman*. Paris, Bonne Presse, 1948, 226 pp., 160 fr.

Le Dr Gorce est passé maître en l'art difficile de choisir. Il a su extraire des trois sources monumentales que sont l'*Apologia pro vita sua*, la correspondance de Newman éditée par miss Mozley et la biographie de W. Ward la matière de son petit livre. On ne peut que le remercier de son entreprise. Désireux de mettre en relief les étapes douloureuses de la conversion et de la vie catholique de Newman, il a parfaitement atteint son but et son livre est évocateur à souhait. Le lecteur voudra bien se rappeler qu'il ne s'agit pas exactement d'une biographie. En ce cas, une telle œuvre devrait marquer plus fortement les luttes que Newman eut à soutenir, même en son paradis d'Oxford, comme aussi les résultats positifs de son œuvre catholique. Quoi qu'il en soit, l'art avec lequel le Dr Gorce conduit son récit et la ferveur que l'on devine à travers ses pages font de son ouvrage une œuvre de prix à laquelle il faut souhaiter une longue et fructueuse carrière.

M. Ferry.

M. Favier : *Marguerite Sinclair, ouvrière d'Écosse, 1900-1925*. Paris, Bonne Presse, réédition, 1946, 100 pp., 36 fr.

Toutes les travailleuses devraient connaître cette vie d'une des leurs, qui sera peut-être un jour leur patronne, jeune fille si humble et si pure, qui de toute sa vie « n'a pas commis un péché véniel délibéré ». Ouvrière vernisseuse à Édimbourg, puis tourière chez les Clarisses de Londres, elle meurt en sanatorium, et depuis lors les miracles fleurissent sur sa tombe. Les Clarisses de Lon-

dres n'ont pas encore consenti à ce que soit publié le récit de la vie de Marguerite dans leur couvent, d'accord en cela avec les autorités ecclésiastiques qui étudient la cause de béatification de l'humble Sœur; espérons que cette réserve n'aura bientôt plus de raison d'être. Les pages présentées ici furent d'abord publiées en feuilleton dans *La Croix*.

G. Gaetano DI SALES : *Sœur Catherine*. Editori E. L. M., Roma, 1947, 112 pp. En vente, en France, à la Librairie Vincentienne, 93, rue de Sèvres, Paris.

Un laïc, qui est un poète, écrit, non pas une biographie de sainte Catherine Labouré, mais une étude sur les deux apparitions majeures de la rue du Bac. Il met ainsi en relief la médiation de Notre-Dame, soit qu'elle nous transmette les grâces divines (épisode de la médaille miraculeuse), soit qu'elle intercède pour tous (épisode de la Vierge au globe). Contrairement à ce qui avait été fait jusqu'ici, l'auteur insiste surtout sur ce dernier aspect du message, et le P. Garrigou-Lagrange, dans une lettre-préface, montre que cette vue est théologiquement fondée. Insistance qui fait admirer l'héroïsme de Catherine Labouré, torturée de ne pouvoir réaliser la deuxième demande de la Sainte Vierge, et se taisant pourtant jusqu'à ses derniers jours.

J.-Ph. HEUZEY-GOYAU : *Dieu premier servi. Georges Goyau. Sa vie et son œuvre*. Paris, Bonne Presse, 1947, 496 pp., 375 fr.

Il nous fallait une vie de ce grand serviteur de la France et de l'Église, qui fut si intimement mêlé au mouvement social catholique de ces soixante dernières années. Jeune universitaire, il est républicain avec conviction et s'enthousiasme avec les frères Brunhes pour les initiatives de Léon XIII. Nommé à l'École française de Rome en 1892, il est aux sources de la vie de l'Église et se met résolument au service de la Papauté, malgré les risques que cette attitude entraîne pour sa carrière ; cette option décidera de toute sa vie, il se consacrera désormais à l'histoire religieuse : le Vatican, l'Allemagne, la France, les missions, Ozanam et le catholicisme social... Historien de valeur, témoin de son époque, c'est aussi et surtout un chrétien au grand cœur, un apôtre simple, délicat, entraînant. Ce livre est écrit par celle qui fut la compagne de Georges Goyau, c'est dire avec quelle exactitude il fut composé; parfois il nous semble touffu, c'est la rançon d'un manque d'éloignement dans le temps et dans l'espace, mais cela n'empêchera pas catholiques et incroyants de se réjouir de sa parution.

M.-L. T.

Abbé ARNAUD D'AGNEL : *Saint Vincent de Paul, directeur de conscience*. Librairie P. Téqui. Un vol., 388 pp.

On sait que saint Vincent de Paul a eu une grande activité de directeur de conscience. M. l'abbé A. d'Agnel analyse son action à la fois ferme et douce, large et non tolérante à l'excès, empreinte de la plus fine psychologie. A son caractère religieux profond M. Vincent joint un sens merveilleux des réalités d'ici-bas et de leur importance : santé physique, alimentation, logement, etc. L'œuvre de M. l'abbé A. d'Agnel nous est d'ailleurs connue et c'en est aujourd'hui la cinquième édition qui nous est donnée.

J. Doyen.

J. CALVET : *Saint Antoine de Padoue*. Coll. « Hérauts du Christ, apôtres, saints et martyrs », n° 4. Paris, Librairie de l'Arc, 1947, 64 pp.

Il est bien difficile d'écrire une vie d'un saint qui a suscité quantité de légendes fleuries, ajoutant encore au merveilleux dont ses jours furent en effet tissés. L'auteur y parvient en se

référant aux premiers témoignages franciscains sur saint Antoine. Il nous montre la douceur et la science du Frère, prédicateur, thaumaturge, professeur de théologie, chargé de missions en France, et demeurant un grand solitaire, cherchant le silence et vivant de prière. Petit livre qu'il faudrait recommander aux nombreux « clients » de saint Antoine et aussi à ceux qu'agace le culte matériel qu'on lui rend trop souvent.

JACQUES CHRISTOPHE : *Sainte Rose de Viterbe*. Coll. « Profils Franciscains, Paris, 1947, 104 pp., 75 fr.

RINA-MARIA PIERAZZI : *Sainte Marguerite de Cortone*. Coll. « Profils Franciscains », Éditions Franciscaines, Paris, 1947, 136 pp., 90 fr. (10e mille.)

Les Éditions Franciscaines, continuant à nous faire connaître les saints de l'Ordre, nous présentent deux saintes italiennes du XIIIe siècle : la pure enfant de Viterbe, qui ne craint pas de s'opposer au cruel empereur Frédéric II, et la pénitente si humaine, si humble, si charitable, qui a été tant aimée de Dieu. Rose était peu connue parmi nous; Marguerite est toujours un encouragement pour les âmes troublées; voilà de quoi recommander ces deux ouvrages au style alerte et de s'attacher spécialement à celui de Mme Pierazzi, qui, en sa brièveté, est beaucoup plus qu'un livre de vulgarisation.

R. P. CARROUCHÉ : *Un précurseur, Timon David*. Éditions Spes, Paris, 1947, 224 pp., 125 fr.

Il était bon de faire connaître la vie de ce prêtre marseillais qui se donna totalement à la jeunesse du XIXe siècle et fut un des créateurs des patronages. L'auteur nous le dépeint avec justesse et humour dans les difficultés des débuts, dans les réalisations de l'âge mûr; il nous expose ses conceptions sur l'éducation de l'enfance et surtout de l'enfance déshéritée, nous montre comment son œuvre se continue par la Société du Sacré-Cœur-de-Jésus. Le lecteur fera souvent le rapprochement avec Don Bosco, et cela d'autant plus que le chanoine Timon David fut, lui aussi, rempli de vertus et fécond en bonnes œuvres. Ouvrage à conseiller à tous ceux qui, prêtres ou membres de l'Action catholique, s'occupent de la jeunesse.

CLAUDE RICHARDIÈRE : *Le carnet vert. Jacques Toutain, 1922-1938*. Préface de PIERRE L'ERMITE. Toulouse, Apostolat de la Prière, 1948, VIII-110 pp.

Pour les enfants et les adolescents, la vie d'un des leurs, mort tout jeune, simple, pur, généreux, qui a su tout donner. L'auteur a le mérite d'avoir écrit une biographie aussi simple que la physionomie de son héros.

M.-L. T.

M. SAVIGNY-VESCO : *Lucie-Christine. L'ostensoir sous le voile*. « Les grands témoignages », Casterman, 1948, 180 pp.

Lucie-Christine était le nom que reçut en 1882, à son entrée à l'Agrégation Réparatrice, une jeune femme du monde, mère de cinq enfants. Mme Savigny-Vesco présente l'itinéraire de cette vie, comblée de grâces mystiques ignorées de ses familiers, à qui elle donnait toutes les ressources d'un grand cœur et de réels talents. De larges extraits de son journal spirituel nous permettent d'admirer quelques-unes de ces grâces très élevées. Le sceau de la souffrance, de multiples épreuves, vont donner à l'oraison infuse, aux visions intellectuelles, ce caractère authentique et prenant, qui classe ce livre comme un témoignage des belles réussites contemplatives dans le devoir d'état.

L.-M. G.

NOËLE MAURICE-DENIS et ROBERT BOULET : *Romée ou le pèlerin moderne à Rome*. 2e édition entièrement refondue et mise à jour. Desclée de Brouwer. Relié toile : 1500 fr.

A qui se soucie de la magnificence

ou de l'humilité de ses sources chrétiennes, peu de livres, publiés de nos jours, seront aussi précieux que celui-ci.

Précieux à tant d'égards, archéologie, histoire, critique esthétique, spiritualité, c'est à ce dernier titre qu'il se recommande d'abord aux lecteurs de cette revue. Encore qu'il soit bien nécessaire de redire, à notre époque comme à toute autre, que rien de solide et d'honorable ne se construit hors de la vérité (qu'il s'agisse de sentiment, d'art ou de doctrine), il reste plus urgent encore de rappeler qu'en spiritualité, bien plus que partout ailleurs, la vérité la plus stricte s'impose à la conscience chrétienne. L'obscurité inéluctable des mystères, l'ombre même de la foi demandent que, passés les premiers émois, nos mains, pour ainsi dire, à défaut de nos yeux, puissent atteindre dans ces ombres des réalités solides. Au-delà des préliminaires sensibles commence bientôt une région où seules importent les certitudes sévères, où les « pieuses » traditions perdent leur pouvoir. « Toutes ces histoires de femmes... Qu'on nous laisse le *Credo*, c'est déjà assez difficile à croire ! » disait après un demi-siècle de labeur théologique le vieux et cher et admirable P. Gardeil, près de mourir.

A tous ceux qui iront à Rome, ne serait-ce qu'en imagination, le livre de Noële Maurice-Denis et de Robert Boulet rendra cet inappréciable service : à travers l'entassement, l'enchevêtrement — d'ailleurs merveilleux — des souvenirs, des ruines et des restaurations de vingt siècles de chrétienté, ils nous ramènent toujours à ce noyau de vérité sur lequel rien ne mord et d'où, pour chacun de nous, à toute époque, un peu de vie chrétienne authentique peut germer et refleurir.

Non que ces savants exemplaires fassent fi de tant de « légendes » exquises ou poignantes et dont, à certaines heures, on a bien besoin aussi : tout est retenu de ce qui est plausible, mais enfin l'exacte vérité, dans un tel livre, reste première, en fait comme en droit.

Ce souci de vérité — spirituelle et scientifique à la fois — se marque encore dans cette seconde édition par des additions, des transformations, qu'ont entraînées le progrès des découvertes archéologiques ou simplement celui de l'étude. Peut-être aussi, avec l'âge, une certaine maturité de la pensée dans ces esprits vivants, avides de clarté. En particulier les grandes fouilles entreprises depuis 1935 (date de la première édition) ont amené la refonte complète des études consacrées à Saint-Pierre, au Latran, à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Clément, à Sainte-Sabine, à certaines des catacombes. Des hypothèses se sont trouvées vérifiées ou infirmées, des rectifications importantes ont été faites sur des points essentiels. Dans un ordre de choses plus modeste, on trouvera encore des plans nouveaux, ou agrandis. Un *Supplément* pour la visite de « Rome chrétienne et profane », en cinq journées, sera plus que précieux au pèlerin hâtif.

Tout cela dit assez combien le souci de vérité s'accompagne ici du désir de servir ces chrétiens pressés que nous sommes tous devenus, obligés de courir, en tout domaine, à l'essentiel de ce qu'auraient assuré en des temps plus heureux la méditation personnelle, un peu de rêverie, les longs loisirs paisibles. Voilà de la science véritablement chrétienne : la volonté d'une charité active y est constante.

Cependant, à ceux d'entre nous à qui la vie laisse encore parfois le bonheur de pouvoir compter sur quelque halte, *Romée* apportera aussi le réconfort des graves exemples des saints, les réflexions toniques nées du récit sans fard comme sans scepticisme de leurs vies : admirables évocations d'un saint Benoît Labre ou d'une sainte Brigitte, d'un saint François ou d'une sainte Catherine de Sienne, d'un saint Dominique ou d'un saint Ignace de Loyola, et où beaucoup reste encore *à lire entre les lignes*, pour qui sait lire...

M.-A. Couturier.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE

AGENDA (MON) 1949 : *Avance au large*. Secrétariat J.E.C.F., 19, rue Dareau, Paris-14e.

Almanach du Croisé 1949, 9, rue Montplaisir, Toulouse; 35 fr.

ANDRÉ (M.) : *Les martyrs noirs de l'Ouganda*. Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1948; 152 pp.

Annuaire de l'Église catholique en Chine, 1948, Shanghaï, Imprimerie de T'ou-Sè-Wè, près Zi-Ka-Wei; 86 pp.

BARDY (G.) : *L'Église et les derniers Romains*. Éd. R. Laffont, Paris, 1948; 300 pp., 300 fr.

BAVIÈRE (J.) : *Le vrai visage du prêtre*. Éd. du Berger, 4, rue Cassette, Paris, 1948; 112 pp., 50 fr.

BIARD (J.) : *Les sept transfixions de Notre-Dame, d'après « L'Épée et le Miroir » de Claudel*. Casterman, 1948; 152 pp., 195 fr.

BLANC (P.) : *Un « dur du bon Dieu » : Guy Michard*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1948; 136 pp.

BLANCHET (Mgr) : *Monseigneur Affre et son temps*. Bonne Presse, Paris, 1948; 48 pp.

BONNINGUE (A.) : *Étudiants chinois*. Alsatia, Paris, 1948; 128 pp.

BOUSQUET (J.) : *Vie de saint Thomas d'Aquin*. Éd. du Lévrier, Montréal, 95, avenue Empress, 1947; 80 pp.

BUCHBERGER (M.) : *Aufbruch zur Einheit und Einigkeit im Glauben*. Verlag Herder, Freiburg 1948; 44 pp.

Calendrier 1949. Apostolat de la Prière, Toulouse.

CHARPENTIER (C.-M.) : *Le témoignage d'un village de France*. Œuvre populaire d'éducation et de rénovation, Écully (Rhône); 256 pp., 140 fr.

CHOQUET (Mgr G.) : *Notes et souvenirs : Une âme de missionnaire dans un tempérament de soldat*. Parvillet, 50, avenue Victor-Hugo, Paris, 1948; 172 pp.

CLAUDE (R.) : *Saint Paul. Principes apostoliques*. La Pensée Catholique, 50, rue de Fétinne, Liége, 1948; 56 pp.

COLLIN (B.) : *Les Lieux Saints*. Éd. Internationales, 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris, 1948; 242 pp., 600 fr.

CORM (C.) : *Le mystère de l'Amour*. Éd. de la Revue Phénicienne, Beyrouth, 1948; 274 pp.

CROEGAERT (A.) : *Les rites et prières du saint Sacrifice de la messe*. I. *La Messe des catéchumènes*. H. Dessain, Malines, 1948, 2e éd., 607 pp., 150 fr. belges.

DOCKX (S. I.) : *Fils de Dieu par grâce*. Desclée de Brouwer, Paris, 1948; 152 pp.

DUCHATEAU (V.) : *De la souffrance à l'amour.* Casterman, 1948; 192 pp., 195 fr.

DUMERY : *Les trois tentations de l'apostolat moderne.* Éditions du Cerf, 1948; 160 pp., 200 fr.

GEORGES (N.) : *With blessed Martin de Porres.* The blessed Martin Guild, 141, East 65th St., New York, 21, N. Y. U.S.A., 1948; 240 pp.

GEORGES (N.) : *Meet Brother Martin. Ibid.*, 64 pp.

GRAEF (H. C.) : *The way of the mystics.* The Mercier Press Cork; 160 pp., 10/6.

GRANDJEAN (L.) : *La biologie et l'histoire influencent-elles l'ascèse corporelle ?* La Pensée Catholique, 50, rue de Fétinne, Liége. Coll. des études religieuses. Brochure n° 633; 24 pp., 6 fr. belges.

GRÉVILLOT (J.-E.) : *Les grands courants de la pensée contemporaine.* Éd. du Vitrail, 18, rue de Varenne, Paris, 1948; 306 pp., 280 fr.

HANLET (C.) : *La pensée catholique dans la poésie belge contemporaine.* La Pensée Catholique, 50, rue de Fétinne, Liége, 1948. Études religieuses, nos 634, 635 et 636; 78 pp., 18 fr.

GROUPE LYONNAIS D'ÉTUDES MÉDICALES, PHILOSOPHIQUES ET BIOLOGIQUES : *Obstacles et commencements.* Spes, Paris. 1948; 200 pp., 200 fr.

Inspiration religieuse et structures temporelles. Les Éditions Ouvrières. Coll. « Économie et Humanisme », 1948; 292 pp.

JEAN DE SAINT-SAMSON : *Directions pour la vie intérieure.* Éditions du Seuil, Paris. Coll. « La vigne du Carmel », 1948; 272 pp.

JUST BELA : *Les illuminés.* Éditions du Seuil, 1948; 224 pp.

LAJEUNIE (E.-M.) : *Anne de Guigné.* Éditions du Cerf, 1948; 188 pp., 200 fr. (2e édit.)

LALANDE (G.-M.) : *Conversion au réel.* Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal, 1948; 320 pp., $ 1,75.

LÉON-DUFOUR (Mme B.) : *En route vers les sommets. Itinéraire spirituel de Thérèse G.* Beauchesne, Paris, 1948; 132 pp.

LEPIN (M.) : *Actes des Apôtres, Épîtres, Apocalypse.* Éd. Dumas, 56, rue Vaneau, Paris, 1948; 450 pp.

MAILLET (abbé) : *Les petits chanteurs d'hier et d'aujourd'hui.* Flammarion, Paris, 286 pp., 325 fr.

MARCEL (L.-E.) : *Face à l'hostie.* Chez l'auteur, à Prauthoy (Haute-Marne); 1re, 2e, 3e, 4e et 5e séries, 244, 244, 254, 220 et 248 pp.

MAZIOUX (abbé) : *Dans le champ du Père* (7e éd.). Chez l'auteur, 6, rue Mi-Carême, Saint-Étienne (Loire), 1948; 300 pp.

MAZIOUX (abbé) : *Notre-Dame chez les ruraux. Ibid.*, 1948; 256 pp., 150 fr.

PARAVY (Mgr) : *Le prêtre et l'hostie.* La Bonne Presse, Paris, 1948; 224 pp.

PÉRINELLE (J.) : *Béthanie, les pécheresses réhabilitées.* Béthanie, Montferrant-le-Château (Doubs); 30 pp., 30 fr.

PÉRINELLE (J.) : *Comment faire oraison.* Éditions du Cerf, 1948; 248 pp., 290 fr.

PICHARD : *L'Amour séparant* (radio-sermons). Chez l'auteur, 35, rue de la Glacière, 1948; 64 pp.

PHILIPS (G.) : *Le cœur de l'apôtre*. La Pensée Catholique, 50, rue de Fétinne. Liége, n° 632; 20 pp.

Le Psautier liturgique par un Chartreux. Éd. de l'Œuvre de Saint-Augustin. Saint-Maurice (Valais), Suisse, 1944; 390 pp.

RAHNER (H. S.) : *Ignace de Loyola et la genèse des Exercices*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1948; 144 pp., 120 fr.

ROY (L.) : *Lumière et Sagesse. L'Immaculée Conception*. 1855 est, rue Rachel, Montréal (34), Canada, 1948; 302 pp.

SAINT-VALLIER (Y.) : *Éducateur des âmes et témoin du Christ. Paul Masure, prêtre* (1896-1944). Beauchesne, 1948; 144 pp.

SCHLEYER (F. L.) : *Die Stigmatisation mit den Blutmalen*. Schmorl et von Seefeld Nachf. Hanovre, Georgstrasse, 45; 154 pp., 5 DM.

La Teologia Mariana nella Vita Spirituale. Societa editrice Vita e Pensiero, Milan, 1948; 214 pp., 500 lires.

Théologie, cahier IV. Études et recherches publiées par le Collège dominicain d'Ottawa; aux Éditions du Lévrier, Ottawa, 1948; 280 pp., 2 $ 50.

VANN (G.) : *The two trees*. Collins publishers, 1948; 48 pp. 2/6.

VARIGAS (L.) : *Plus de vocations ? Allons donc ! ! !* Mappus, éditeur, Le Puy. 1948; 72 pp.

WINDEAT (M. F.) : *Lad of Lima (The story of Blessed Martin de Porres)*. The Blessed Martin Guild, 141, East 65th street, New York; 118 pp.

Plusieurs bibliothèques religieuses ou universitaires nous demandent des collections complètes de *La Vie Spirituelle*. Pour les satisfaire, il nous manque certains numéros que nous serions désireux d'acheter. Voici ces numéros :

Années	1920-1922	3	exemplaires de chaque numéro.
—	1924	2	— d'avril, mai, juin et septembre.
—	1928	2	— d'octobre, novembre et décembre.
—	1929	3	— de janvier, février et mars.
—	1937	2	— de janvier.
—	1939	2	— de décembre.
—	1940	3	— de janvier et février.
—	1941	3	— de janvier.
—	1941	1	— du reste de l'année.
—	1943	2	— d'avril.
—	1945	2	— de janvier-février.
—	1945	1	— d'avril.
—	1945	3	— de mai.
—	1945	2	— de juillet.

Le service rendu serait grand. Qu'on veuille bien nous écrire.

Lettre aux Abonnés

Chers Abonnés,

Comme chaque année à pareille date nous venons vous offrir nos meilleurs vœux et vous mettre au courant de nos efforts, de nos projets et, puisqu'il faut bien en parler aussi, de notre bilan financier.

Tout d'abord nos vœux : une revue, ce n'est pas simplement un petit livre qu'une maison d'éditions se doit d'envoyer chaque mois à un certain nombre de souscripteurs. Des liens se créent normalement entre les uns et les autres, à *La Vie Spirituelle* comme ailleurs ou sans doute plus qu'ailleurs. L'attachement et la fidélité de certains lecteurs ont fait la preuve de ces liens très forts qui se sont établis. Nous n'y sommes pas insensibles, qu'il nous soit permis de le leur dire aujourd'hui. Puissent ces simples vœux en donner le témoignage. Ce sont les vœux de prêtres et de religieux qui n'ont pas pour seule mission de distribuer des articles, mais aussi de prier pour ceux qui viennent avec une telle faim y chercher leur nourriture spirituelle. Que tous donc soient assurés de nos affectueuses prières.

Nos efforts. — Parlons d'abord de l'extérieur. Nous avons commencé le second trimestre de cette année avec un nouveau format. Pas parfait sans doute, mais il nous a semblé mieux que le précédent et beaucoup de nos critiques d'antan en ont paru satisfaits. Il reste un format de poche, facile à emporter : nos lecteurs y tiennent et nous aussi. Il ne déformera pas la collection. Il a seulement un peu augmenté en largeur pour se mettre au goût du jour et se présenter plus agréablement. Nous avons aussi habi-

tuellement grossi les caractères. Il reste des critiques à faire : certains abonnés nous ont fait remarquer que les lignes, étant plus longues, sont plus difficiles à lire. Nous essaierons d'y remédier comme nous pourrons et spécialement en mettant sur deux colonnes les articles en caractères plus petits.

Quant au contenu même de la revue, notre effort consiste à essayer de rester fidèles à nos origines, c'est-à-dire de rester une revue de synthèse spirituelle et une revue d'Église. Revue de synthèse : *La Vie Spirituelle* n'est une revue ni biblique, ni liturgique, ni patristique, ni ecclésiologique, ni de théologie proprement dite..., mais il serait inconcevable, sous prétexte que des revues spécialisées de plus en plus nombreuses se consacrent à ces divers objets, de les leur abandonner purement et simplement. Une vie spirituelle dont l'inspiration profonde cesserait d'être biblique, liturgique... cesserait aussi d'être une vie spirituelle chrétienne. Tout est nôtre, bien que nous ne soyons spécialisés à rien. Notre spécialité, si l'on peut dire, c'est la vie spirituelle dans son ensemble complexe, dans sa simplicité organique. Tout est utile, mais la vie spirituelle, la vie divine de nos esprits, c'est l'unique nécessaire, la perle précieuse pour laquelle il vaut la peine de tout quitter. Revue d'Église, *La Vie Spirituelle* veut être l'écho non d'un état d'âme particulier, d'une spiritualité spéciale, diocésaine ou nationale, laïque ou familiale ou sacerdotale, mais de toutes, dans l'unité du Peuple de Dieu.

Nos *projets* pour l'année qui vient sont les suivants : nous prévoyons d'abord quatre numéros spéciaux au moins.

L'un, probablement en janvier, sur *le sacerdoce*. Ce numéro bénéficiera des critiques et réflexions suscitées par le numéro correspondant du *Supplément de La Vie Spirituelle* paru le 15 août dernier et intitulé *Sacerdoce et Pastorat* (épuisé). Il cherchera à apporter quelque lumière positive aux problèmes du sacerdoce actuellement débattus dans tant de revues et de mouvements catholiques.

Le second numéro spécial aura pour objet *la mystique*. Nous reprendrons ici une vieille enquête de *La Vie Spirituelle* d'avant guerre et nous essaierons de pousser plus loin l'information et les conclusions. Les travaux de l'encyclopédie des Pères d'Oxford,

les études récentes sur les mystagogies primitives, la mystique des Pères, etc., sont un acquis non négligeable. Le P. Bouyer nous a déjà assurés de son concours.

Le troisième numéro sera consacré au *Cantique des cantiques* et à sa signification spirituelle. Le *Cantique* est dans l'Écriture de l'ancienne alliance comme un sommet de révélation. Dieu s'est révélé comme dieu de tribu, comme chef de guerre, roi de nation, juge..., mais il est tout cela et bien autre chose encore, et il n'y a plus que ce chant d'amour qui puisse dire ce qu'il y a d'inexprimable entre Israël et son Dieu. La suprême connaissance qu'Israël a de Yahvé, c'est qu'il est comme son Époux, et Israël comme son épouse. Sublime connaissance qui sera le fondement de la théologie de l'Église dans saint Paul, et dont on n'a jamais fini de dire toutes les conséquences tant théologiques que mystiques. La publication récente d'un livre anglais sera pour nous l'occasion d'en reparler.

Le quatrième situera la place exacte des religieuses dans la vie de l'Église et de la société d'aujourd'hui.

Nous espérons réussir à donner au moins ces quatre numéros cette année, peut-être davantage.

Le public des revues semble porter sa faveur à ce genre de publications groupées où il peut avoir en même temps les tenants et aboutissants d'une doctrine et un ensemble cohérent. Nous en avons eu plusieurs fois le témoignage ces dernières années. Cependant on ne peut publier un numéro spécial chaque mois. Il y a la revue des revues, la revue des livres, auxquelles nos lecteurs tiennent aussi, et il y a les projets qui mûrissent lentement, à la suite d'un article ou de plusieurs, après avoir provoqué maintes réunions et suscité maintes réactions.

Nous avons aussi des projets en chantier. Nous pouvons donner ici quelques noms :

1° Une initiation à la *simple lecture de la Bible*.

2° Le problème des *jeunes filles célibataires* contraintes par les événements à une vocation (?) qu'elles n'ont pas voulue. A la suite de réunions entre plusieurs d'entre elles et des théologiens, nous pensons que la spiritualité qui est là en construction pourrait être pour beaucoup d'autres une source d'épanouissement vrai.

3° Le problème de l'*espérance chrétienne* en face de tous les désespérés du monde moderne : « personnes déplacées », anciens déportés revenus pour constater l'abandon de leur famille, la perte de leur maison, de leurs biens, de tout...; déportés actuels, etc.

4° Certains problèmes de ministère sacerdotal, de vie religieuse, d'Action catholique. A ce sujet, nous comptons présenter, sous la plume du P. d'Argenlieu, une œuvre intéressante de fraternités de malades qui est une véritable action catholique de malades.

Voici quelques-uns des thèmes en préparation, mais peut-être d'autres plus importants nous seront-ils suggérés en cours d'année et nous les accueillerons volontiers. Qu'on ne s'étonne pas de voir l'élément d'actualité y tenir une certaine place : le but d'une revue n'est-il pas de renouveler ou au moins de présenter sous un nouveau jour les problèmes éternels à la lumière des conjonctures temporelles? Nous ne confondons pas pour autant les vérités éternelles avec l'occasion ou l'urgence que nous avons d'en parler. Pas plus que saint Augustin ne confondait le problème du mal avec le manichéisme. Mais il arrive que nous nous trouvions dans ces conditions providentielles qui rendent certaines vérités plus sensibles au cœur et que l'intelligence ensuite saisit plus aisément.

Après les projets, parlons enfin des questions financières.

Cartes sur table, voici très exactement les conditions de vie de *La Vie Spirituelle* : environ 8.000 abonnés payants, une vente au numéro relativement peu importante et d'ailleurs de faible profit. En pratique, un budget s'équilibrant tout juste. Les éléments essentiels en sont les suivants :

Frais d'imprimerie	1.618.000 fr.
Papier	570.000 fr.
Routage	206.000 fr.
Collaboration et frais généraux.....	1.806.000 fr.
	4.126.000 fr.

8.000 abonnés à 500 francs, cela fait 4.000.000. Quelques abonnements de soutien et le léger surplus qui provient des abonnements à l'étranger, de la vente au numéro et d'un peu de publicité, apportent, à deux ou trois mille francs près, les 126.000 francs supplémentaires. En commençant l'année, nous n'en espérions pas tant.

L'avenir se montre néanmoins fort préoccupant. Le numéro de janvier 1948 a coûté 345.000 francs. Un souci de meilleure présentation nous a fait recourir au nouveau format que vous connaissez depuis juillet. Un changement d'imprimeur a permis de réaliser ceci sans frais supplémentaires. Nous avons pu ainsi nous fixer cette année à un prix de revient inférieur à 400.000 francs par numéro, exception faite des numéros de novembre et décembre qui reviennent à ce prix. Mais, à partir de janvier prochain, le numéro reviendra à quelque 450.000 francs, sans parler d'augmentation à survenir en cours d'année. Il faut donc prévoir au minimum un budget de dépenses de 5 millions à 5 millions et demi.

Inutile de parler de compressions budgétaires : tout a déjà été fait. Les frais d'impression, de papier et de routage sont ce qu'ils sont. Nous n'avons pas prise sur eux. Restent les frais généraux. Ils sont absolument comparables à ceux qu'annoncent d'autres revues. Ainsi collaboration et frais généraux coûtent 2.130.000 francs (contre 2.800.000 pour l'impression) à la revue *Esprit*. Les nôtres sont de 1.806.000 contre 1.618.000 pour l'impression. Il est quasi impossible d'en changer appréciablement l'ordre de grandeur tant les choses y sont déjà calculées au plus juste.

★

Nous avons cependant pris la décision de ne pas augmenter le prix des abonnements. Nous repartirons, pour cette année encore, du tarif de 500 francs par an, comme si, du côté des dépenses, aucune hausse ne s'était produite pour nous, comme si l'argent n'avait rien perdu de son pouvoir d'achat. Nous savons qu'il n'en est rien. Nous savons ce que cela signifie : 8.000 abonnés à 500 francs, cela fait 4.000.000. Nous risquons donc de perdre

entre un million et un million et demi au cours de l'année qui vient. Nous avons pensé que nous devions accepter ce risque tragique.

Car nous savons qui sont la plupart de nos lecteurs et quelle est l'exiguïté de leurs ressources. De nombreuses lettres de prêtres, de communautés religieuses, et même de laïcs, nous ont permis de mesurer les sacrifices que représentaient souvent chez nos lecteurs la fidélité à la revue et le souci de la nourriture spirituelle qu'elle entend leur assurer. De ce côté la hausse générale des prix ne se traduit que par une diminution nouvelle de ressources. Nous devons donc tout faire pour aider la plus grande part de nos abonnés à garder la possibilité de nous lire.

Mais nous pensons qu'en retour nous avons quelques droits de vous demander de nous aider. Certains d'entre vous pourraient raisonnablement payer leur abonnement plus de 500 francs par an. Ils en ont les moyens et ce que nous leur donnons en contrepartie, plus de douze cents pages imprimées, alors que les livres se vendent couramment de 1 fr. 25 à 1 fr. 50 la page, vaut largement davantage. Le supplément qu'ils peuvent ajouter aux prix de base et dont nous attendons qu'ils l'ajoutent, est affaire vitale pour l'économie de la revue. Nous mettons l'abonnement de soutien (nous devrions plutôt dire *abonnement au juste prix*) à 1.000 francs. Deux mille abonnements de ce genre nous donneraient l'assurance que la revue n'aura pas à souffrir d'avoir voulu demeurer à la portée des plus humbles bourses.

Prendre un abonnement de soutien, si vous en avez les moyens, voilà le geste que nous vous prions instamment de faire. Vous ne le pouvez pas tous, nous le savons fort bien; mais peut-être certains d'entre vous peuvent-ils, à titre de léger effort supplémentaire, majorer un peu leur prix d'abonnement. Dites-vous que 25 francs de plus par an sont une aide *réelle* précieuse et qui se reversera en possibilité de continuer à aider tel ou tel prêtre, telle ou telle communauté à qui nous avons même consenti des abonnements à un tarif inférieur à 500 francs.

Réabonnez-vous *vite*. Rappelez-vous que les délais de votre part se traduisent par de gros frais de notre côté. Aidez-nous en nous économisant temps et incertitude : c'est presque autant que si vous nous donniez davantage. La revue aura la plus grande recon-

naissance à tous ceux de ses abonnés dont l'abonnement finit en janvier et qui nous renverront au cours de décembre le montant de leur réabonnement pour janvier. Nous ne pouvons malheureusement vous proposer la réduction de 10 % que nous avions accordée l'an dernier à ceux qui faisaient ce geste, mais nous pensons que vous comprendrez qu'une revue qui voit son prix de revient augmenter de 30 % et qui fait l'effort de ne pas changer son tarif d'abonnement, alors qu'autour d'elle tout augmente, doit être elle aussi aidée par ceux qui la suivent.

Enfin, tâchez de nous faire des abonnements nouveaux. La revue s'accorde à beaucoup de petites bourses, c'est donc plus facile que vous ne le pensez.

Nous pensons que l'attachement que vous témoignez à la revue nous fera pardonner notre insistance. Au surplus, nous avons parlé loyalement comme à nos amis.

Croyez, chers abonnés et amis, à notre religieux dévouement.

LA VIE SPIRITUELLE.

Maison de Retraites fermées Estavayer-le-Lac (Fribourg-Suisse)
reçoit toute l'année prêtres, séminaristes, laïcs dames et messieurs) pour retraites individuelles ou séjour dans une atmosphère de silence et de prière. Direction spirituelle dominicaine Offices au Monastère Dominicaines Grand-Ordre. Cité ancienne, Maison admir située. 9-10 fr. s. par jour + 10 % service. Renseign. à Mme Camille Fasel, direct. Tél 6.32.16.

inégalable sur tous les points

LE MATELAS A RESSORTS

SUPER B.M.

★ Garanti
CONTRE TOUS VICES DE FABRICATION

Caractéristiques:

- Ressorts inoxydables en fil d'acier à haute resistance, cylindriques et ensoches
- Rembourrage exclusif composé de coton blanc très finement corde ou de laine nappée antimites (à la demande
- Ventouses d'aeration
- Passepoil
- Bouffettes ou boutons métalliques
- Présentation de luxe. Coutil de fabrication spéciale renforcée exclusivité B.M.

★

fabriqué par

TRECA LA PREMIÈRE MANUFACTURE FRANÇAISE DE MATELAS A RESSORTS

diffusé par le

C.A.H. CENTRE D'ACHATS P' HOPITAUX DES GRANDS MAGASINS AU BON MARCHÉ

S. A. CAPITAL 300.000 000 FRS
MAISON A. BOUCICAUT - PARIS

★ NOTICE N° 80 ET TARIF DÉTAILLÉ SUR DEMANDE AU C.A.H. 38, Rue de Sèvres, PARIS

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXXIX

JUILLET-DÉCEMBRE 1948

★

J. André. — Prends, mon fils, ce blanc vêtement 417
P. Antin. — Saint Jérôme et l'argent 285
L.-M. de Bazelaire. — Qu'attend-on des séminaires ? 25
P. Blanchard. — La signification de la souffrance thérésienne 304
Le Congrès catholique de Mayence 200
Un Carme ermite. — Sur le chemin du Désert 511
Th. Deiiau. — *Magnificat* 5
Th. Deman. — Sainte Catherine de Sienne 167
A. Dodin. — Saint Vincent de Paul et l'Évangile 50
P. Doyère. — Dom J. Huijben 195
— Le message évangélique de saint Benoît Labre 504
A. Duval. — Du nouveau sur le Cantique spirituel de saint Jean de la Croix 526
E. Flicoteaux. — Notre sanctification par la liturgie 99
L.-E. G. — Valeur apostolique de la vie contemplative 271
J. Gaillard. — Mission du monachisme 60
— Aspects de la sainteté pastorale d'après la liturgie 479
— La physionomie spirituelle des apôtres 124
Mgr Garrone. — De l'Évangile au Psautier 469
A. Grea. — Homélies pour le temps de Noël 451
A.-M. Henry. — Le pèlerinage de Chartres 65
R. Hoornaert. — Un grand apôtre du soin des âmes : saint Grégoire le Grand 151
L. Lochet. — L'union à Dieu, âme de tout apostolat 407
Saint Maxime le Confesseur. — Lettre à Jean le Cubiculaire 294
H. Mogenet. — Difficultés financières et pauvreté évangélique 254
J.-M. Perrin. — L'oraison apostolique 110
B. Piault. — La sanctification du prêtre par la foi 370
A. Plé. — Le sens de la question posée 339
— Les mystères de l'apôtre 407
Romain le Mélode. — Cantique à la Vierge Mère 462
Témoignages 358
M. Winowska. — Le fou de Notre Dame 227

LES LIVRES

M. Alix. — Quelques filles de Monsieur Vincent 444
Jeanne d'Arc 91
Arnaud d'Agnel. — Saint Vincent de Paul, directeur de conscience 551
R. Arsonada. — *Novem Psalterium, magnum Ecclesiam donum* 88
Athanase d'Alexandrie. — Contre les païens et sur l'incarnation du Verbe. 85

Saint Augustin. — Dialogues philosophiques : la musique. Exposés généraux de la foi. *De Fide et Symbolaa Enchiridion* 210
— Les plus belles homélies sur les psaumes 324
F.-M. d'Auxois. — Du diable à Dieu 546
H. Barbeau. — Efficacité chrétienne 326
R. Baron. — Messes pour militants d'Action catholique 445
R. Barroux. — Saint Remi et la mission de Reims 329
P. Bayart. — Que savez-vous du marxisme 333
P. Beauchamps. — A travers le feu, Georges Christophe 92
Ch. de Beaucourt et E. Mura. — Les degrés du sacerdoce 84
L. Beauduin, A. Chavasse, P. Michalon, M. Villain. — Église et unité .. 438
Mgr Beaupin. — Votre séminaire 331
Y. Beker. — Puisque voici la joie 334
RR. PP. Bénédictins de Paris. — Vies des saints et bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes 549
J.-A. Bizet. — Le mystique allemand Henri Suso et le déclin de la scolastique 548
J. de Blois. — L'âme de l'Action catholique 445
J. Bousquet. — Notre-Dame du Rosaire de Fatima 442
F.-M. Braun. — Jésus, histoire et critique 435
V. Breton. — Médiation de Jésus-Christ 220
G. Bossard. — Les chemins de la prière 220
S. Broussaleux. — L'Évangile de Marie 441
J. Calvet. — Saint Antoine de Padoue 551
H. Carpay. — L'Action catholique 445
Carrouche. — Un précurseur, Timon David 552
Le Catéchisme de Belgique 87
S. de Chambon-Feugerolles. — L'ordre du Christ 83
P. Chanson. — L'œuvre de chair 326
Un Chartreux. — La Sainte Trinité et la vie surnaturelle 218
M. Chaume. — Histoire Sainte 436
A. Chevrier — Sujets d'oraison tirés de l'Évangile pour tous les jours de l'année 221
J. Christophe. — Sainte Rose de Viterbe 552
P. Claudel. — Introduction à l'Apocalypse 210
Clément d'Alexandrie. — Extraits de Théodote 211
A. Combes et E. Pognon. — Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 92
H. Condou. — Saint Michel Garicoïts 329
G. Courtin. — Lourdes, le domaine de Notre-Dame 442
L. Cristiani. — Jeanne de Matel 329
A. David. — Saint Louis-Marie de Montfort 329
Th. Dehau. — Famille et sainte Famille 442
J. Dehin. — L'esprit de la vénérable Marie-Thérèse Couderc 444
P. Denis. — Islam et chrétienté 439
J. Dervallière. — Trois enfants au pays merveilleux 333
— Les mémoires de l'oiseau bleu 334
J. Dermine. — Le laïc chrétien dans la cité 444
L.-M. Dewailly. — L'apostolat catholique en Suède 439
P. Doyère. — Saint Benoît Labre, ermite pèlerin 548
R. Dubosq. — Ma retraite avant les étapes 85
M. Dufraisse. — Première formation morale et religieuse de l'enfant.. 327
M. Favier. — Marguerite Sinclair, ouvrière d'Écosse 550
R. Foatelli. — Les danses religieuses dans le christianisme 333
J. Froger. — Les origines de Prime 90

É. de Sainte-Marie-Madeleine. — Saint Jean de la Croix, docteur de l'amour divin 218
A. Garreau. — J.-K. Huysmans 91
Mgr Garrone. — Invitation à la prière 326
F. Gaye. — Les étapes d'une conversion 90
A. Gelin. — Les idées maîtresses de l'Ancien Testament 323
P. Glorieux. — Un homme providentiel : l'abbé Godin 327
— Fils de David, fils d'Abraham 436
R. Gobillot. — Chartres 333
D. Gorce. — Pour comprendre la théologie 326
— Le martyr de Newman 550
A. Goubely. — Mon vrai missel 326
P. Goubert. — L'Espagne byzantine 216
G. Grandmesnil. — Action catholique et S.T.O. 332
E. Guillard. — Pas seuls !... aux isolés, aux endoloris, aux arides, aux découragés 546
J.-Ph. Heuzey-Goyau. — G. Goyau, sa vie et son œuvre ..... 3[illegible]
D. Hildebrand (von). — Pureté et virginité 447
Histoire illustrée de l'Église : Réforme et affirmation du catholicisme. L'Église à l'époque classique. Germes et progrès d'esprit hostile. Le déchaînement des forces laïques 214
Houyvet. — Jésus, que ma joie demeure 546
J. Huby. — Mystiques paulinienne et johannique 209
Humilité. Cahiers de spiritualité carmélitaine 446
Le Père Jacques, martyr de la charité 92
Les œuvres spirituelles du Bx Père Jean de la Croix 94
Exposition Jeanne d'Arc 91
J.O.C.F. — En écoutant Jésus 437
Journées sacerdotales d'études mariales (Namur, 1943) 440
Ch. Journet. — Introduction à la théologie 325
H. Laisné. — Sonnets platoniciens et chrétiens 333
K. Larsen et G. Scherz. — Nicolai Stetonis : *Opera theologica* 215
Laurent de la Résurrection. — L'expérience de la présence de Dieu .. 446
Lavaud. — L'œuvre mystique d'Henri Suso 218
G. Lefebvre. — Les magnificences du Précieux Sang 325
M.-H. Lelong. — Les Dominicaines des prisons 443
Lemoigne-Knippfel. — Les Filles de la Sagesse 332
Mgr de Llobet. — Monseigneur Gerbet 329
G. Lhotte et E. Dupeyrat. — Dame pauvreté chez les Mongols 439
V. Mac Nabb. — Onze enfants, Dieu merci 222
A. Malet. — La vie surnaturelle, ses éléments, son exercice 447
Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus. — Les oraisons des débutants 322
J. Maritain. — Raison et raisons 223
R. Maritain. — Histoire d'Abraham 447
N. Maurice-Denis et R. Boulet. — Romée ou le pèlerin moderne à Rome. 552
B.-M. Morineau. — Saint Louis-Marie Grignion de Montfort 221
F. Mourey. — Comment assurer la persévérance de nos élèves dans les petits séminaires 83
E. Nadeau. — La perle au fond du gouffre 91
L. OEschlin. — L'intuition mystique de sainte Thérèse 216
B. Olmi. — Saint Joseph, père de famille 222
A.-S. Perret. — A Dieu par la souffrance 546
E. Peterson. — Les témoins de la vérité 322
G. Philips. — La sainte Église catholique 437

R.-M. Pierazzi. — Sainte Marguerite de Cortone 552
P. Piron. — Saint Jean de Brébeuf 92
Le Psautier romain 89
H. Rahner. — Saint Ignace de Loyola et la genèse des Exercices 549
Religieuses du Cénacle. — Dieu notre Père 88
C. Richardière. — Le carnet vert. Jacques Toutain 552
P. Richaud. — L'Église en face du monde moderne 438
F.-X. Ronsin. — Pour mieux gouverner 331
Sacris Erudiri. — *Jaarbock voor Godsdienstwetenschappen* 213
G. Gaetano di Sales. — Sœur Catherine 551
Mgr Saliège. — Le temps présent et l'Action catholique 444
Satan. — Études carmélitaines 542
M. Savigny-Vesco. — Lucie-Christine, l'ostensoir sous le voile 553
C. Serviès. — La chair et la grâce 547
E. A. Siderman. — *With Father Vincent at Marble Arch* 222
Spiritualita Cateriana 321
A. Stainier. — La famille chrétienne 547
Témoignage chrétien 326
Théophile d'Antioche. — Trois livres à Autolycus 211
R. Thibaut. — L'idée maîtresse de la doctrine de Dom Marmion 325
— Présence de Dom Marmion 548
G. Thils et J. Laloup. — Jeunesse et sacerdoce 443
J. Tournier. — Jean Le Vacher, prêtre, consul de France et martyr 440
G. Truc. — Incarnation et Rédemption 95
H. Urs von Balthasar. — Liturgie cosmique. Maxime le Confesseur 212
A. Valensin. — Autour de ma foi, dialogues avec moi-même 326
F. Valentine. — *The inside of the cup* 448
M.-E. Vancelle. — Ozanam 326
M. Ward. — *Young Mr Newman* 549
Mgr J. Weber. — Le Livre de Job. L'Ecclésiaste 435
Dan Wickendene. — Les errants 334
R. Zeller. — Les Dominicaines gardes-malades des pauvres 443

A TRAVERS LES REVUES

L'Ami du Clergé (319). — Bulletin of American schools of Oriental Research (537). — Cahiers du Clergé rural (79). — Cahiers du Foyer des étudiants du Caire (540). — Cahiers de Foucauld (82). — Cité fraternelle (78). — Contemplation et apostolat (79). — Criterio (208). — La Croix (207). — Documentation catholique (537). — Ecclesia (82). — Ephemerides Theologicae Lovanienses (534). — Escuela y Religion (205, 207). — La France catholique (78). — Hochland (538). — Ibla (82). — Lumen vitae (202). — El Mensajero del corazon de Jesus (203). — Nouvelle Revue Théologique (534). — Nova et Vetera (538). — Paroisse et Liturgie (539). — Los Principios (203). — Revista biblica (207). — Revista ecclesiastica brasileira (204). — Revista argentina (205). — Revue d'Ascétique et de Mystique (320). — Revue diocésaine de Tournai (78, 534). — Schweizer Rundschau (538). — Une Semaine dans le Monde (317). — Semaine religieuse de Paris (318). — Servir (78). — Studia anselmiana (81). — La Vie Franciscaine (77).

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Imprimerie Aubin. — Ligugé (Vienne). — D. L., 4e trim. 48. — Impr., no 373.

PERMANENT 3 DAY RESERVE

La Vie Spirituelle
v.79
1948

THREE DAY

432293

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

GTU Library
3 2400 00330 3991